

PRISONNIER DE GUERRE

A ADRIERS DE 1916 - 1919

Prisonnier de Guerre à Adriers

De 1916 à 1919

Friedrich Ernst PETERS

Ecomusée du Montmorillonnais

Sommaire

Chapitre I - De Poitiers à l'Isle Jourdain

Chapitre II - Cinq jours chez le pharmacien

Chapitre III - Le château de la Combe

Chapitre IV - Le travail des bûcherons

Chapitre V - Henri et M.Tailletroux

Chapitre VI - La Combe et les papillons

Chapitre VII - La cueillette des cerises

Chapitre VIII - L'omnibus des Garestier

Chapitre IX - Les nourritures terrestres

Chapitre X - Henri Wegener et les femmes

Chapitre XI - L'atmosphère de cafard au cantonnement

Chapitre XII - Faire du bois

Chapitre XIII - La beuverie de Wohlers

Chapitre XIV - L'armistice

Chapitre XV - Les soldats français rapatriés

Chapitre XVI - La chute de Peters de l'aune dans la Blourde

Chapitre XVII - La guérison

Chapitre XVIII - Au revoir, Mathilde !

Chapitre XIX - Le dernier message de Mathilde

Introduction de Jacqueline RIFFAUD

Première lettre concernant F.E.PETERS

Deuxième lettre concernant F.E.PETERS

Troisième lettre concernant F.E. PETERS

Remerciements

Chapitre I - De Poitiers à l'Isle Jourdain

De Poitiers à l'Isle Jourdain, arrivée d'un détachement de prisonniers allemands dans le bourg d'Adriers, l'interprète : Friedrich Ernst Peters; Heinrich Wegener « le vieux »; les membres de la famille Garestier-Pailler, l'installation au cantonnement.



Le 28 oct.1916 nous quittâmes le train à la station de L'Isle-Jourdain pour nous mettre en marche vers Adriers. Le bourg, avec une quantité de domaines et métairies aux alentours, comptait à peu près 2000 habitants. Il touchait aux confins Sud du département de la Vienne; aux cours des années à venir, nous traversions souvent la frontière départementale pour des travaux dans la Haute Vienne. Le parler d'Adriers était fortement influencé par le Limousin, ce que les gens d'Adriers ne voulaient pas avouer. Pour cette raison on admirait ma capacité de les comprendre peu de temps après notre arrivée.

- « Allez une fois dans le Limousin, me dirent-ils,
- alors là, vous ne comprendriez pas grand'chose. Plutôt rien du tout, vous allez voir ».

Je connaissais ce genre de rivalité de mon propre village en Holstein. Il faut mettre le doigt sur les particularités, les différences, les spécificités, d'autant plus que le voisinage était immédiat. Adriers, ce n'était pas le Limousin. Pensez-vous ! On était -au sujet du parler au moins- on était plutôt du côté parisien !

Cet endroit devait retenir le prisonnier pour deux ans et demi continus. C'est pour cette raison que je finissais par me sentir un peu chez moi à Adriers, plus qu'ailleurs en France.

Nous nous approchâmes du bourg. Après le dernier tournant du chemin, nous aperçûmes l'ensemble des toits à quelques centaines de mètres de distance. Les habitants s'étaient rassemblés à l'entrée de l'agglomération pour nous accueillir. Ils s'étaient déplacés un peu en l'occurrence, par curiosité, car le groupe des prisonniers n'allait pas traverser le village. Le logement destiné à leur usage se trouvait dans la première maison du bourg.

Nous suivîmes un étroit sentier parmi des bâtiments de construction basse pour entrer dans une cour spacieuse où le Maire, Monsieur Vallat, attendait pour nous accueillir. C'était un paysan assez costaud qui n'avait pas honte de paraître malgré l'importance de sa fonction et le sérieux de la cérémonie -habillé dans son sarrau- ce long vêtement de toile noire. À côté de lui se tenait M. Lavaud. On ne le présenta pas, sa position dans la commune restait assez vague. Mais sa manière désinvolte de prévaloir sur M. le Maire en disait assez : il possédait l'assurance du porte-monnaie bien rempli.

On nous promit -comme c'était l'usage- de nous traiter convenablement. Puis nous nous mîmes à nous installer dans le cantonnement. La famille Garestier-Pallier s'était chargée de nous héberger et de nous nourrir pendant les Dimanches et les jours de fête, contre une indemnisation de la part de la commune. La famille semblait dynamique et entreprenante : au même endroit on exerçait plusieurs métiers : une boulangerie, un restaurant/dépôt de vin, une forge dans la cour, le négoce de produits de minoterie et puis enfin une entreprise de transport.

Le cantonnement des prisonniers se trouvait au-dessus du stock de farine de la boulangerie qu'on avait installé au rez-de-chaussée. De la cour on y accédait par un escalier extérieur. Le sol était couvert de tuiles rouges abîmées. Une seule petite fenêtre donnait sur la cour, munie d'une grille en fer et de volets en bois, qui fermaient à l'intérieur. Au-dessus de nos têtes les poutres étaient apparentes, les tuiles du toit n'avaient pas été fixées par du ciment, partout la faible lueur du ciel était perceptible. Au milieu de la salle se trouvait un petit poêle en fer. Nous n'aurions donc pas à craindre l'hiver prochain. Notre appartement était vraiment habitable.

L'installation terminée, le patron de la maison Garestier s'essouffla à monter l'escalier, il fut surpris du résultat. Les yeux de notre chef de cantonnement Grattepanche brillèrent d'orgueil et il constata avec satisfaction :

- « Qu'est-ce que je vous avais promis ? Vachement débrouillard, les gars, hein. Ils savent se démerder, ces gars, n'est-ce pas ? »

On se mit à bourrer les pailles, lorsque nous fîmes connaissance d'un autre représentant des notabilités d'Adriers : le garde-champêtre qui reçut spontanément le surnom de « Père

Noël » à cause de son énorme barbe. Peu de temps après nous apprîmes que le village l'avait également surnommé « Père Noël ». Le petit bonhomme avait une disposition naturelle pour la démonstration théâtrale, il adorait se promener dans les rues du bourg pour proclamer les avertissements et informations de la Mairie au son d'un battement de tambour d'arsenal. Il transformait la cérémonie banale en représentation publique. Cela semblait le combler de joie. « Dans le temps », il avait travaillé dans un métier (qui restait un secret) en compagnie d'un Allemand qui était devenu son meilleur ami. Le « Père Noël » faisait donc volontiers démonstration de la largesse de ses idées, il se voulait un esprit sans préjugés et observait dans le commerce avec les prisonniers toutes les règles d'une politesse générale. Jamais il ne m'adressait la parole sans salut militaire (la main au chapeau) et toutes ses déclarations débutaient inmanquablement par un :

- « Je vous demande pardon, Monsieur l'interprète... »

Pendant ces premières heures, les curieux s'attroupaient devant la maison. Une voiture chargée de sacs de blé arriva. On nous demanda « un coup de main ». Les curieux eurent donc l'occasion de nous voir nous mettre en rang, tous, et de nous taxer et évaluer nos forces quant aux dispositions naturelles de servir plus tard de valet de ferme. Ce fut Ernst Hermann qui triomphait, se précipitant vaillamment sur ses « ennemis » les sacs. Pour les porter il avait sa méthode à lui : il mettait le sac sur l'épaule de la sorte que la tête soutenait le poids, les mains ainsi libérées sur les hanches il avançait nonchalamment et remportait un succès considérable. Dans l'éclat de rire qui le récompensait il y avait de l'admiration amusée.

La réputation de Hermann était établie. Heinrich Wegener avait beau répéter que lui, il avait fait « Dies witt mon dAffrigg » (dix-huit mois d'Afrique). Le soir venu, les prisonniers étaient convaincus d'avoir affaire à une population convenable, des gens très gentils. Quand une jeune femme habillée avec une certaine élégance se montra à la fenêtre de la maison probablement dans l'intention de voir les prisonniers, notre Henri se mit donc à la nôtre s'exposant bénévolement au regard de la dame. Il était tout à fait convaincu du charme extraordinaire de sa personnalité. Alors se produisit quelque chose de « scandaleux ». La jeune femme s'exclama avec l'expression d'un énorme mépris :

- « Ah, sale boche ! » en claquant la fenêtre avec fracas.

Henri aussitôt ouvrit la sienne et la couvrit d'une avalanche d'injures et de grossièretés de « Düsseldorf ». Il possédait dans son vocabulaire approprié le mot de « putain », et il n'hésitait

pas à l'employer à chaque petit arrêt du flot rhétorique. Fini pour la bonne humeur de notre Henri.

Les activités des prisonniers commencèrent assez doucement. Après la Toussaint, le chef-cantonnier nous fit réparer et nettoyer les fossés de la chaussée. Cet homme était d'une éloquence remarquable et il adorait parler politique. Henri lui donna le sobriquet de « fanfaron ou hâbleur », faiseur de grands mots.

D'ailleurs les prisonniers avaient fait des progrès dans la connaissance de l'environnement social, on s'était mis à distribuer pas mal de sobriquets. Pour le chef de la maison Garestier, Henri proposa « Le demi-mort », parce que Pierre ne travaillait guère, traversait quelquefois lentement la cour, mais le reste du temps, il sommeillait dans son fauteuil « au coin du feu ». J'avais remarqué pendant mes visites dans la salle de séjour familiale que Pierre crachait dans le feu après des accès de toux, cela ne semblait pas le gêner ni les autres membres du clan. Tout près bouillait la soupe dans la marmite. Au fond, cette manière radicale de faire disparaître le crachat était très hygiénique, il fallait en convenir, mais je trouvais cela bien étrange. Depuis « cracher dans les cendres » m'est devenu familier, surtout en littérature. C'est une habitude répandue.

Les indigènes ne croyaient pas trop à la maladie de Pierre, elle était souvent objet de railleries et de doutes. On le nommait même « le grand fainéant », on disait qu'il n'avait qu'à travailler, bouger et respirer un peu dans les champs. Un peu d'air frais ! Madame Elisabeth Pailler était sa sœur. Son mari, forgeron en temps de paix, était absent, travaillant dans une usine de munition. On disait de lui en parlant de la paresse de la famille :

- « Lui, Kléber Pailler est bon garçon et rude comme travailleur ! ».

Le gros des travaux ménagers fut assumé par la mère d'Elisabeth Pallier, la grand-mère Garestier qui aimait mettre à son langage quelque peu grossier le piment de jurons assez éloquentes. C'est pour cela qu'on l'appelait la « grand-mère Le diab'm'emporte ». Même Monsieur le Curé utilisait ce titre quand il avait envie de plaisanter. La grand-mère faisait preuve d'une certaine bonhomie et gentillesse envers nous, d'un genre de sympathie bourrue.

Les deux enfants Pailler complétaient la liste. Mathilde, 14 ans, et Edgar, 13 ans. Mathilde était une belle adolescente, timide mais curieuse et intéressée, elle traversait furtivement la cour, très discrète, elle se glissait à l'occasion dans notre voisinage pour regarder un peu. Une enfant très belle, les yeux noirs, brune de peau.

Des soldats envoyés en permission de travail s'occupaient de la forge et de la boulangerie. Les activités de transports avaient pratiquement cessé à cause de la pénurie de chevaux pour raison de besoin militaire. Le trafic pour la station de chemin de fer de l'Isle-Jourdain fonctionnait encore deux fois par jour. Le postillon était Pierre, ancien domestique de la famille qui savait intelligemment arguer des affaires politiques et des choses de la guerre, et ceci malgré son analphabétisme. Une chose qui me surprit. Sa mémoire, qui n'avait jamais appris à se servir des béquilles du mot écrit, bougeait avec une dextérité tout à fait étonnante. Quand il passait par le village en voiture pour aller au Bureau de Poste, les ménagères lui criaient par la fenêtre ouverte leurs commissions. Pierre hochait légèrement, de la tête, petit signe, mais tout le monde était rassuré : on serait servi. Un phénomène !

La grand'mère était aussi illettrée. Un jour je payai mon pain avec des billets qu'elle n'avait encore jamais vus. Elle me dit en toute innocence :

- « Vous n'allez pas me tromper, Monsieur l'interprète, n'est-ce pas, je ne sais pas lire, moi. »

À la suite je fis la découverte de ne pas savoir lire et écrire ne stigmatisait nullement les gens concernés. Etre illettré n'était pas honteux du tout. Une large majorité de la population ayant dépassé l'âge de 50 ans n'avait pas eu de scolarité du tout. J'ai toujours admiré l'orgueil national inébranlable de ces Français qui réclamaient pour la France la première place entre les nations civilisées.

Mais il ne fallait tout de même pas trop s'enorgueillir du haut degré de culture de la propre nation. Notre ami Ernst Hermann, lui aussi hélas ! , était analphabète. Il avait promu le sous-officier Welz secrétaire privé de sa modeste personne. Hermann n'arrivait qu'avec peine à signer dans son livre de paye en gribouillant de manière illisible. Mais il aimait se vanter de son savoir publiquement de la manière d'un écolier de cours préparatoire. Nous avions un grand placard dans notre salle de séjour, les portes du meuble lui avaient servi de tableau noir. On y lisait en caractères majuscules plusieurs fois son nom. Le « H » n'y figurait que lamentablement mutilé.

Monsieur Tailletroux nous rendit visite plusieurs fois pendant les travaux en cours. Il était Chevalier de la Légion d'honneur, ancien combattant de 70/71. Il nous annonça qu'il allait également demander notre aide. Il nous promit de nous traiter avec gentillesse.

Edgar Pallier prit l'habitude de nous rendre visite le soir en compagnie de ses camarades. Cela ne tardait pas à nous gêner considérablement. Il me fit comprendre que la France était mille fois supérieure à tout ce qui avait trait à l'Allemagne. On lui avait inculqué à l'école pas mal

de choses revanchardes, c'était désagréable. Les Manuels d'Histoire avaient fait leur travail d'endoctrinement. Le garçon de courses du pharmacien Tailletroux faisait partie du groupe, le fameux « chimiste » qui avait gardé ce sobriquet parce qu'il avait ainsi désigné sa profession un jour.

Le travail dans les fossés n'avait été qu'une introduction. Vers la mi-novembre on nous fit connaître ce qui deviendra désormais notre emploi principal : les topinambours.

Il faudrait vous familiariser un peu avec ce phénomène, cher lecteur. Je n'avais jamais entendu le mot ni vu la chose, et je fus pas mal surpris d'apprendre qu'il s'agissait d'une plante.

J'eus tellement à m'occuper des « topinambours » d'Adriers, que ma curiosité, en ce qui concerne le côté « science naturelle » de la chose, fut satisfaite pour tout le reste de ma vie. Pour satisfaire celle de mon lecteur, j'interromps mon récit pour me tourner vers l'encyclopédie. Je la consulte et j'ajoute ce qui manque à la description sous l'angle botanique. Il s'agit de « l'*Helianthus tuberosus* ». Le nom est d'origine portugais-espagnol. Les tubercules sont utilisés « dans certaines régions » pour l'engraissement des bêtes. Les agriculteurs d'Adriers en cultivaient, hélas ! en abondance. Les tubercules-rouges ou blanchâtres, restaient dans le sol pendant tout l'hiver. Le fermier en sortait au fur et à mesure des besoins de son bétail, toujours en quantité limitée. La saison durait du mois de mai jusqu'au mois de novembre. En juillet apparurent les fleurs à la pointe. Genre de tournesol. À partir d'octobre les feuilles commencèrent à sécher, devinrent noires, et alors arriva le moment de l'ouverture de la récolte. On sortait les tubercules à l'aide d'une hache, les mettait dans un sillon entre deux rangées, pour les verser dans des corbeilles et finalement dans des « tombereaux ». Le précieux bien ne fut mis dans les granges qu'après le grand nettoyage dans un ruisseau ou fossé. Enfin le fourrage disparut dans l'estomac du bétail pour devenir après ce détour de l'argent.

L'engraissement du bovin était la principale source du revenu paysan à Adriers. Les topinambours, on les chérissait avec tendresse. Tout paysan tâchait de tirer le meilleur profit de la présence des prisonniers-journaliers dans son entreprise. Il se mit donc à la tête du peloton pour donner vigoureusement l'exemple aux autres, négligeant pluie et précipitations torrentielles. Le lendemain, son voisin en fit autant. La quinzaine passée, les provisions du premier se trouvèrent épuisées, et la ronde redémarra.

La terre fut détrempée. On se trouva littéralement dans la boue jusqu'aux chevilles et encore plus haut, le port des sabots fut rendu impossible, on se débattit dans la fange, car une fois engloutis, il fut impossible de tirer les précieux objets par force d'aspiration de la bourbe.

Souvent on y renonçait pour le moment, pour les repêcher après, à l'aide de la hache. Les doigts étaient douloureux et comme morts dans leur engourdissement. On faisait la gymnastique du moulin à vents, pratiquée chez tous les ouvriers du monde entier, pour activer le reflux du sang dans la région des extrémités. Nos vêtements étaient d'une raideur complète, trempés de boue. Il n'y avait que la fabrication de fagots ou bien le nettoyage des écuries qui nous changeaient un peu...

Chapitre II - Cinq jours chez le pharmacien

Définition du « métayer »; la population agricole; leur hiérarchie; cinq jours chez le pharmacien M. Tailletroux.



Les paysans de la région d'Adriers étaient en majorité des fermiers ou des métayers. Parmi eux les « fermiers » représentaient un genre de patriciat. Ils avaient conclu un contrat avec les propriétaires les obligeant à payer une somme fixe par an. Mais la plupart des cultivateurs étaient des « métayers », c'est-à-dire, qu'ils étaient contraints à délivrer la moitié de l'ensemble des revenus aux propriétaires. Selon ce règlement, le jour du battage ce n'était qu'un sac de blé sur deux qui prenait le chemin de la grange du propriétaire. Quand le métayer abattait un mouton ou un cochon, la moitié de la bête disparaissait dans la cuisine et cave « seigneuriales », à moins qu'on ne payât comptant. Quand on vendait du bétail, la moitié du prix obtenu appartenait au propriétaire. Rien n'échappait à ce règlement, y compris les fruits, il n'y avait que le poulailler qui était domaine privé du métayer.

Les gros propriétaires comme par exemple, Monsieur le Baron de Bar sur La Combe employaient un « régisseur ». Pour un certain nombre de petits et moyens propriétaires absents, Monsieur Lavaud avait assumé la gestion administrative des biens. Il va sans dire, que la surveillance exercée n'était pas suffisamment sévère pour empêcher toutes sortes de petites tromperies. Le système incitait à la petite fraude, il était démoralisant. Les cultivateurs disaient sans ambages que -bien sûr- il serait possible de tirer plus de profit du sol. Mais on n'avait pas l'ambition de produire plus, on ne voulait que subvenir aux propres besoins d'existence en travaillant sur la ferme. Toute exploitation plus intensive ne ferait que gonfler les sacs d'argent des « gros capitalistes ». Il ne fallait pas travailler excessivement, le stricte nécessaire, pas plus, on n'était pas né pour enrichir les autres, « ces grosses têtes qui ne foutent rien, tandis que le pauvre bougre s'esquinte au travail. »

Le système des baux à métayage n'avait qu'un seul avantage : il facilitait la « comptabilité » en la rendant superflue. Vis-à-vis de l'illettrisme encore fortement répandue dans la région, cet avantage avait un poids considérable. Malgré cette dépendance quasi moyenâgeuse, les paysans français se targuaient volontiers de la liberté dont ils jouiraient dans leur pays, l'idée qu'ils se faisaient des conditions de vie en Allemagne fut celle d'une existence humiliante proche de l'esclavage tout court.

Le propriétaire, ne fût-il que maître de peu de terre cultivable, était en général fier de son état. Il faisait partie d'un groupe social nettement séparé de celui des pauvres métayers. Un jour le Curé d'Adriers avait dit dans son sermon que les propriétaires ne devraient pas s'enrichir au détriment du métayer. Les jours suivants, on voyait se promener à travers le village un petit paysan, propriétaire de bien peu de chose, ergotant et radotant partout, s'offusquant, plein de colère et d'indignation. Les curés n'auraient pas à se mêler d'affaires qui ne les regardaient pas et dont ils n'avaient aucune intelligence. Finalement il n'y avait que la propriété qui comptait. « C'est d'anciens va-nu-pieds, ces curés. Ça fait des grandes écoles pour l'argent de quelques propriétaires généreux. Mais malgré la soutane, ça reste toujours fils de métayers. » Il n'y avait que la propriété qui comptait pour lui. « Monsieur Vallat ? Oh, la belle affaire, c'est Pierre Vallat tout court, tout simple. Pierre Vallat avec trente chétifs boisseaux de terre. Mais Pierre Lavaud, c'est un homme de 800.000 au moins »

Au début nous fûmes enclins à croire tous les métayers bien pauvres. C'était une erreur. Il y en avait qui avaient une vie aisée, qui avaient de la fortune. L'erreur fut possible parce que l'intérieur des maisons d'habitations de presque tous les paysans était extrêmement modeste sinon pauvre, si l'on comparait avec les notions allemandes¹. Ceci nous étonna : des choses qui pour nous font partie des commodités les plus ordinaires de l'existence sont soumises à toutes sortes d'impositions de taxes en France, même l'air et la lumière subissent ce lot, si l'on en demande plus que le minimum autorisé par l'Etat. Il faut payer une contribution pour chaque fenêtre qui donne sur la rue. Par conséquent les habitants renoncent souvent à avoir des fenêtres sur rue. Ces pauvres maisons ont l'air de personnes grognons et grincheux qui tournent le dos à la vie. Mais même les fenêtres donnant sur la cour doivent respecter des dimensions maximums imposées par le gouvernement. Il faut payer pour les rideaux On n'en aura donc pas. Les femmes n'ont pas l'habitude de mettre des fleurs sur les rebords. L'impression faite par le

¹ Note de la traductrice (n.d.t.) : L'auteur vient d'un village du Holstein, du Nord de l'Allemagne.

compagnon maussade ne s'améliore pas du tout quand on le contourne pour le regarder en face. Il nous fixe d'un œil morne et dénué d'expression ; il ne connaît pas l'art de sourire.

À proximité se trouve le fumier. Par un temps de pluie on patauge dans le purin. Allons jeter un coup d'œil sur l'intérieur de l'édifice : eh bien, on n'y va vraiment pas par quatre chemins, il ne faut qu'ouvrir la porte pour se trouver dans la plupart du temps du même coup dans le séjour, le centre d'habitation pour la vie familiale, salon, chambre à coucher et cuisine simultanément. Les immenses lits sont protégés contre l'air frais par un baldaquin revêtu de lourdes étoffes et rideaux. Les murs peints à la chaux, car si on voulait y mettre du papier teint, le fisc serait là pour contraindre son contribuable à payer. Souvent, le plancher est couvert de tuiles. Il y a des maisons un peu plus bourgeoises qui ont du carrelage. Mais par endroit on ne rencontre que de la terre battue, la terre glaiseuse pour ainsi dire, car chez Ribardière à Chadelat par exemple on risquait en traversant la chambre de se casser les jambes. On avait eu une peine considérable à équilibrer les lits. Les cales et bouts de planches de toutes tailles en témoignaient. Un dénivellement dangereux s'était formé sous la porte. Le danger de vie mis à part, ce précipice offrait de sérieux inconvénients par un temps de pluie. L'eau ne trouvant pas d'obstacle entrait librement et l'énorme nid de poule se remplissait immédiatement. Il avait fallu quand même y remédier. Un certain jour le problème avait trouvé sa solution géniale. On avait enlevé avec la pioche un bout de pelouse quelque part pour le mettre dans le creux. Désormais on n'était plus obligé de prendre des précautions, on pénétrait sans encombre sur un tapis naturel en verdure dans l'intérieur du bâtiment.

L'ameublement est le même, dans toutes les maisons. Au milieu une table entourée de quelques chaises grossièrement travaillées. Puis il y a un banc pour s'asseoir, visiblement façonné dans l'atelier familial. On avait enfoncé tant bien que mal quatre pieds de table dans une planche épaisse en chêne. Comme garde-manger j'ai souvent remarqué un meuble qui sert également de pétrin en l'occurrence. Le saloir se trouve à côté de la cheminée, il remplit parfaitement fonction de la place au coin du feu. Une horloge couronne le tout, mais ne frôlerait elle pas déjà dangereusement la limite toujours proche du luxe.

Est-ce que la coquetterie française trouve son compte dans cet entourage. Où y a-t-il la glace, le grand miroir pour se faire des beautés ? Vous chercherez en vain. Car au-delà de certaines dimensions autorisées les miroirs aussi sont taxés, d'après ce qu'on me dit, relevant de ce que le gouvernement considère comme « luxe ». On ne trouve partout que de très petites glaces qui, exposées aux vapeurs de cuisine-deviennent vite à moitié aveugles.

La France possède une richesse enviable d'excellents et grands peintres. Mais nulle part on trouve les reproductions des grandes œuvres. On tombe partout sur les illustres Généraux de la glorieuse nation ou bien sur des portraits de la Vierge et des Saints en couleurs criardes.

Le sanctuaire est la cheminée. Sur le rebord sont alignés les trésors et les raretés. La cheminée témoigne de l'esprit de la maison. C'est sur la cheminée que se trouvent les livres, souvent on voit accroché au mur au-dessus le « Certificat d'études primaires » en encadrement. Le Certificat sanctionne la fréquentation (avec succès) de l'école primaire et donne en tant que Diplôme d'Etat accès aux activités moyennes de fonctionnaire d'Etat. Si dans une famille plusieurs membres détiennent le « Certificat », l'atmosphère était presque « intellectuelle ». En cas de défaut de « Certificat », on met un crucifix comme si on voulait dire : « La croyance de Dieu remplace très bien toute formation intellectuelle ». On voit que la réputation du luxe français repose sur une immense erreur. Le paysan français est modeste, et même quand il obtient une certaine prospérité il demeure toujours paysan. Il reste fidèle à son genre de vie et n'essaiera jamais d'acheter des meubles bourgeois pour feindre une appartenance à d'autres couches de société.

Les domaines où nous travaillions avaient tous un nom spécial. Les premiers temps les « boches » eurent beaucoup de difficultés à se rappeler le nom du domaine et celui des propriétaires ou métayers/régisseurs où ils étaient affectés. On se tirait d'affaire en inventant des sobriquets pour les habitants. Avec cela on suivait une nécessité plutôt que de vouloir se moquer des gens. Il fallait distinguer les uns des autres en parlant d'eux. Les sobriquets devaient correspondre aux exigences pratiques et ne voulaient pas faire preuve de malice ou d'esprit. Mais cela nous amusait toujours d'entrer dans l'intimité d'un nouveau domaine et d'en établir le soir d'un commun accord le sobriquet.

Nous travaillions dans deux détachements de cinq hommes chacun. Le soir on échangeait les nouvelles expériences. Les thèmes favoris : la qualité du sol (vue les topinambours et leur ramassage) et le repas, puis les êtres humains et en ce qui concernait notre « Henri » ceux de sexe féminin. Si notre « Henri » avait été considéré comme quelqu'un d'exceptionnel (« Dies witt mon d'Afrigg, moi » ou bien : « socialiste, moi »), il rentrait de bonne humeur, état d'âme qui virait même vers de l'exubérance quand une femme l'avait traité avec de la gentillesse (en réalité non engageante, bien sûr). « Henri » lui attribua immédiatement le qualificatif de « propper » (jolie), et il était convaincu que la belle se tordait maintenant dans d'intolérables souffrances d'amour.

Mais si rien de pareil ne s'était produit, « Henri » fut un ergoteur incorrigible. Les autres louaient inconditionnellement la nourriture, « Henri » trouvait toujours à redire :

- « Ils auraient bien pu me donner un bout de viande pour dîner. »

Alors je me voyais amené à lui faire de sérieux reproches.

- « Tu veux dire que tu n'as pas mangé à ta faim, Henri Cesse de te plaindre ! »

Alors Henri :

- « Ferme-la, ne me prêche pas la morale, toi, une bouchée de viande, c'est toujours le meilleur légume. »

Ou bien on n'avait pas été suffisamment généreux pour le pinard :

- « Je dois avoir ma potion de fine, à la maison je bois toujours mon demi-litre par jour ».

Si je lui parlais de l'absurdité de toute consommation exagérée d'alcool, il me disait :

- « Ta gueule, trêve de sermons, t'es fort en paroles ! Vous autres, vous êtes jaloux du pauvre ouvrier qui aime une petite fine pour se consoler de son sort.
- Henri, c'est qui, vous autres.
- Vous, les GROS.
- Mais, Henri, je suis un pauvre diable comme toi.
- Bouche-la, vieux professeur. »

D'ailleurs, ces discussions ne portaient pas du tout ombrage à notre amitié.

Monsieur Tailletroux réalisa ses projets. Il y eut du travail pour nous sur son domaine. On dut abattre quelques arbres et les couper en morceaux, de l'occupation pour cinq hommes pendant un certain nombre de jours. Le slogan du pharmacien fut : « Ça nous change un peu ». C'est sous le signe de cette formule que se déroulèrent les journées. La nourriture fut excellente, et l'humeur d'« Henri » escalada des sommets jamais vus. La cuisinière, Jeanne, était Parisienne, et elle mit sur la table des merveilles comme s'il s'agissait de rendre honneur à quelques sommités diplomatiques. Monsieur Tailletroux remplissait ses obligations d'hôte avec bonhomie, il observait de manière curieusement flatteuse pour nous, un genre de règlement cérémonieux d'une extrême courtoisie. On fut tenté de croire que son hospitalité faisait les frais du Quai d'Orsay au titre de « Propagande publicitaire/Affaires Etrangères ».

Il me faut interrompre le récit pour un petit moment. Je sais très bien que les égards dont j'ai pu profiter en France en maintes occasions étaient dus à une erreur. On me supposait être une

« personnalité », quelqu'un qui avait beaucoup d'influence dans son pays, quelqu'un qui allait jouer un rôle dans l'opinion publique ; quelle erreur ! Je continuais donc à me méfier longtemps de toute gentillesse de la part des Français de mon entourage. Je m'obligeais tout le temps d'analyser les personnes aussi bien que leurs propos, de mettre en doute la sincérité de paroles amicales. Mais j'ai fini plus tard par me voir vaincu et convaincu.

Au moment de notre séjour dans la maison du pharmacien Tailletroux j'étais encore sous le règne de mes doutes ironiques et mes réserves orgueilleuses. Les heures passées chez lui n'en furent pas pour autant moins agréables. Quand Jeanne -pour couronner le repas qui avait déjà atteint la durée d'un petit festin- mit sur la table une dernière spécialité -je me rappelle un plat de sellerie délicieusement cuisiné- tous ses traits exprimèrent une grande fierté. Elle aurait pu voir sur le visage de notre « Henri » la plus parfaite surprise et la plus sincère satisfaction, mais le Français a le besoin irréprouvable de se voir apprécié en paroles. Alors Jeanne demanda en se servant (servante fidèle de son maître) de la formule du pharmacien :

- « Hein, ça vous change un peu »

Il se peut que mon « Mais oui, Mademoiselle » fût décevant, car, quand Jeanne avait disparu, M. Tailletroux revint à la charge après un moment convenable de silence :

- « Eh bien, êtes-vous contents ?
- Oui. » je répondis.

Mais alors il révéla son souci égoïste de voir satisfaits le point d'honneur et les sentiments de sa cuisinière, dont il dépendait en quelque sorte.

- « Vous me feriez plaisir de le dire à Jeanne aussi ».

Avant la fin du repas l'occasion s'offrit pour dire à Jeanne, désireuse d'être reconnue à sa juste valeur, qu'en effet « cela nous changeait un peu et que les paysannes d'Adriers ne savaient vraiment pas faire la cuisine ! »

Ainsi tout le monde fut content.

Monsieur Tailletroux aimait un peu l'exagération verbale. Avec cela il était fils fidèle d'une nation qui a des besoins et des usages particuliers en matière de rhétorique. Quand il nous rendit visite à l'endroit du travail l'après-midi, il se déclara « enchanté » des progrès de l'œuvre. Peu après, le temps se gâta, il se mit à pleuvoir, ce qui pourtant ne réussit pas à freiner notre assiduité reconnaissante, bien que nous nous trouvions trempés quelques minutes plus tard. Monsieur Tailletroux ne fit apparition que quand le résultat favorable du travail ne pouvait plus

être remis en danger par trop de bonté de sa part. En toute hâte il accourut pour nous dire qu'il était sincèrement désolé de nous voir trempés de la sorte.

Il fit des remontrances à l'ouvrier français qui travaillait avec nous en lui reprochant de ne pas avoir pris soin de nous conduire à l'abri.

- « Car je ne tolère en aucun cas que ces gens se fassent tremper jusqu'aux os et compromettent leur santé ». Ce petit discours avait été tenu pour la galerie.

Je me penchai sur mon travail et ne fit aucun signe d'avoir entendu et apprécié ses mots, il répéta :

- « Entendez-vous, monsieur l'interprète, je ne veux pas... ».

À la tombée du jour, nous rentrions dans le cantonnement. De cinq heures jusqu'au moment du coucher j'avais encore beaucoup d'heures de loisir. La consigne voulait que la lumière fût éteinte à neuf heures. Mais Grattepanche fermait les yeux et à condition qu'on se tienne tranquille la lampe pouvait brûler même tard dans la nuit. À ce moment je m'occupais beaucoup de mon journal. Puis je travaillais à un article sur la bonne méthode d'enseigner la langue française. Je me plaisais encore dans l'illusion, que toutes les petites découvertes insignifiantes que je faisais et qui avaient été importantes pour mon développement personnel, devraient avoir de la valeur générale. J'étais jeune, et je ressentais vivement les progrès intellectuels que je faisais malgré les circonstances. Je rêvais des prouesses extraordinaires que j'allais accomplir lors de la rentrée en Allemagne.

L'époque d'avant-guerre se présentait déjà dans le champ de vision intérieur comme un paysage d'une grande beauté, loin à l'horizon, à l'écart de la lumière du jour et des réalités vécues, pays presque disparu, à demi caché dans les faibles lueurs du souvenir, un enchantement. Un paysage de paradis sans sentiers incommodes, loin des précipices et des abîmes. Paysage idéalisé de rêves. Subrepticement la réalité d'autrefois s'était transformée en image, se dissolvait en symbole. La volonté, le sens du réel me quittaient, vis-à-vis de mon passé je devenais « sujet de reconnaissance pure »², je jouissais de son charme esthétique.

Je n'avais pas du tout envie de revivre le passé. Aucun regret nostalgique ! Ce désir naquit plus tard. Je voulais alors jouir de l'existence avec beaucoup plus d'intensité en mettant en œuvre les forces spirituelles de la maturité acquise. Je me proposai -ambition néfaste- de surpasser les rêves illusoires de l'adolescence par une réalité plus belle et plus riche. Plus la

² N.d.t : Schopenhauer, philosophe allemand.

captivité durait, plus j'embellissais le passé et plus mes projets d'avenir devenaient téméraires. De cette façon je m'avançais insensiblement vers des déceptions graves.

La captivité renferme beaucoup de dangers. Aujourd'hui³, les estimant avoir surmontés, je vais essayer d'en parler. J'avais quitté le pays en 14, une certaine idée de ma valeur intellectuelle dans la tête. Je n'avais pas encore affronté la nécessité d'en fournir des preuves, de faire suivre des actes, des faits. J'avais 24 ans. Mon existence de prisonnier de guerre n'offrait aucun moyen d'éprouver mes propres forces morales et intellectuelles. On vivait en vase clos. L'analyse des propres capacités restait à faire. La captivité durait 5 ans et demi. La longueur extrême de ce « provisoire » explique tout. J'étais contraint à prolonger mes rêves d'adolescent jusqu'à l'âge de la maturité. Avant d'atteindre l'âge de trente ans, l'homme doit normalement avoir appris à ne plus s'apitoyer sur des rêves non-réalisés. Il doit désormais se contenter de faire honnêtement son modeste travail de tous les jours. La captivité nous empêchait d'atteindre de manière normale l'âge mûr. Quand je fus rendu à la vie à l'âge de 30 ans, je ne disposais plus de la souplesse juvénile nécessaire pour que ce renoncement se pût faire sans rupture intérieure.

J'avais le mal du pays, mais je n'aime pas parler de « Heimweh »⁴. Je n'aimais non plus utiliser le mot de « Sehnsucht »⁵. J'éprouvais de l'aversion, du dégoût pour ce mot qui m'avait toujours déplu. Les camarades avaient trop vivement évoqué les prouesses des épouses correspondantes (aussi bien à la cuisine qu'au lit) pour parler de leur « Sehnsucht ». Je n'aimais pas qu'ils prostituassent ce terme particulièrement poétique et évocateur.

Aujourd'hui⁶ la « Sehnsucht » me plaît de nouveau, bien que beaucoup de poètes allemands en abusent. C'est un mot essentiellement allemand, la langue française n'en offre aucun équivalent.

Je sais bien que l'homme ne doit jamais cesser de faire des efforts, d'aller plus loin, d'accomplir quelque chose dans la vie. Je désire être bon citoyen. Mais au-delà du travail quotidien honorablement accompli, je vise plus loin. Je ne voudrais jamais me contenter d'avoir atteint un but proche, bien défini. Je continue à vouloir croire aux miracles, et je maintiens la

³ N.d.t : 1927 - en rédigeant les « Souvenirs ».

⁴ Mot allemand intraduisible, « weh » c'est la souffrance, douleur, langueur douloureuse.

⁵ Egaleme nt intraduisible. « Sehnen » verbe = désirer ardemment, la « Sucht » c'est la passion malade dans ce cas.

⁶ N.d.t : En 1927

vision d'un monde inaccessible. Que l'homme travaille en toute modestie, mais qu'il ne perde pas de vue le dernier but enveloppé dans les nuages de l'idéal éternel !

Je feuilletais les psaumes et je tombai sur le psaume 126. Nous avions appris par cœur une quantité de très beaux textes. L'esprit de l'écolier n'avait guère saisi le sens des mots. Mais voilà que la vie se chargeait de les remplir de réalité vécue.

Chapitre III - Le château de la Combe

Jean le Fou, le château de la Combe, l'abattage des beaux chênes par Jean le Fou ; le Comte de Saint-Savin ; Noël 1916 ; la valse de la « Veuve Joyeuse » ; « je hais » ; le vieux pont d'Adriers ; reconstruction d'un poème par la mémoire.⁷

Un sujet favori de discussion était le jour de la déclaration de guerre que chacun avait vécu à sa manière et d'après les circonstances de sa vie personnelle. Henri répétait à satiété dans son patois de Rhénanie :

- « Je rentre à la maison, la mienne sur sa chaise en train de chialer. La déclaration de guerre ! ».

Il était intéressant d'apprendre sous quelles conditions les camarades avaient été fait prisonniers. La plupart avait été capturés au début des hostilités, comme moi-même. Dans les premiers temps d'une guerre de mouvement, il y avait eu beaucoup de désordre et des aventures étranges étaient arrivées. Plus tard les choses avaient changé. Sous le feu incessant de l'artillerie les arrestations se faisaient dans les tranchées. Mais nous -le détachement d'Adriers- nous étions tous des prisonniers de la première heure. Nous avons donc à raconter des « aventures ». Les choses n'avaient pas encore pris leur aspect monotone, brutal et funeste.

Un jour, je racontais l'histoire de mon arrestation. Je terminai le récit à un certain tournant des évènements, disant à peu près :

- « Et puis, à partir de ce moment tout se déroulait plutôt de manière calme ».

Alors Ernst Hermann qui s'était tenu tranquille sur sa paillasse, se leva brusquement et cria :

- « Calme, calme, ça alors, et bien pour moi, ça s'est passé autrement, on m'a mis des menottes, on m'a enchaîné, moi, vous entendez ».

Dans le brouhaha d'un rire joyeux, on lui demanda :

⁷ N.d.t : Résumé : Souvent, l'auteur de ce journal fut contraint à renoncer à la lecture, occupation qui exige le silence et la solitude, deux choses bien précaires dans le cantonnement. Pour échapper au bruit qui accompagnait le jeu de cartes des champions du « Skat », cris de triomphe et coups de poing des batailleurs, mêlés à l'hilarité bruyante due à la consommation du « rouge », il finissait souvent par prendre part à la conversation ne voyant aucune possibilité de s'y soustraire. Quitte de l'effort d'une vaine concentration sur les textes d'Hugo, Zola, Bourget et autres, il s'étendait sur sa paillasse et suivait les récits des autres.

- « Hermann, l'ennemi n'avait tout de même pas l'usage de mettre les prisonniers en chaînes. Tu avais sûrement provoqué ce comportement, avoue-le ! Raconte ! ».

L'indignation et la colère dans la voix, Hermann raconta :

- « Il m'avaient donc pris. Alors s'amena un officier, fit mine d'arracher par force mes décorations. Alors je lui ai flanqué un coup de pied au cul ».

Les vêtements humides séchaient près de notre poêle où ronflaient les casseroles pleines d'un bon café. Il arrivait que notre cantonnement offre presque les agréments d'un vrai foyer. La consommation en bois était excessive, notre maigre provision, retirée de celle de la maison Garestier, était vite épuisée. Pierre Garestier s'était fait payer, bien sûr, pour nous fournir du combustible, il n'avait rien donné. Le Maire Vallat n'en revint pas de sa surprise, lorsque nous demandâmes une autre livraison de bois à brûler peu de temps après la livraison. Pendant quelques jours il fallait bien grelotter, on était payé pour avoir gaspillé. On ne chauffait plus du tout. Le Maire s'occupait à trouver une solution au problème du chauffage moins coûteuse que la solution « Garestier ». Finalement il trouva l'issue.

Près du bourg, sur une colline, se trouvait la demeure de Jean le Fou, une petite cabane construite de ses mains, cachée dans les châtaignes. La folie de Jean consistait en ce qu'il se considérait comme le propriétaire virtuel du domaine et des forêts dont le Baron de Bar « se croyait » légitime propriétaire. Le monde était plein d'injustice ! Le Baron de Bar s'était arrogé le droit d'exploiter ce qui appartenait à Jean, vous comprenez, et personne ne s'insurgeait contre de tels faits. Si Jean n'avait pas encore porté plainte auprès du Tribunal, il se proposait néanmoins à y procéder prochainement en constituant l'acte introductif d'une procédure contre l'usurpateur. On allait voir. Le Tribunal irait confirmer Jean dans son droit. D'autres besognes urgentes empêchaient notre Jean d'accélérer les choses. Mais n'avait-il pas droit à un bien modeste usufruit de son bien en attendant mieux ? D'accord ? Le Baron vivait sur ses terres en Dordogne, le régisseur était mobilisé. Sa femme, Madame Thaudière, le remplaçait tant bien que mal. C'était une femme. Sous les yeux de tout le monde, Jean satisfaisait aux besoins pressants en légumes dans le potager du château de La Combe, vis-à-vis. Il faisait gentiment comprendre à Madame Thaudière qu'il s'agissait du maintien de son droit. Quand Monsieur Léon était en permission sur La Combe, il se gardait bien d'y apparaître.

Mais Jean avait également besoin d'un peu d'argent. La vente du bois ! Partout sur les terres du Baron se trouvaient de magnifiques chênes. Les clients de Jean prenaient garde à ne jamais

mettre la main aux arbres de La Combe, par prudence. Il était convenu, que cela était l'affaire de Jean le Fou.

Comme instrument de travail, celui-ci n'avait qu'une hache et une scie de taille moyenne. L'interstice restreint entre monture et lame de la scie lui interdisait de scier transversalement dans une seule direction. Il était contraint à se servir d'un procédé compliqué. À mi-hauteur d'homme il pratiquait à l'aide de la hache des coups de haut en bas et vice versa, en enlevant des éclats de bois. De cette façon il obtenait des entailles suffisamment profondes, et la malheureuse petite scie du diable arrivait à abattre les plus beaux arbres, le tronc épais en étant réduit à un mince reste. Un arbre après l'autre s'effondrait sous la hache impitoyable de Jean le Fou. L'arbre une fois par terre, l'action meurtrière s'achevait : le même travail sauvage de destruction pour la cime. Partout gisaient les troncs estropiés, pareils à de gigantesques crayons taillés par des géants. À côté sortaient du sol les souches mutilées comme les moignons d'un être jadis vivant, abattu avec brutalité. Les environs étaient couverts à perte de vue d'une couche de copeaux et d'éclats de bois. Quelle façon monstrueuse d'abattre les nobles créatures ! Partout Jean le Fou laissait ses traces traîtresses. Il était évident, qu'en cas de difficulté c'était lui, le responsable. Les paysans d'Adriers, sa clientèle, ne couraient aucun risque. Ils faisaient disparaître le bois clandestinement pour le brûler chez eux. C'était du bois de chauffage bon marché, et le Baron de Bar s'en trouva un peu carotté, ce qui fut bien fait pour lui, il était assez riche comme ça, le gros capitaliste.

On secouait bien la tête, mais dans le fond on s'amusait du commerce abusif de Jean le Fou, on s'amusait même avec malice, et personne ne s'apprêtait à mettre fin au désordre scandaleux. À l'ombre de l'activité frauduleuse et brutale de Jean, beaucoup d'habitants d'Adriers devenaient voleurs, et tout le monde était plus ou moins receleur. Toute la population se faisait complice.

Dans l'embarras de devoir fournir du bois de chauffage aux prisonniers, qu'on ne pouvait tout de même pas laisser grelotter dans leur grange, Pierre Vallat eut l'idée de confisquer un des chênes. Jean en avait eu vent. On lui avait annoncé ce qui se mijotait, dans l'espoir bien sûr d'un spectacle divertissant. Jean avait fait savoir qu'il se préparait à fusiller le premier boche touchant à sa propriété.

Par un après-midi pluvieux nous partîmes en expédition pour cette périlleuse tâche, sous la conduite de Grattepanche. L'arbre qu'on nous avait destiné gisait dans le fossé tout près du domaine lieu-dit « Chez Prun ». Nous nous jetâmes dessus, armés de nos puissantes scies. En moins de rien, la moitié du tronc était mise en morceaux et entassée sur la charrette, lorsque survint le propriétaire offensé. Faute de fusil, il nous menaça en brandissant sa hache.

Grattepanche alla à sa rencontre, la main au revolver. Ce geste sembla impressionner Jean le Fou, de toute façon il se ravisa subitement, s'ouvrit aux allégations de Grattepanche et l'altercation tourna en conversation paisible. Grattepanche m'invita à remercier Jean le Fou de sa générosité. Quelle gentillesse de renoncer à une part considérable de son bien en faveur de ces pauvres prisonniers de guerre tellement démunis !

Lorsque Jean m'entendit parler français, il me prit pour un Français et donna libre cours aux sentiments patriotiques qui l'animaient. Il se mit à nous invectiver en éclaboussant d'injures tous les boches du monde. Par ce temps de guerre, il se trouvait, dit-il, qu'il y avait de malheureux Français comme prisonniers en Allemagne-gendre d'otages. Il n'était donc pas possible de traiter ces cochons-là comme ils le méritaient en France. Il fallait donc par prudence se freiner un peu, s'exercer avec modération, hélas, pour ne pas livrer les compatriotes en Allemagne à la bestialité revancharde de l'ennemi teutonique ! J'acquiesçai en applaudissant. Lui, Jean, était pleinement conscient de ses devoirs de citoyen. Si la commune lui demandait un sacrifice personnel pour chauffer les prisonniers, il fallait y consentir. Mais ses meilleurs spécimens, il les réserverait pour l'après-guerre. Alors, la patrie aurait besoin de bois de charpente, et c'est pour ça qu'il lui fallait garder le meilleur de ses arbres, il allait déclarer à ceux qui aimeraient bien lui acheter ces magnifiques exemplaires, qu'ils étaient mis en réserve pour les besoins de la patrie, pour Monsieur Poincaré et Madame la Poincaré !

Nous nous retirâmes sans encombre avec notre butin. Jean le Fou a encore pu exercer son activité frauduleuse pendant deux ans. Finalement on le mit dans un asile d'aliénés. Après quelque temps il rentra dans la commune, s'arrangea de son sort et se résigna à sa condition de simple ouvrier agricole. Adieux donc à toutes les prétentions, au château et aux forêts de La Combe. Jean fut une sommité détrônée, un roi déchu, mais il fit preuve de beaucoup de sérénité et de discipline, un vrai noble, un caractère. Il devait encore souvent travailler à nos côtés sur les champs de topinambours.

Pendant les premiers trois mois de notre présence à Adriers, le débit de vin et donc la caisse de la maison Garestier profitaient de la curiosité de la population qui s'y rendait pour voir enfin « un boche » de ses propres yeux. Celui qui rôdait autour de la maison pour jeter un coup d'œil dans la fenêtre du cantonnement, n'avait rien à réclamer, et la plupart du temps il restait sur sa faim. Mais le client sérieux, le consommateur qui prenait place dans la salle pour boire un coup, celui-là devait s'attendre au privilège d'examiner en l'occurrence un véritable boche en chair et en os, l'animal exotique, le scruter face à face, parler avec lui, le cas échéant. Il arrivait que

Grattepanche m'envoyât chez les Garestier pour répondre aux questions de la clientèle et pour prendre un verre de vin ou bien « la goutte » avec eux.

Un jour, Monsieur le Comte de Saint-Savin apparut dans la buvette, en compagnie de sa fille. On me convoqua et la jeune fille me posa un nombre de questions impertinentes, et quand -vers la fin de l'interrogatoire- elle suggérait que moi aussi je me fusse rendu volontairement en captivité, je perdis patience. Je lui tins ce langage emporté par le courroux :

- « Mademoiselle, cela va sans dire. Vos journaux vous racontent quotidiennement que dès qu'un soldat français se présente à l'entrée d'une tranchée, dix boches lèvent les mains et crient : Camarades ! Tout à l'heure vous m'avez demandé pourquoi cette guerre se traîne tellement en longueur. Tenez compte s'il vous plaît de la supériorité numérique des forces adversaires et vous allez nécessairement trouver plausible que cette guerre dure tant. »

Le rire de l'audience embarrassa considérablement la jeune fille. La grand'mère Diab'm'emporte fut sensible à la conclusion sarcastique de ma harangue. En cachette elle applaudissait, mes propos avaient été trop audacieux.

Le Comte se trouva dans la nécessité de sauver la situation. Il se leva avec beaucoup d'efforts de son siège, la masse de son corps le fit haleter, puis il se mit en position et me harangua. Je crains bien que son discours ne fût plus embarrassant et pénible pour mes auditeurs français que pour moi-même. Il s'agissait des femmes violées et des enfants mutilés en Belgique, et le tout proféré à mon adresse personnelle. Comme si violer des femmes et mutiler des enfants était l'essentiel de mes activités. Il voulait absolument m'humilier, me stigmatiser. Je mis fin en m'éloignant.

En l'occurrence je dois dire que presque tous les Français à qui j'avais affaire pendant toute la longue période de captivité, ont fait preuve de tact et de discrétion en présence des prisonniers, y compris ceux qu'on a l'habitude d'appeler le peuple, « les gens simples », « non-cultivés ». On essayait toujours de ne pas aggraver inutilement les contraintes de la captivité. On évitait de nous humilier. Il y avait des exceptions, mais elles étaient rares, quelques écarts de langage, des gaffeurs. Mais personne n'arrivait à la violence des injures et des inculpations de Monsieur le Comte de Saint-Savin.

Bien sûr, lui aussi était patriote, et je ne l'en blâme pas. Son discours tournait autour de sa conviction inébranlable que la France ne pouvait pas ne pas sortir victorieuse de cette guerre. L'idée centrale fut : « On les aura ! ».Le mot courait toutes les rues. En automne 1916 on appela

au nième emprunt de la défense nationale avec l'affiche qui apparut à tous les coins : Un poilu en pleine course d'attaque présentant son visage déformé par la haine au spectateur de l'image. De sa bouche largement ouverte sortait la bulle contenant la phrase « On les aura ! » L'affiche eut son effet. Mais en même temps, les nouvelles ne furent pas trop encourageantes. Les Roumains venaient d'essuyer une défaite considérable, l'enthousiasme baissa, et Grattepanche se gratta la tête et dit mélancoliquement :

- « Mon vieux, les Roumains foutent le camp ! ».

La confiance en la chance française en souffrit, mais on continuait à se dire : « On les aura ! ». Seulement le ton en avait changé, il y fut perceptible une nuance, d'ironie fataliste. Les poilus se consolèrent mutuellement :

- « T'en fais pas, on les aura, mon garçon ! ».

En 1917 le moral avait subi pas mal d'épreuves, et l'interlocuteur répondit :

- « Oui, oh oui, on les a eus, les pieds gelés dans la merde ! ».L'humour noir du poilu fut à son comble.

Une fois de plus Noël approcha. Le 24 décembre fut une triste journée pluvieuse. On travaillait chez Prun, le propriétaire M. Durand portait le sobriquet « der Wühler »⁸. Il fallait remplir les granges pour les jours de fête, le dynamisme obsessionnel de Durand voulait profiter au maximum de la présence des prisonniers, ne bronchez pas, les gars, persévérez vaillamment à assurer la provision de topinambours aux bœufs de M. Durand de « La Prun », persévérez dans la pluie, enfoncés jusqu'aux genoux dans la merde.

À partir de midi, je perdis complètement la conscience de mon état. J'étais occupé à rechercher un poème de Schönaich-Carolath enseveli au plus profond de ma mémoire. Pour faire passer le temps (et les corvées) j'avais adopté et perfectionné la technique de remémorer un trésor considérable de poèmes que j'avais réunis. Du poème en question ne subsistait qu'un vague à peu près de mots et d'atmosphère. Enfin je découvris quelques bribes, deux lignes qui me donnèrent le squelette prosodique, le rythme, et ainsi, en titubant de mot en mot, en creusant désespérément, je devins la proie d'une absorption intellectuelle totale. Cela réussit à me faire perdre toute notion de la misérable réalité. Dès le moment de cette trouvaille initiale, je fus victime d'une excitation extraordinaire. Les entités rythmiques étaient désormais à ma disposition, je n'avais qu'à les remplir, comme les tiroirs d'un placard. Je n'avais qu'à y mettre les

⁸ Note de l'auteur : celui qui travaille avec frénésie.

pensées. Je fis la trouvaille par exemple du mot de « Perlen » (perles), la rime Erlen » (aulnes) s'offrit. De cette manière j'arrivai à reconstituer la dernière strophe du poème.

La reconstruction faisait des progrès, lentement. Souvent, j'étais en désarroi pendant des minutes, des quarts d'heures entiers. Mais la carcasse prosodique et puis la rime s'accordèrent pour me pousser, me faire avancer dans cette occupation absorbante. J'avais déterré la dernière strophe en entier, je procédais avec ténacité du début vers la fin, et à rebours. L'aventure devint de plus en plus passionnante. J'avais perdu la notion de temps et de lieu. Si j'étais psychologue averti, je devrais maintenant tirer de cette expérience extraordinaire l'étoffe pour une étude sur le fonctionnement de la mémoire humaine. Finalement, juste avant la fin de la journée de travail, le moment de la victoire arriva : j'avais récupéré le poème dans sa totalité, et j'en éprouvai un immense soulagement. Du coup l'idée de Noël revint, je fus heureux.

Je me précipitai avec bonheur dans la boue. Quelle joie, la perspective de se laver à la rentrée, d'ériger le mur qui séparerait la fête de Noël de la misère quotidienne ! La recherche du poème et le résultat heureux m'avaient comblé. La mise d'une chemise lavée, la fin d'une journée éprouvante, la promesse d'une soirée dans le dortoir bien chauffé, tout cela suffisait à provoquer un sentiment d'exaltation et de plénitude. On allait fêter Noël !

En ce qui concernait l'arbre de Noël nous eûmes recours à la pratique de mon premier Noël en captivité à Issoudun : bâton de balai là-bas, bout de bois de fortune ici à Adriers. Nous tombâmes sous le coup de l'illusion parfaite. Voilà les bougies illuminées, nous entonnâmes les vieilles chansons. Même Henri, le dur, versa quelques larmes d'attendrissement. Il nous le fit remarquer d'ailleurs. Plus tard Grattepanche monta. Il y eut une beuverie au cours de laquelle Grattepanche faisait entendre un bon nombre de chansons patriotiques. Par délicatesse, pour ménager nos susceptibilités patriotiques, il faisait des remarques apaisantes à l'adresse des prisonniers. Je me rappelle une longue chanson, qui racontait les déboires d'un soldat alsacien que les camarades français avaient eu la grossièreté d'appeler « le boche ». Il s'en trouvait fort offensé. Après avoir réussi un exploit héroïque, tout le régiment lui demanda pardon. Le refrain en était le suivant :

Sous les trois couleurs de la France,
il n'y a pas de différence,
sois Parisien, sois Marseillais,
sous les drapeaux il n'y a que des Français.

Le père de notre Gratteplanche avait été combattant de 70/71. Le fils savait encore les chansons et couplets de cette époque. Il imitait son père. Il se mit en position, il répétait avec enthousiasme :

- « Tant que je serai là, tant que je serai là, Prussien, je te défends de blaguer ma Marseillaise ! »

Gratteplanche faisait semblant de jouer le rôle du père, mais il chantait pour son propre compte, et cela se comprenait.

Ne chantions-nous pas, nous autres Allemands, « Deutschland, Deutschlandüberalles » et « Ich bin ein Preuße » (je suis Prussien) und die« Wachtam Rhein » (La Garde du Rhin), de manière provocatrice.

Au cours de la soirée, Ernst Hermann descendait acheter une bouteille de rouge après l'autre, pour sa consommation personnelle, bien entendu. Son « tuteur » Welz eut toutes les peines du monde à empêcher des exactions. Le goût pour la bagarre de notre Ernst devait être à tout prix réprimé.

Gratteplanche nous avait quittés, la porte était verrouillée. Juste à ce moment Ernst éprouva le besoin irréprensible de se procurer une dernière bouteille de rouge. Il la lui fallait à tout prix. Une colère noire s'empara de lui lorsqu'il trouva la porte fermée. Il parut se sentir la victime d'une séquestration illégitime. L'accès de colère était d'autant plus dangereux et incontrôlable qu'il se dirigeait contre un Français.

Il saisit une bûche et se mit à attaquer la porte en hurlant comme une bête. Gratteplanche avait disparu, lui seul aurait eu une chance de calmer Ernst. En poussant des cris féroces, il cognait, cognait, cognait encore. De l'autre côté de la porte on entendit des mots sévères, en français, le ton montait, s'endurcissait. Ernst n'en percevait que le ton menaçant, mais cela suffisait. Il s'attaqua de nouveau à la porte, sans succès. La porte ne céda pas. Ernst enfonça ses ongles dans la planche et déclarant à plusieurs reprises qu'il devait sortir pour tuer le Français. On ne distinguait plus entre les hoquets de l'ivrogne et les sanglots d'impuissance qui interrompaient ses vociférations. Le spectacle était dégoûtant. Finalement Ernst succomba à une urgence inéluctable, il se dirigea vers le récipient du coin pour vomir. L'estomac libre, il s'effondra à côté du seau, s'y installa même, redoutant d'autres besoins. Pour plus de commodité il mit le broc entre les jambes, se pencha dessus et s'endormit.

Nous nous étendîmes tous sur la paille. Il y avait de l'animation dans la cour. Les gens se rendirent à la messe de minuit. Les cloches sonnèrent, puis ce fut le silence. Ernst Hermann

gardait toujours sa place au coin. Le lendemain, Ernst et moi nous étions les derniers à nous réveiller. Les cloches carillonnaient, annonçant la fête. Dans le poêle grésillait un joli feu, la salle était silencieuse : c'était Noël. Ernst sursauta, hagard, visiblement troublé. Tout le cantonnement éclata de rire. Le sous-officier Welz, son tuteur, lui lança un regard sinistre. Ernst se retira sur sa paillasse comme un chien repentant que le maître vient de corriger d'une bonne raclée méritée.

Puis plusieurs camarades lui firent des remontrances. Il ne comprenait pas le bien-fondé de la critique, c'était évident. N'avait-il pas observé les lois de l'hygiène ? Il essaya une puérile tentative de défense. Par précaution, il utilisait la troisième personne et répétait :

- « Mais il n'a pas dégoûté ! Tout de même ! ». L'hilarité collective monta à son comble et Ernst se tint pour absous.

Il s'était constitué sous ma direction une petite formation d'instrumentistes, un trio. Je jouais du violon, Welz, navigateur de métier sur l'Elbe, maîtrisait l'harmonica avec brio et virtuosité. Le compagnon de la forge Garestier nous l'avait prêté. Wössner ne s'exerçait pas trop mal sur la mandoline. Pendant les jours de fête, nous étions demandés. On donnait des récitals chez nous, dans l'intimité. Un jour une demande flatteuse de « l'étranger international » nous atteignit. Le premier janvier, on nous invita à faire de la musique pour fêter le Jour de l'An. Un peu de musique allait égayer les esprits.

Il était officiellement défendu de danser par ces temps de guerre et de misère, mais dans le salon des Garestier, un certain nombre d'habitants avait décidé de ne pas respecter l'ordre officiel, pour une seule fois. Les invités s'adonnèrent à la danse, malgré l'interdiction de la police. On appréciait beaucoup notre modeste arrangement de la Valse de la Veuve Joyeuse. Je restais discret. Une seule fois je risquai une petite ronde avec Marguerite, la fille du « Père Noël ». J'avais peur qu'un mot irréfléchi de la part d'un convive ne pût m'offenser, une certaine tension régnait. On était très gentil, tout le monde voulait me faire oublier un peu mon sort mais je restais farouche et plein de méfiance. Le compagnon forgeron lâcha une remarque désobligeante, et voilà le gâchis. On m'avait offensé, moi aussi j'étais vulnérable, tant pis pour la bonne humeur. Madame Pallier, Elisabeth, essayait de me calmer, mais en vain. Les ressentiments d'une longue captivité, cette rancœur constamment refoulée, tout chercha à s'exprimer. Les insultes, les offenses je n'en avais rien oublié pendant ces longues années. Ce soir, je fus à bout de forces. Je disais des choses dont je rougis aujourd'hui. Non, je ne voulais rien entendre, et le mot de conciliation, il était radié du vocabulaire, je n'en pouvais plus. Mon langage ne manquait pas d'offenser ceux qui nous avaient témoigné beaucoup de compréhension. Je restais sourd aux exhortations de Madame Pallier, je répondis de manière tranchante et même hautaine, avec

rudesse et sans égard pour les autres. Le lendemain j'aurais volontiers démenti. Madame Pallier devait me donner dans les mois à suivre des témoignages d'une sincère sympathie et de beaucoup de bonté de cœur. Je n'avais pas le droit de dire ce que je disais dans mon emportement :

- « Je hais tout ce qui est français ».

Je prononçais ces mots incroyables, oui, malgré moi, à l'insu de moi-même, contre ma propre conviction, je voulais me venger, c'était tout, et j'en éprouve encore aujourd'hui une honte amère et cuisante. Madame Pallier se mit en pose devant moi-comme une tragédienne du Théâtre Français mit ses bras en croix sur sa poitrine, darda sur moi un regard en feu et me demanda :

- « Et moi donc, croyez-vous que je vous aime beaucoup ? ».

La fête du Jour de l'An dans le salon des Garestier n'avait pas pu être cachée. Le secret fut dévoilé, et le village s'en était emparé avec avidité pour satisfaire son besoin de médisance. Les commentaires malveillants réussirent à grossir une affaire banale et anodine, en firent un évènement monstrueux et prodigieux. Où était parti ce que les Français appelaient leur générosité, leur libéralisme et toute cette largesse d'esprit qui les distinguaient des autres ? Danser, c'était déjà un délit impardonnable en temps de guerre, mais par-dessus le marché, il y avait encore eu la présence de quelques boches qui avaient agrémenté la fête par leur concours musical ! Incroyable attentat à la morale et à la loi ! Evidemment, Grattepanche était incapable de satisfaire aux plus simples exigences de sa fonction, vite, qu'on le limoge ! Et puis, ce Grattepanche n'avait-il pas pour la Veillée de Noël préféré la compagnie des « boches à celle de ses compatriotes » Il était temps de le destituer de son poste.

Cela arriva dans les premiers jours du mois de janvier 1917. Sa désaffectation entraîna un certain chamboulement. Nous nous étions honorablement familiarisés avec le travail dans les topinambours, les notables du bourg avaient le désir d'élargir l'entreprise. Pierre Vallat, Tailletroux et d'autres fermiers qui avaient de l'influence arrivèrent à obtenir dix autres prisonniers pour le bourg, et un beau jour, nous avions à partager la salle chez les Garestier avec dix autres camarades. Nous ressentîmes cette augmentation du contingent comme un grave dérangement dans nos habitudes. L'étroitesse du logement devenait pénible. La nervosité montait. Le nouveau commandant en chef du détachement n'était pas un inconnu pour moi. J'avais dans le temps partagé pas mal de cigarettes avec lui à Poitiers. Ici le sérieux du devoir l'emporta. Il mit fin au modeste bien-être que nous avions réussi à installer dans le logement. Le nombre accru de personnes fut enregistré comme une punition, un châtement, une contrainte

supplémentaire. Nous étions malheureux. Aucun souvenir du temps de jadis, de notre commerce d'autrefois quasi amical avec le personnel de surveillance n'avait subsisté. Le nouveau chef suivait la consigne avec rigueur. Il fallait resserrer les rênes, mettre de l'ordre dans la boutique. Dans sa qualité de gendarme il avait à contrôler l'activité de nos gardiens et surveillants. Nous disions entre nous qu'il faisait de l'esbroufe et se donnait de grands airs, de manière ridicule. Tous les dimanches matin, monsieur le Gendarme se rendait dans notre logement exigu pour examiner l'état du marquage PG sur nos vêtements de travail. Le bol à peinture à portée de la main, il scrutait pièce après pièce de nos vêtements, découvrant à coup sûr des lettres dangereusement défraîchies. Les vingt individus passaient revue. Enfin il soupirait profondément, pliait bagage, épuisé par l'effort. Evidemment, la patrie demandait des sacrifices à ses enfants.

Les prisonniers se disputaient leur place. Au milieu du logement il n'y avait plus qu'un mince cercle de terrain libre. Le bruit était assommant, les remous nocturnes devenaient insupportables.

Parmi les nouveaux il y avait Warnitz, doté d'une éloquence maladive. Il parlait tout le temps, à haute voix, comme s'il lui fallait débiter ses banalités devant un grand public, à haute voix. Avec Eichmann, il fêtait des retrouvailles, et cela tous les dimanches de nouveau, donc soûlerie et beuverie éternelles. Quand ils avaient atteint un certain degré d'ivresse, Otto Eichmann dégageait ses tatouages, mettait à jour sa poitrine, et -les manches retroussées- faisait admirer ses muscles. Il invitait à la rixe. À défaut de volontaires, il s'en tenait au premier venu en l'agressant, le maltraitant. Pendant toute la durée de la beuverie du couple, un sourd malaise régnait dans le logement. L'issue n'était jamais prévisible. Quoi faire pour retenir les gars ? Hermann aussi éprouvait de temps en temps le besoin d'en venir aux mains avec n'importe quel individu français. Quand on essayait de l'en dissuader, le vide de l'incompréhension dans ses yeux hagards vous effrayait.

J'interromps le récit pour une petite digression de nature psychologique. Ernst Hermann était un phénomène. Dans sa tête régnait un désordre incroyable. La guerre y avait mis le comble. Son ami Eichmann s'amusait dans des moments de bonne humeur à jouer la comédie de la « guerre à la Ernst Hermann ». L'acteur écarta les jambes, indiqua à proximité la tranchée de l'ennemi, et au comble de « l'héroïsme à la E. Hermann », il se faisait tendre par des mains imaginaires les grenades. Ainsi lui seul tenait-il sous le feu les ennemis. La langue dépassait le coin gauche de sa bouche, coincée entre les dents. Quelle représentation abjecte ! C'est pour ce genre de prouesses qu'on avait donc décoré Ernst Hermann, et à plusieurs reprises. Hermann

un héros ? Hermann était une brute. Est-ce qu'en temps de guerre on en avait besoin ? La circonstance utilise ceux qui aiment la tuerie pour l'amour de la tuerie. C'est comme ça. La brute est décorée et devient héros.

Je ne considère pas le désir de tuer comme héroïque. Ernst Hermann risquait sa vie, oui, mais ce genre de hardiesse n'est pas comparable au courage du soldat qui-lui-connaît très bien la peur. L'aveuglement de la passion, du courage ? Non. Le désordre dans la tête d'Hermann grandissait avec cette drôle de guerre. En temps de paix on l'avait puni, incarcéré, gravement blâmé pour avoir participé aux bagarres et rixes. La guerre avait renversé tout ordre logique dans cette tête. Notre homme ne s'y retrouvait plus. Ce fut une catastrophe. Lui, Hermann, n'avait pas changé pourtant. Ne l'avait-on pas décoré pour les mêmes performances pendant la guerre, criminelles avant ? Le délit d'autrefois s'était transformé en action héroïque, et le criminel du temps de paix avait été décoré pour preuve de courage. Le pauvre venait tout juste de s'adapter à la nouvelle loi de la guerre qu'on l'importunait de nouveau comme avant. Comment s'y retrouver ? La captivité exigeait donc de nouveau une discipline du temps de la paix. Il ne comprenait plus pourquoi on lui témoignait du mépris pendant des jours entiers, quand il avait tout simplement agressé un Français. Et il souffrait évidemment sous le mépris de son entourage.

Je me souviens d'une nuit d'insomnie atroce, agitée, passée dans l'angoisse des accès de violence. Les deux héros étaient ivre-morts. La nuit fut un calvaire pour nous tous. On entendait le gargouillement des vomissements, les gémissements de la nausée, et puis l'air empuanti qui vous prenait à la gorge, la salle empestée ! Pour faire passer les heures, je m'occupais à concevoir un article sur mon philosophe préféré, Schopenhauer, en comparant ses théories avec l'Evangile selon St-Jean. J'y arrivais et j'en étais fier. J'ai rédigé mon article le dimanche suivant. Il ne valait pas grand'chose. Je l'ai perdu, bon débarras. Mais j'avais vaincu les horreurs de cette nuit.

Heinrich Wegener avait retrouvé parmi les nouveaux une ancienne connaissance de Düsseldorf. Jakob avait lui aussi fait ses expériences avec la police criminelle. Il s'était agi d'une affaire de proxénétisme. Jakob ne s'en vantait pas, par prudence. Mais Heinrich savait que Jakob avait préféré dans sa vie professionnelle et privée de très jeunes fillettes, des enfants.

Voilà une société bien bigarrée qui se trouvait réunie à Adriers. On partageait le détachement en deux groupes de dix membres chacun. Les topinambours pour les uns, l'abattage des arbres pour les autres. Les bûcherons formaient -eux- deux divisions de cinq membres chacune, la division du Maire Vallat et l'équipe de la maison Garestier. Madame Pailler m'avait pardonné

mon accès de « haine », j'eus la chance de me trouver dans l'équipe Garestier, grâce à son intervention, je crois. Nous nous trouvions sous la férule de Wildermuth qui parlait toujours de son appartenance à la « fameuse cinquième compagnie » du Régiment d'infanterie Nr.81. Troupe d'élite, paraît-il, un modèle de discipline militaire. Le dogme de la discipline était à la source de toute sa philosophie, et « la fameuse cinquième compagnie » lui assurait l'équilibre dont l'homme a besoin, seul soutien moral dont disposait Wilhelm Wildermuth pour affronter les vicissitudes du destin.

L'équipe de la maison Garestier allait travailler dans un bois, à une distance de 5 km d'Adriers. La forêt couvrait une colline, au pied de laquelle coulait un petit ruisseau. Le travail de bûcheron fut un régal, un plaisir après la corvée exécration des topinambours. Deux camarades abattaient les petits arbres, nous autres enlevions les branches et découpons les troncs. Le surveillant s'était rendu compte pendant quelques jours que le travail avançait bien et que sa présence n'était plus nécessaire. Il prit donc l'habitude de rendre visite aux domaines des alentours, ce qui nous fournissait l'illusion d'une liberté reconquise. Quand Heinrich Wegener parlait trop et ne travaillait pas assez, Welz le ramenait à l'ordre. Le soir, le surveillant se déclarait content du travail accompli.

Fin janvier se déclara une période de gel, très agréable. Nous avons construit une cabane près du ruisseau. Un petit feu de bois répandait de la chaleur à l'intérieur. Après le repas, la fatigue nous gagnait. La conversation s'arrêtait, on somnolait un peu, et moi, je tirais mon Nietzsche de la poche. L'un s'isolait dans des rêves, l'autre cherchait une position commode pour trouver quelques minutes de sommeil. Le silence. Alors j'écoutais les énigmatiques harangues de Zarathoustra. À l'entrée de notre cabane, sur la neige étincelante de véritables essaims de gorges-rouges se réunissaient pour picorer les miettes de notre repas. Ils s'envolèrent, effrayés par le crépitemment d'une branche verte dans le feu mourant. Mais ils revinrent aussitôt. Derrière la cabane -en dehors- gloussaient sous la glace les eaux du petit ruisseau. La paix.

Le soir, la marche se terminait dans l'obscurité. Je divaguais, j'avais en rêvant, puis le vieux pont m'arracha brusquement à mes songes. Ce petit pont enjambait gracieusement la rivière, l'élégance de son unique arche m'émerveillait, j'aimais les vieilles pierres croulantes, couvertes de mousse. Le matin on admirait la beauté de ses lignes, mais le soir il était comme ensorcelé. Depuis ces jours lointains, depuis le petit pont d'Adriers, je ne passe plus par un pont la nuit, sans m'approcher du garde-fou, respirant un moment. Sur le pont d'Adriers tous les soirs, j'eus l'impression de me réveiller chaque fois d'un profond sommeil, où peu de temps après je

retombai dans l'inconscient. Mes organes de perception n'existaient plus, mon âme se dilatait, je mettais en doute toute réalité y compris la mienne. Je n'enregistrais que ces quelques moments d'éveil aigu, vécus sur le pont, qui me garantissaient la réalité de l'existence. Le vieux pont en Poitou !

J'avais l'impression d'avoir fait halte sur ce pont depuis des années et des années, mille fois. S'agissait-il avec cette étrange et déroutante aventure de ce qu'un psychologue français avait appelé « *la fausse reconnaissance ?* ». Tous les soirs je m'offrais cet instant merveilleux en frissonnant. J'attendais avec impatience cet instant pour en percer son énigme. Je n'y arrivais jamais. À un certain tournant de la route juste avant l'entrée dans le bourg, un autre fantôme m'attendait. La tour de l'église se mit d'un seul saut en plein milieu de notre chemin. Je m'étais familiarisé avec le phénomène, je m'y attendais, en quelque sorte, je l'avais connu depuis longtemps, mais tous les soirs je fus surpris et je vécus l'apparition de la tour d'Adriers comme si c'était la première fois.

Les jours se suivaient avec une régularité monotone. L'uniformité totale du passé, du présent et de l'avenir. Était-ce cette monotonie qui faisait que la réalité changeait ? Changeait ? Tout devient flou, s'évapore, se volatilise. L'entourage devient fantomatique. Les heures, les jours ne se distinguent plus, le monde est inquiétant, l'atmosphère lugubre. L'impression de l'éternel retour, je l'ai trouvé dans Zarathoustra, exprimé admirablement. Traduction de la citation de Nietzsche : *Regarde le moment ! Au départ de cette porte, un long chemin va en arrière, interminable, c'est l'éternité qui s'étend derrière nous, par cette longue ruelle. N'est-il pas que tout ce qui peut courir ait déjà une fois couru par cette longue et interminable ruelle ? Toutes les choses seraient-elles nouées ensemble indissolublement, le moment actuel ne va-t-il pas entraîner tous les moments futurs ? Et toutes les choses qui courent doivent de nouveau courir par ce long couloir, et l'araignée qui rampe dans le clair de lune, et le clair de lune lui-même, et moi et toi dans la ruelle près de l'entrée qui chuchotons, qui parlons des choses éternelles, nous -toi et moi- serait-il que nous ayons été ici à ce même endroit dans un autre temps, serions-nous des revenants ? Condamnés à courir dans l'autre longue rue interminable pour en sortir, puis dans cette longue et lugubre ruelle, devons-nous y revenir éternellement ?*

Chapitre IV - Le travail des bûcherons

Le travail des bûcherons, les fagots, Louis Remblière, le boiteux-bancal, Monsieur M'aider (Médé), la mauvaise dent, Henri et Tailletroux, « bonne mine »

Quand la demande de main-d'œuvre devenait trop impérieuse, nous autres bûcherons durent interrompre notre travail pour un jour. Il y avait les éternels topinambours qui nous réclamaient, mais en plus les écuries attendaient d'être nettoyées à fond.

On sortait le fumier sur des civières. Un jour j'étais porteur avec Otto Eichmann. Alors je remarquai qu'il avait barbouillé en catimini les poignées, elles étaient toutes crottées d'excréments. Il s'attendait à ce que j'allais laisser tomber la civière en poussant un cri d'effroi et de dégoût. Rien de pareil ne se produisit. J'empoignai résolument les manches sans aucun chichi, et de retour de l'expédition je me nettoyai nonchalamment les mains avec une touffe de paille. « De cette façon, me dis-je, tu ne m'auras jamais, mon ami ». Alors il adopta un autre stratagème, en connivence avec les chargeurs dans l'écurie. On augmentait constamment le poids, d'une charge à l'autre. J'arrivais à faire face sans broncher, encore une fois, Eichmann et compagnie furent déçus. Eichmann me contempla, visiblement déconcerté. Il continua, mais ce ne fut pas ma modeste personne, mais la civière qui craqua, elle se fracassa littéralement sous sa charge. J'avais définitivement conquis le respect de mes camarades.

Ce jour-là j'avais fait une autre conquête durable en la personne de Wildermuth. Désormais j'étais un « type bien », digne de la « formidable cinquième »⁹. Nous formions un couple à la civière, nous amusant à en augmenter successivement le poids, mais sans hargne et arrière-pensée, c'était un jeu. On se divertissait à se surpasser mutuellement, et à un certain moment, on se déclara vaincus d'un commun accord.

Tous les matins, le fermier mettait une bouteille pleine de vin rouge dans l'écurie. Quand le patron se montrait trop hésitant à refaire le plein, Wildermuth se vengeait. Il chargeait la civière au maximum, la transportait au fumier en haussant les bras et puis la faisait brusquement tomber contre la pente, elle se fracassait toujours. Le fermier se trouvait doublement puni de son manque de générosité : Il y avait des dégâts et une fâcheuse interruption du travail.

La région n'était pas très boisée. Le bois était rare et donc précieux. Il en manquait toujours, d'autant plus que les familles chauffaient à foyers ouverts, ce qui était un gaspillage énorme. On ramassait rigoureusement les broussailles, ronces, genêts et branches mortes. Les habitants

⁹ N.d.t : son régiment.

liaient tout cela en des « fagots ». Le manque de combustible obligeait même à enlever régulièrement toute la cime des arbres. On prenait une hache et escaladait les hauteurs. Coupant toujours au-dessus de la tête, on descendait étage après étage jusqu'au sol.

Le surveillant avait des difficultés à trouver des volontaires pour ce travail délicat et dangereux. Mais le couple de la « formidable cinquième » s'y prêtait courageusement. Les autres s'y dérobaient en prétextant le vertige. Nous grimpons allègrement, Wildermuth et moi. En bordure de la Blourde se trouvaient de hauts peupliers. Par un jour de forte bise, nous nous faisons basculer avec joie dans les cimes. Le soir avant de s'endormir, on continuait à se dandiner doucement. Le souvenir des fers pointus et des roches du Bâtardeau du moulin de Chaumeil dans les profondeurs de la rivière nous donna des frissons de peur.

Nous étions des débutants maladroits dans l'art de lier les fagots. Personne ne savait comment s'y prendre. Les premiers temps nous n'arrivions jamais à contenter les Français. Un jour, un jeune prétentieux me préparait du matériel à lier. Les branches s'entassaient devant moi. J'étais incapable de suivre, d'accélérer mon rythme. Le Français s'en étonna et me dit :

- « En France, trois coupeurs doivent fournir pour un lieur »

Je lui répondis qu'en Allemagne c'était juste le contraire. Après un moment de stupéfaction, il se résigna conformément au principe « chaque pays à sa manière ». Finalement il se mit à m'aider pour faire diminuer mon tas de branches.

À partir de janvier ce fut un va et vient continuel dans le cantonnement. Un étudiant de l'université technique de Hanovre fut renvoyé, hautement suspect de tentative d'évasion. Un peu plus tard ce fut le tour d'Eichmann et d'autres fortes têtes. Le caporal Bonamy fut affecté à Adriers et un autre poste de surveillance arriva. Louis Remblière nous accompagnait désormais au lieu de travail. Il boitait à la suite d'une blessure au pied. Wegener, d'après la coutume de Rhénanie, lui administra immédiatement son surnom : le « Krumme »¹⁰. Au début de notre séjour Henri se servait de ce surnom avec bonhomie et sympathie. Remblière était un « bon vieux raisonnable », et lui obéir n'était pas trop difficile. Mais Henri n'avait jamais aimé avoir à ses trousses un « Kaventsmann »¹¹, le fusil à l'épaule, tous les matins. Henri s'était mis à s'en plaindre dans des jérémiades de plus en plus éloquentes. Maintenant Henri marchait à côté du vieux Remblière, l'air renfrogné. Tout avait changé. Il ne faisait plus la conversation, ne parlait

¹⁰ N.d.t : le courbaturé, le courbé, le penché de travers etc.« der Krunme » reste intraduisible, le « tordu » serait beaucoup trop fort, bancal ou bancroche également, je me décide pour « le boiteux » ou le « bancal », « der Krumme » en allemand a une connotation un tantinet méprisante.

¹¹ N.d.t : Kaventsmann du latin « accompagner ».

plus de ses « dis huit mois d'Afrigg », une amitié se changea en hostilité non moins vive. Mais je dois dire que ce n'était pas la faute de M. Remblière.

Les travaux dans la forêt touchèrent à leur fin. Le bois était soigneusement empilé. Tout le monde se mit à fagoter, lorsque la bonne entente avec la maison Garestier menaça de se gâter à cause de notre manque d'expérience. Remblière ne désespérait pas de nous entraîner, nous apprendre les tuyaux de la technique. Il retroussa les manches et nous aida, et finalement tout finit bien.

Le printemps s'annonça. J'avais des engelures aux mains qui éclataient le long des articulations, de vilaines gerçures purulentes et douloureuses. Je croyais que jamais plus mes mains ne récupéraient leur aspect normal. Un jour Madame Pallier remarqua la chose et me donna un onguent qui accomplit aussitôt des merveilles. Les gerçures se fermèrent sans laisser de cicatrices. En même temps je souffrais d'une vilaine furonculose qui couvrait mon visage d'une horrible couche de monstres. Chose désagréable, pas trop douloureuse. La barbe poussait librement, je faisais peur à voir. Mais les cataplasmes de grains de lin ne m'empêchaient nullement de lire et de jouir de ces 15 jours de « congé de maladie ». Tout Adriers compatissait. J'avais déjà eu l'occasion de profiter de cette sympathie quand j'endurais le supplice d'une terrible rage de dents. Il avait fallu extraire la coupable, Monsieur Thaudière, le médecin d'Adriers s'y prêta volontiers. On l'appelait « Monsieur m'aider »¹². En s'attaquant à ma mauvaise dent, il avait eu la malchance de faire déraiper les tenailles, ce qui avait prolongé mon supplice. Les habitants du bourg s'étaient montrés plutôt solidaires avec la victime, critiquant « la maladresse » du docteur.

Autour de ma personne une brume de légendes s'était formée que je ne savais pas m'expliquer. Les gens d'Adriers me disaient hautain, fier, réservé, pas facile à aborder. On croyait que j'étais d'origine bourgeoise, richissime, je parlerais toutes les langues européennes, j'aurais parcouru le monde, séjourné longuement à Paris. Cela m'intriguait et m'amusait en même temps. Quand on m'interrogeait sur ma situation personnelle, j'essayais toujours d'établir la vérité, mais rien n'y faisait, peine perdue. Les gens d'Adriers souriaient complaisamment comme s'ils voulaient dire :

- « Nous vous comprenons, votre réserve actuelle est nécessaire, votre condition de prisonnier vous y oblige. »

¹² N.d.t : diminutif d'Amédée, mal compris de l'auteur de ce journal, qui le prenait comme sobriquet.

Un jour, le « boiteux » me fit part d'une affaire qui me déconcerta beaucoup. On me soupçonnait de préparer mon évasion. Danger imminent ! Je devais m'attendre à une perquisition de mes affaires personnelles, probablement ce soir. À cause de mes relations internationales, j'aurais réussi à gagner la faveur et la confiance d'une famille noble de la région qui serait prête à m'aider. J'éclatai de rire. Remblière me dit :

- « Ne jouez pas la comédie ! Si vous avez des papiers compromettants, brûlez-les ! ».

Je me mis donc à examiner mes paperasses, malgré ma bonne conscience. Il ne se trouva qu'une lettre de la veuve de Maubeuge. Elle était sans importance, mais je la brûlai, cet indice de haute trahison. Le gendarme apparut le lendemain et ne découvrit rien de suspect. Néanmoins on continuait à me garder sous contrôle sévère, mon sourire « ironique et cachottier » aurait été révélateur. Toute rumeur sort d'un grain de réalité. Je m'attendais à découvrir un jour ce grain de vérité, mais en vain.

Enfin, je fis une découverte. Voilà la solution de l'énigme ! Peu après Noël, les camarades avaient exprimé le souhait d'avoir une photographie du détachement. Je demandai à Remblière de faire passer la commande par lettre au photographe de Civray. Celui-ci ne venait toujours pas. J'en parlai au garde, qui, se grattant le crâne (chauve) avoua qu'il n'avait pas encore écrit. Il me demanda de m'en charger, ce que je fis. Le photographe s'appelait de Beaulieu. Mon écriture quelque peu inhabituelle avait suscité les soupçons de l'agent des PTT. C'était la source des rumeurs !

Vers Pâques, le travail des deux groupes de bûcherons était fait. On n'avait plus besoin de l'effectif complet du détachement. Les topinambours s'épuisèrent également. On décida de réduire de cinq personnes le nombre de prisonniers pour Adriers. Cinq camarades regagnèrent le camp de Poitiers. Le champ d'expansion de chacun s'en trouva un peu élargi. On renvoya, bien sûr, les têtes fortes, ceux que les habitants d'Adriers et le personnel de surveillance n'aimaient guère. J'aurais sélectionné de la même manière. On respirait mieux chez nous. Ernst Hermann restait. Sa capacité de travail était une excuse pour tout. J'étais d'accord, je l'aimais bien dans sa lourdeur animale, je l'aimais comme on peut aimer un fidèle chien qui n'est pas tout à fait propre, si je peux dire.

Le détachement ne comportait donc que 15 hommes. L'administration militaire jugea superflu la présence d'un gendarme. Ce fut un inconvénient de moins, on se sentait beaucoup plus libre. Ce début d'été fut prometteur. Henri eut de la chance. Le métayer de M. Tailletroux avait pris le large, disparu en emmenant l'argent de quelques bœufs. Le pharmacien décida d'exploiter seul

sa ferme, car chercher un suppléant s'avéra difficile par ce temps de guerre et donc de pénurie d'hommes. Il avait besoin d'un « boche » en permanence pour compléter l'équipe de ses domestiques. Le choix du pharmacien désigna l'heureux Henri.

Pensez un peu aux multiples avantages de la nouvelle condition ! La nourriture de Jeanne relevait du pays de Cocagne. Plus encore importait pour Henri le sentiment de liberté qui s'emparait de lui. Il était désormais un ouvrier comme tous les autres, fini l'exclusion de la société humaine, il jouissait de la même considération que les valets de ferme français ! C'étaient des collègues, il n'avait plus de surveillant « Kaventsmann » qui lui colle aux talons. Henri jubilait, il était aux anges. Avantages appréciables : le règne de Jeanne dans la cuisine, et la présence d'une autre femme aux champs : « dat Schüllli », Julie. M. Tailletroux avait embauché cette veuve de guerre d'une grande laideur qui n'était plus dans sa première jeunesse. Mais Henri lui trouvait des charmes. Tout le monde allait en convenir : Julie deviendrait amoureuse de notre héros, bien sûr, aucune femme ne résisterait à ses attraits.

Lorsque quelques mois plus tard la famille (sans père) de Julie se préparait à accueillir un enfant de plus, heureux évènement ! Rien ne flattait plus son amour-propre que de le soupçonner d'être le père de cet enfant. Les railleries chatouillaient sa fierté masculine, et quand Tailletroux se mit à y prendre part, la chose fut consacrée officiellement. Je me demande si Henri lui-même ne finissait pas à y croire. De toute façon se considérait-il comme citoyen, membre libre de la société, enraciné dans son entourage, pas un hors-la-loi. Il reniait toute responsabilité, toute participation à l'œuvre, mais son sourire était lourd de signification allusive, comme s'il voulait dire :

- « Ce n'est pas admissible, cela ne se fait pas, voyons, vous n'y croyez pas. Mais, qui sait... peut-être... quand-même... »

De même Jeanne, la cuisinière, était tenue sous l'effet magique des attraits de notre séducteur. Cherchez donc une explication raisonnable à son comportement généreux ! Pourquoi les multiples fines, pourquoi donc mainte bouteille extra de vin rouge ? Dimanche matin Henri partait en mission spéciale et hautement importante : il devait faire la toilette du cheval de M. Tailletroux, une vraie aubaine. Après une demi-heure de travail, Henri avait droit à un petit déjeuner royal, qui s'arrosait d'une goutte, bien sûr. Henri s'était plaint de la nourriture chez les Garestier. Le généreux Tailletroux m'avait expliqué que le toilettage du cheval n'était qu'un prétexte pour fournir un petit supplément à Henri, excellent valet de la maison Tailletroux. Le trajet du cantonnement à la maison Tailletroux fut une jouissance, Henri était d'humeur exubérante, au comble de la joie de vivre, tout prisonnier qu'il fût.

Chapitre V - Henri et M.Tailletroux

Suite : Henri et M. Tailletroux; Vallat au Chagneau : « le Français aime changer. »



Henri se faisait une beauté pour se rendre chez Tailletroux. Il fallait plier le col de la chemise pour mettre à nu la belle poitrine masculine, en décolleté triangulaire. Notre homme faisait briller les bottes et époussetait avec amour les molletières. La mise de ces molletières demandait beaucoup de temps, les pantalons devaient avoir un certain chic, les bords en devaient couper de manière rigoureusement horizontale les molletières. Les jambes étaient interdites de nager trop dans les pantalons. Enfin, il y avait tout un ensemble de mesures à prendre. Il ne fallait surtout pas boutonner la veste en treillis, car tout le monde devait entrevoir la ceinture, courroie en cuir, qu'il fallait mettre légèrement de travers afin de produire un effet intéressant par rapport à la géométrie horizontale, etc. Puis Henri positionnait le bonnet avec coquetterie sur la tête pour enfin se mettre en route.

La courte promenade fut un plaisir, la grande fête. Henri marchait lentement, pas à pas avec un certain déhanchement, écartant les jambes et allant les bras ballants « *dans sa tournure d'ouvrier beau garçon* »¹³. Henri était conscient de son charme. De partout -fenêtres, portes cochères, courettes-, les citoyens lui offrirent un « bonjour, Henri », et lorsqu'il avait déjà disparu au coin de la rue, on l'entendit répéter sa joyeuse réponse :

- « Bonjour, bonjour, nom de Dieu ! »

Il rentra après une heure dans le cantonnement, caressant son bedon en disant :

- « Eh bien, regardez-moi un peu le vieux, il a déjà trois/quatre fines dans son petit ventre. »

¹³ Daudet, *Le singe*, L'évènement, 1872

Bien sûr, c'était la Jeanne qui par ce moyen lui exprimait sa passion. Quoi de plus normal que de profiter de cet amour, n'est-ce pas ? Henri faisait sa petite cuisine personnelle sur notre poêle, grand passe-temps des dimanches. Un jour, il s'adressa à moi avant son départ pour la toilette du cheval de Tailletroux :

- « Ecoute, interprète : Mademoiselle Jeanne, donnez-moi si pou plait un morceau lard pour cuire pommes de terres. C'est juste ?
- C'est très bien, Henri, dis-je.

Alors Henri fit quelques pas de danse en triomphe en disant avec fierté

- Voilà, le vieux n'a plus besoin d'interprète ».

Il rentra avec son morceau de lard. L'amour de la Jeanne pour Henri devait frôler la passion, c'était évident, cela sautait aux yeux, si l'on mesurait les dimensions de son morceau de lard. « Hendrik » le beau ne savait presque plus où donner de la tête, tant il se voyait aimé par les femmes d'Adriers. Je vous raconte une scène de sa vie de Don Juan. À la sortie est du bourg se trouvait un café-restaurant qui n'avait pas la meilleure renommée. La gérante ou patronne était une femme de 35 ans, son strabisme entravait sensiblement l'expression de son visage d'ailleurs d'une extraordinaire régularité. Un jour, Henri -en compagnie de M. Tailletroux- l'avait rencontrée, et de l'entretien j'eus le compte-rendu suivant dans le secret d'une confidence :

- « Henri a bonne mine, dit la femme.
- Eh bien, Dolmetsch (interprète), tu comprends, interprète ? « Mine », ça veut dire : visage ; elle voulait dire : Henri a un beau visage, Henri est beau garçon.

Et Wegener me tapa la cuisse en éclatant de rire.

- Tu vois, la belle qui louche là-bas, même celle-là s'intéresse à moi... »

Henri avait fait des progrès en langue française. Il aurait pu m'assister dans l'exercice de mes fonctions. Mais si j'avais voulu lui expliquer que la locution « bonne mine » n'exprimait qu'un jugement sur l'état de santé de la personne concernée, j'aurais brutalement gêné ou détruit la bonne humeur d'Henri. Il n'en était pas question. Henri pouvait se mettre sur sa paillasse en se disant qu'il avait évidemment ajouté à la guirlande de ses conquêtes une nouvelle fleur.

Mais dans la coupe de sa joie se mêlait quand-même souvent une goutte d'amertume. Il avait le droit de se rendre sans accompagnement officiel chez Tailletroux, mais seulement les jours de semaine. Le Dimanche, le « Krumme », promu « chef » du détachement insistait à l'accompagner. Cela se comprenait : Tailletroux était l'ami du chef du camp de Poitiers.

Remblière avait peur qu'une négligence de sa part ne fasse le chemin de Poitiers. La fête du Dimanche perdait totalement son charme, si Henri devait marcher en compagnie du garde. Il avait consigne d'attendre l'apparition de Remblière, mais tous les Dimanches, Henri essayait de s'y soustraire.

Il n'était pas prêt à se soumettre au raisonnement de Remblière. « Il l'a fait exprès », disait-il toujours en maugréant. Sa plainte sempiternelle ! Le vieux Remblière, au début jugé respectable et sage, se transforma en pauvre « Kaventsmann »¹⁴, et le surnom de « Krumme » (courbé) perdit toute bonhomie, mais se remplit du venin du mépris pour aussi bien la fonction que la personne, et pour rendre le vieux Remblière tout à fait méprisable. Henri ne parlait désormais que du « krumme Zacharias », le « Zacharias tordu ». Chaque fois qu'Henri perdait l'équilibre de ses états d'âme, c'était le « vieux boiteux » qui en était responsable et bien sûr le vieux l'avait toujours « fait exprès ». Quand le travail chez d'autres fermiers pressait, Henri n'avait pas la permission de se rendre chez Tailletroux.

Tous les matins on se mettait en rang dans la cour de Garestier. Si le vieux Remblière ne disait pas tout de suite :

- « Wegener, va-t'en chez ton vieux(Tailletroux) ! »,

C'était mauvais signe et les moustaches de notre Henri se tournaient vers le sol, mélancoliquement.

Le samedi surtout était un danger permanent. Il y avait des fermes qui n'avaient pas une excellente réputation. Remblière le savait très bien. Des fois Wegener attendait en vain d'être autorisé à s'en aller vers la maison Tailletroux. Il lui fallait patienter. Remblière continua la litanie, imperturbable :

- « Eh bien, Wildermuth et Michel et Léon, vous irez à Massignac ! »
- « Le vigneron », traduisis-je.
- « Emile et Ferdinand, on vous attend chez l'Age-Boutrie ! ».
- « Le paysan-renard », fut ma traduction.

Etc. Finalement il ne restait que les endroits mal-aimés. Le ton des ordres ne changeait pas, mais on se rendait bien compte : quelque chose mettait notre homme mal à son aise. Il dit :

- « Hermann, tu iras chez chose-là... Chose-là, tu sais, à la porte, là-bas... »

¹⁴ N.d.t : du latin « accompagner, adjoint », ici : surveillant, contrôleur.

Si le nom du métayer en question n'était pas prononcé immédiatement, il fallait s'attendre à une mission probablement désagréable. Les lieux de travail qui contraignaient le vieux Remblière à balbutier un peu et à dire « chose-là » pour ne pas indiquer tout de suite la mauvaise nouvelle, s'appelaient désormais tous « les choses-là ». Et puis, à la fin, il prononça :

- « Wegener, avec moi ! ».

Ces jours-là, Henri rentrait le soir d'humeur noire, maussade. Quelquefois il y avait eu une dame à l'endroit « chose-là », ça allait alors, mais en général il avait eu la malchance de tomber sur des gens exécrables. En effet c'était évident, que le vieux avait « fait exprès », histoire de chicaner... Henri disait :

- « Et puis, quand je l'entends dire : pi Wegener awak moah ».

Après Pâques le travail dans les topinambours devint supportable. Mais le beau fruit se fit de plus en plus rare. On commença à arranger les potagers des maisons bourgeoises. Les prisonniers devaient aider. Un jour Remblière me conduisit avec une certaine solennité chez les deux institutrices qui avaient demandé qu'on leur arrangeât le potager. Wegener et Müller allaient avec moi. Mlle Roger, la plus jeune et jolie des deux dames, avaient exigé la présence de l'interprète. Pendant le travail elle venait de temps en temps nous rafraichir avec un verre de vin. Elle essayait d'entamer une conversation avec moi, mais je restais taciturne, muré dans mon silence. Je répondis par monosyllabes. D'un côté sa personne m'embarrassait, de l'autre côté je craignais l'imprudence et la grossièreté de mon ami Wegener. Il allait me ridiculiser, si la dame s'attardait trop longtemps dans notre compagnie. Il fallait qu'elle repartît tout de suite. Ce jour-là, Henri m'a fait trembler et suer d'embarras. Mais j'étais heureux quand-même. Par la fenêtre j'arrivais à jeter un coup d'œil dans le salon des deux dames. Il y avait les rayons de livres. J'aperçus un piano, j'aurais pu atteindre les touches, presque, et faire résonner quelques accords. Le monde que j'aimais, il existait encore, mais oui, patience, patience, un jour j'y aurais de nouveau accès. Mademoiselle Roger me tendit le verre de vin. Avant de le saisir, je regardais un moment les doigts, fins, soignés. Depuis des années, je n'avais vu que de rudes poings d'homme, mais voilà, il y avait encore de jolies mains de femmes. Pas pour moi en ce moment, mais un jour... D'ailleurs, tout le petit monde d'Adriers avait pris part à notre mission chez les dames. Dans les semaines à venir, je dus souvent faire face à la question suivante :

- « Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu parler à Mademoiselle Roger ? »

On avait depuis longtemps surmonté la grande corvée de la boue, du gel et de la pluie. Malgré cela l'humeur générale dégénérait avec les jours plus longs. Le climat dans le cantonnement

devenait de plus en plus sombre. Car la longueur des journées rendait notre existence insupportable, il fallait maintenant travailler jusqu'au coucher du soleil. Les récréations suffisaient à peine pour avaler en toute vitesse la nourriture, même à midi on n'y faisait pas exception. Pendant les après-midi interminables nous perdions souvent toute notion du temps ; les montres avaient rendu leur âme au cours des longues années de captivité. Le soleil se maintenait à la même hauteur, sans pitié. Avant qu'il n'arrivât enfin à l'horizon, il nous était impossible d'évaluer la durée de son règne. À la fin de la journée on s'était tant évertué à rouspéter et se plaindre que personne n'avait plus la force de se réjouir.

La durée et tout aussi bien la monotonie de l'œuvre contribuaient à avoir cet effet regrettable. On pouvait voir cela à l'exemple d'Henri. Il rentrait toujours de bonne humeur de ces journées chez Tailletroux, où il était en tant que « boche », entouré d'indigènes et où l'ouvrage changeait souvent. Lorsqu'il rentrait d'un autre lieu, il persistait des heures et des heures dans sa maussaderie et ne cessait pas d'injurier les gens et sa condition d'existence.

Il n'y avait qu'avec Louis Vallat chez Chagneau que le climat différait. Le frère du Maire avait le sobriquet « l'affamé », ce qui correspondait parfaitement au genre de ravitaillement offert chez lui. Mais pour compenser ce manque, il offrait autre chose : on n'était pas contraint à travailler avec l'acharnement habituel. Le désir du gain -très répandu dans le milieu fermier- n'était que médiocrement développé chez lui. Son besoin personnel de confort et de commodité jouait aussi pendant notre présence. Après le repas du midi, on faisait un peu la sieste et au cours de la journée, il y avait des occasions de se reposer, d'arrêter un peu et d'aller fumer une cigarette à l'ombre.

Vallat demeurait pendant ce temps dans une position accroupie, une position que beaucoup de Français adoptaient pour se reposer. Les non-initiés se fatiguent vite, mais les Français que j'ai observés pouvaient se tenir très longtemps en toute commodité comme ça. Un genou figure comme soutien en touchant le sol. J'ai observé une fois deux vieillards qui en plein milieu de la route persistaient des heures l'un en face de l'autre dans cette position. Monsieur Vallat n'était jamais disposé à se lever précipitamment, une fois la cigarette consommée, et si moi -sous prétexte de clarifier un peu l'aspect politique du monde- j'essayais de le retenir en entamant une discussion, c'était au profit de mes camarades.

L'« affamé » aimait beaucoup faire étalage de ses connaissances économiques et politiques en face d'un membre de la nation ennemie. Il m'honorait comme « Académicien en herbe », et moi j'admirais volontiers sa perspicacité politique. Ce fut un échange de politesses et flatteries, il aimait bien ça. Jamais il ne trouvait à redire à cause de mes flagorneries. Il imaginait souvent se

trouver en discussion avec les responsables du gouvernement, ces Messieurs Viviani, Briand, Ribot et autres, il leur disait leurs quatre vérités à leur plus grande stupéfaction. Oui, Monsieur Vallat, bien que n'étant qu'un « pauvre colon », savait magistralement percer leurs pauvres secrets.

On finissait par perdre tout entrain. Il se leva en sursautant, prétextant une autre affaire à régler, chose qu'il avait complètement perdue de vue, il fallait absolument s'y rendre. Il nous abandonna à notre boulot monotone en disant :

- « Le Français aime bien travailler, mais il lui faut souvent changer d'ouvrage ».

Son penchant pour la réflexion -même sur la propre nature- ne témoignait que rarement d'un jugement équitable, relatif à son caractère personnel. Il essayait tout le temps de faire passer ses propres inclinations et particularités comme « tout français ».

La disposition du Français à se comprendre comme membre d'une société, d'un ensemble qui l'entoure prédomine, elle lui est intrinsèque. Elle va jusqu'à lui permettre de se trouver encore cantonné et protégé au sein de la société avec toutes ses extravagances individuelles. Il est convaincu de l'excellence de sa nation. Quand un défaut personnel lui cause des remords, il se dépêche de le déclarer universel, de cette manière il se croit absous en disant :

- « Nous sommes comme ça, nous autres Français ».

Et la faute se trouve par magie transplantée du côté positif. La plupart des paysans d'Adriers pourtant ne partageaient pas l'opinion de Monsieur Vallat quant au travail. Pour eux le penchant de Louis pour le « farniente » et le « changement d'ouvrage » était loin d'être typiquement français. On parlait carrément de sa fainéantise et de paresse, et ceci d'autant plus volontiers que Vallat les dépassait tous en intelligence.

Vallat et la famille Garestier étaient des objets préférés de l'amour de la « médisance », qui animait les entretiens de nos gardes avec les métayers et fermiers. Je compare le mot de « médisance » avec son équivalent « Klatsch » en allemand qui n'en est pas un, car la médisance française est autre chose. Le « Klatsch » allemand patauge dans l'incertitude, est maladroit et malveillant. La médisance française, pratiquée avec le même entrain, est beaucoup plus fine, pleine d'insinuations, de conjectures plutôt prudentes.

Chapitre VI - La Combe et les papillons

« *On est bon garçon...* » ; *Les vendanges, La Combe et les papillons* ; Léon Thaudière, Barbusse :
« *Le feu* », description du Château.

J'avais l'intention de raconter la corvée pénible des travaux quotidiens, mais je me suis laissé entraîner par le souvenir de toutes sortes d'événements plus ou moins drôles, comme si l'idée du quotidien de cette période m'était subitement devenue insupportable. Est-ce que le chroniqueur cherche à ne plus se souvenir nettement de l'humeur exécrationnelle qui s'était emparée de tout le détachement ? Toute la période estivale fut marquée par cette dégradation du climat, par une lassitude sinistre, le mécontentement sauvage. La régularité monotone de nos journées provoquait à la longue une nervosité -qui hélas !- conduisait à des rencontres conflictuelles avec les Français. Le lieutenant Albert arriva un jour pour nous faire des remontrances, et ceci dans le langage de la guerre, militairement.

On s'en allait travailler par groupes de trois maintenant. Il n'était plus possible d'accompagner tout le monde. Les prisonniers commencèrent donc à se sentir moins surveillés, et des fois, quand la distance du lieu de travail était de 5 ou 6 km du bourg, on avait pris l'habitude de cesser de travailler avant le coucher du soleil, moment officiel d'arrêt de travail. Les fermiers en question portèrent plainte, et notre garde, M. Remblière, nous sermonnait sévèrement. Cela se déroulait toujours d'après le même rite. Le garde commençait par prôner la bonhomie et la largesse d'esprit typiquement français pour revenir s'attarder sur la nature blâmable de notre comportement. « *On est bon garçon, on ne vous emmerde pas, on vous laisse tranquille, nom de Dieu. Mais il faut que tout marche bien. Si ça marche, eh bien, on est bon garçon, mais si ça ne marche pas, on est vache alors, ah, vache ! On ne va pas se faire attraper pour vous autres. Mais si ça marche bien, on est bon garçon. Nous sommes tous comme ça, nous autres Français* ». Les phrases stéréotypées faisaient une ritournelle interminable.

Il faut que je m'interrompe pour vous raconter un petit incident. Mon camarade Warningen me raconta un jour ce qui lui était arrivé. Il faisait partie de cette race d'interprètes, qui n'arrivaient pas à freiner leur tempérament. Ils lançaient des remarques désobligeantes à l'adresse du personnel surveillant français, attisaient la nervosité de ceux-ci, compromettaient l'intérêt de leurs camarades pour lesquels ils s'étaient mis en colère, et couraient le risque d'être mis en prison eux-mêmes. Warningen, dont je veux parler, avait fait de mauvaises expériences et un jour, affecté à un autre camp, il prit la décision d'oublier sa connaissance de la langue française. Désormais il réagissait avec « *Nix comprend* ».

Il se plaisait dans ce rôle, mais malheureusement la comédie l'incita à toutes sortes d'exagérations, à ce point qu'il finit par faire l'idiot. On le mit avec une scie devant le chevalet et il vous regarda bêtement en gesticulant, exprimant l'embarras de celui qui ne sait vraiment pas quoi faire de cet objet « jamais vu ». Il fallait lui montrer comment se servir d'une scie. Les Français désespéraient malgré toutes les expériences qu'ils avaient déjà faites avec l'incroyable bêtise des boches. Ces accès de colère laissaient indifférent notre comédien, il avait le toupet de répondre avec un sourire d'idiot. Mais un jour, son tempérament lui joua un mauvais tour. La litanie « On est bon garçon, si ça marche... » le rendit furieux, il laissa tomber le masque et dit :

- « Soyez donc ce que vous voudrez ! ».

Le temps de respirer un peu, le français resta sur place, comme pétrifié. Mais subitement il entoura une de ses jambes en la levant de ses deux bras du sol, sur l'autre jambe il sautilla triomphalement en disant :

- « Ah, je m'en doutais bien ! ».

Notre garçon frondeur par excellence, Henri, ne supportait ni subordination, ni contraintes de la discipline. Remblière le « boiteux » avait beau lui faire la morale, il rechignait de plus en plus. Chez Tailletroux il avait récupéré presque des droits de citoyen, d'autant plus pénible lui fut la contrainte exercée de bon droit par le garde. L'irritabilité augmentait. Les heurts entre Remblière et Henri se multipliaient. Henri ne supportait même plus des ordres anodins comme par exemple « *Allons ! Allons ! ou Dépêche-toi !* ». Il considérait ces mots comme attentat à sa dignité d'homme, et en proie à l'irascibilité de sa nature il proférait toutes sortes d'injures et d'obscénités ; les Français supportaient ses exactions verbales dans une attitude déconcertée d'embarras extrême. Dans le climat de mécontentement général qui régnait au cantonnement, son humeur noire devenait contagieuse, se propageait chez les autres et les incitait -hélas- à toutes sortes de doléances. Au centre de l'excitation se trouvait alors l'éternel « C'est notre droit ! ». Henri le mauvais exemple, séduisait les autres, créait une atmosphère de rouspétance et de maussaderie généralisée qui pouvait faire craindre l'éventualité -qui sait, un jour- d'une tentative de mutinerie. Le prisonnier vit en dehors de la société qui l'entoure. Il n'accepte qu'à contrecœur sa situation de hors-la-loi, se crée l'illusion qu'il n'a pas perdu toute protection légale, se console en se disant :

- « Mais c'est notre droit ».

Plus la guerre durait, plus cette illusion devenait dérisoire. Notre droit ? La protection de la loi ?

Les semelles des bottes de notre Henri avaient des trous. Il avait donc « droit » à une nouvelle paire de bottes. De temps en temps on rassemblait les vêtements abimés dans un sac pour les envoyer à Poitiers dans un atelier de raccommodage. Henri avait donc mis les bottes éculées dans le sac tout en présentant la demande d'une nouvelle paire de godilles. Tout le monde savait qu'un paquet était arrivé de Poitiers, le soir même. Henri réclama ses bottes, de manière impolie et cassante. J'essayai d'adoucir un peu la rudesse de son propos en le traduisant, mais le « boiteux » n'était pas prêt à se laisser tromper. Il avait très bien compris l'effronterie et le ton sec du propos. Le feu de la méchanceté vengeresse naquit dans ses yeux. Il dit sèchement :

- « Demain soir ! »

Et claqua la porte au nez des prisonniers, en tournant ostensiblement la clef.

Le lendemain, le détachement se tint prêt à quitter la cour des Garestier, mais il y manquait Wegener. Après quelques minutes d'attente, le « boiteux » l'appela en criant :

- « Allons, Wegener dépêche-toi ! ».

En proie à un accès de fureur, Wegener fit son apparition dans l'embrasure, brandit la botte usée et vociféra :

- « Dépêche-toi, dépêche-toi, donne-moi les chaussures, toi, mon vieux ! Ouvre ton sac à haillons ! Qu'on distribue des guenilles¹⁵ ! ».

Les témoins éclatèrent de rire, et Remblière malgré son embarras se décida à les rejoindre dans leur hilarité.

L'atmosphère se détendit quelque peu, lorsque les domaines dépourvus d'ouvriers masculins réclamaient un prisonnier en permanence. On se référait au précédent créé par M. Tailletroux. Les agriculteurs professionnels entre nous eurent leur chance, il n'y avait que la pauvre racaille sans formation (comme moi par exemple) qu'on envoyait par troupeaux. Quelques-uns parmi les camarades supplantaient pratiquement les métayers, le travail devenait plus intéressant, ils étaient responsables du bon fonctionnement de toute l'exploitation, comme un vrai patron, le climat s'améliora. Mais une fois par semaine, on se servait de l'ancien système pour satisfaire les demandes des autres.

Le temps des vendanges était arrivé. Ce fut la belle vie, on se la coulait douce, les belles journées dans la vigne de la veuve Durand et de Monsieur Desroches, épicier de son métier.

¹⁵ N.d.t: Tout ceci dans le parler de son pays de Düsseldorf, genre de Bas Allemand de Rhénanie, malheureusement intraduisible.

Desroches était un farceur infatigable, un boute-en-train, qui s'entendait à merveille avec notre Henri dans le domaine des choses de l'amour.

Des pêchers en fleurs mais sans feuilles alternaient avec les rangées de pieds de vignes. Les fruitiers étaient d'une grande beauté. Là où on s'éloignait, les lignes de l'ossature du tronc et des branches se perdaient dans les nuages roses des fleurs qui semblaient délivrés de tout poids matériel, planant sans attaches dans les airs, incandescents sous le feu du soleil couchant. À La Combe, nous faisons ce même travail agréable pendant toute une semaine de bonheur. Pour le Français tout travail dans la vigne se fait avec une certaine solennité. Le climat de bonheur se trouvait rehaussé par la générosité et l'opulence inhabituelle de la table. Nous autres prisonniers nous nous sentions libres à La Combe, car Jean, un vieux jardinier affable, gentil et bon garçon, ancien combattant de la guerre de 1870 assumait à lui seul toute fonction de contrôle. Jadis il avait été fait prisonnier par les Allemands à l'occasion de la chute de Metz.

Au petit matin, on se réjouissait à l'avance chemin faisant vers La Combe, car une journée sous la surveillance douce de Jean était prometteuse. Voici notre trajet : nous passâmes par des chemins creux, nous aboutîrent dans la vallée d'un petit fleuve que nous longeâmes quelques kilomètres, puis les rochers accompagnant du côté gauche le fleuve cessèrent et ceux à droite reculèrent. Une région verte et pittoresque de pâturages s'ouvrit, des bosquets du hasard conféraient au paysage l'aspect d'un parc. Le fleuve disparut à l'extrémité gauche du terrain, au-delà de la rivière surgit une petite forêt qui grimpait le long d'une colline. Nous quittâmes un sentier ombrageux et brusquement, nous nous retrouvâmes sur le chemin qui reliait les routes de Nérignac et de Moussac, en face de la porte d'entrée de la propriété de La Combe.

Une allée de sapins conduisait vers le château, des sapins plantés en plusieurs rangées. Parmi les interstices on remarquait le grand pré qui descendait dans une inclinaison douce vers le chemin transversal dont je parlais tout à l'heure. Le pré continuait à côté du chemin encore quelque temps, puis on aperçut au bout des sapins un grand étang à poissons. On l'avait construit là où le pré formait une cuvette. Une digue artificielle avançait le vallon naturel, une écluse dans la digue permettait l'écoulement, le remplissage et la rétention de l'eau sans grande difficulté. Maintenant le terrain se transformait en un véritable parc. En face de l'étang s'élevait la maison d'habitation du régisseur. Le sentier menait directement au château. Un édifice d'une grande simplicité, d'un seul étage, des briques rouges apparentes encadraient portes et fenêtres et le coin des murs, l'ouvrage de maçonnerie se cachait sous un revêtement de chaux. Les persiennes étaient toujours à moitié baissées. On se demandait si le château n'avait pas une certaine allure timide, désireux de se protéger contre l'assaut du monde extérieur, comme s'il se

croyait trop vulnérable et trop faible pour se défendre contre l'intrus. Par contre, l'escalier d'honneur encourageait le visiteur, l'incitait à s'approcher, les balustrades s'ouvraient en direction de celui qui s'avavançait. Il s'imaginait des bras largement ouverts pour l'accueillir avec cordialité.

La petite chapelle s'adossait à une pente du terrain, au milieu de la maison du régisseur et du château, elle avait un petit clocheton dont le toit était couvert de bardeaux, et à l'extérieur la corde de la cloche pendait librement. L'intérieur avait été transformé en atelier, Jean y régnait en maître de tous les métiers. Une figure en terre cuite de l'enfant Jésus gisait dans le tabernacle ouvert. Elle avait une jambe cassée à hauteur de la cuisse. En entrant on était obligé de plonger immédiatement du regard dans la caverne sombre de son ventre. La cloche ne carillonnait plus, depuis longtemps ; mais elle servait encore à rassembler pour les repas les domestiques qui travaillaient dans les parties plus éloignées du domaine.

Entre la maison du régisseur et la chapelle, un petit sentier conduisait à la cour, qui était entourée des écuries et communs. De l'autre côté, ce sentier se rétrécissait de nouveau, montait et menait à un bocage de chênes et puis sur un plateau. Derrière la maison du régisseur s'étendait le verger-potager qui épousait une forme ovale et était entouré par un mur assez haut. Les divers compartiments du jardin avaient été aplanis et se superposaient en forme de terrasse. Chaque terrasse disposait de son bassin d'eau circulaire, accessible du chemin principal.

Le jardin avait une petite porte latérale, vis-à-vis de laquelle on accédait à l'autre côté de la cour, d'où un petit chemin raide conduisait sur le plateau qui s'inclinait doucement vers le vallon de la Blourde. C'était là que se trouvaient les vignes de La Combe. Sur ce lieu enchanté, il m'arrivait de concevoir des poèmes pendant le travail physique. Un trait particulier de la vigne de La Combe était la présence d'une multitude enivrante de grands porte-queue.

Depuis toujours j'ai aimé les papillons. Les images de ma jeunesse sont animées de papillons, c'étaient eux qui peuplaient dans la lumière multicolore les jours d'été de mon enfance. Le morio avec son charme mélancolique faisait trembler mon âme. Le morio, un papillon assez rare, je l'avais vu quelquefois dans mon village natal. Mais le grand porte-queue, jamais ! Je ne le connaissais que comme cadavre, raide, sans vie, derrière le verre dans notre salle de classe du village natal. Un camarade de classe prétendait l'avoir vu vivant un jour dans la tourbière tout près. C'était peut-être un mensonge, car ce papillon du rêve dans notre tourbière banale, pour l'enfant exalté que j'étais, c'était inconcevable ! Le camarade blaguait, racontait des mensonges ! Moi aussi, j'avais l'habitude de raconter à mes camarades des romans-feuilletons

que j'inventais. Mon voisin de banc me surpassait ; vraiment, il divaguait ! Le papillon de la vitrine du maître, est-ce qu'un étranger ne l'aurait pas plutôt ramené d'un grand voyage dans des pays lointains et légendaires ? J'aimerais y aller un jour ! Ou bien même cette merveille n'aurait aucun équivalent dans la nature, elle serait un objet artificiel ?

Ici dans la vigne de La Combe, une multitude de grands porte-queue voletait tout le temps autour de ma tête. Je conçus un poème intitulé : Plénitudes. Une abondance de roses fleurissait dans le jardin et au mur de la chapelle ; tous les soirs j'en emportais une, je m'en réjouissais pendant toute la marche, c'était le bonheur.

La plupart du temps, on nous laissait travailler seul, sans aucune surveillance. Le vieux Jean surgissait de temps en temps, mais jamais pour nous contrôler ou nous pousser à la besogne. Il aimait bavarder, il adorait parler du temps de son service militaire à Paris, de la guerre de 1870 et de sa captivité en Allemagne. Il louait la bonté d'un capitaine allemand qui avait été chargé de la gestion de son camp en Bavière. Avec une ferveur enthousiaste, il parlait de l'Impératrice Eugénie. « La belle femme » disait Jean, ses yeux brillaient d'un feu juvénile, c'était touchant. Donc la beauté de cette Impératrice n'était pas du tout « fable convenue », comme je le croyais, elle avait existé et continuait à vivre dans le souvenir du vieux Jean à La Combe.

La guerre nourrissait nos conversations. Il ne s'agissait pas de la guerre actuelle, qui pourtant avait rendu réel l'in vraisemblable rencontre de Jean le jardinier et de moi le prisonnier allemand. Non, non, nous parlions exclusivement de la guerre lointaine de 1870, la guerre du jeune Jean. Le vieux Jean bavardait avec l'éloquence de la vieillesse des temps révolus, héroïques. La défaite de 70/71, est-ce qu'elle comptait pour lui « *On était vendu, mon ami, on était vendu. Bismarck, le chétif garçon, doit avoir payé un joli pourboire à Bazaine !* ».

Les jours à La Combe furent un enchantement, une idylle. Le soir, il est vrai, j'étais obligé de traduire le « Petit Parisien » pour les camarades. La fascination de l'été, la beauté du paysage, la luminosité des derniers beaux jours, la gaieté des vendanges me plongeaient dans un rêve et m'éloignaient de l'actualité. Chaque fois que je retournais à La Combe, le charme opérait. L'ensorcellement résistait même au danger désillusionnant de l'apparition du régisseur, Monsieur Thaudière.

Léon Thaudière venait de là-bas, où sévissait l'atrocité d'une guerre que j'étais en train d'écartier de mon esprit parce que je vivais mon idylle. Louis Thaudière témoignait d'une certaine lassitude au front, d'une atmosphère de sourde mutinerie.

Il était partisan d'un certain courant révolutionnaire. Il avait perdu toute confiance en les promesses et les grands mots de la propagande de guerre. La phraséologie officielle du gouvernement n'arrivait plus à le convaincre. Léon Thaudière considérait comme ennemi N°1, comme seul responsable de la tuerie actuelle « le capitalisme international ». Il était communiste. Il arguait de la manière suivante :

- « Vous avez de la chance. Il est probable que vous alliez sous peu retrouver vos pénates, vous aurez sauvé votre peau ! Soyez intelligents et ne ruinez pas votre santé pendant la captivité. Ne vous laissez pas exploiter. Ménagez vos forces. Ne vous tuez pas au travail. »

Le langage de quelqu'un qui en avait assez de la guerre et qui avait envie de la saboter. Un révolté, un insurgé !

Le régisseur avait vécu les derniers jours de combat avant de partir en permission dans une tranchée, où l'eau lui allait jusqu'à mi-corps. Il était arrivé à Adriers en état passablement séché, mais pas nettoyé. Une vieille fermière d'Adriers l'avait vu la première. Elle s'étonna de son aspect. Pour elle le régisseur de La Combe était un « gros monsieur » et elle croyait que les personnages importants étaient tous des « embusqués ». La femme lui demanda donc en toute simplicité :

- « Au moins, vous n'êtes pas au feu, Monsieur Léon ? »

Un orage s'annonça dans les traits de Léon Thaudière. Mais il se ravisa tout de suite et répondit laconiquement avec un petit sourire :

- « Vous avez raison, la grand'mère Guérin, j'étais dans l'eau ! ».

La guerre comme Haute Ecole de la sincérité ? Henri Barbusse est sincère avec toute l'inexorabilité de son livre, « Le feu ». Le soldat Volpatte et son camarade Fouillade ont été séparés de leur régiment par le désordre de la bataille. Volpatte décrit la situation. Je cite :

- « C'était un trou d'obus qui ressemblait à un aut'trou d'obus, ni plus, ni moins. On nous avait dit jeudi : Postez-vous là et tirez sans arrêt qu'on nous avait dit. Y a bien eu l' lendemain un type de liaison de 5e Bataillon qu'est venu montrer son nez : Qu'est-ce que vous foutez là? - Ben, nous tirons ; on nous a dit de tirer, on tire qu'on dit. Pisqu'on nous l'a dit, y doit y avoir une raison d'ssous, nous attendons qu'on nous dise de faire aut' chose que d'tirer. »

La guerre avait produit dans les deux camps ennemis le même type de soldat, le soldat de première ligne se trouvait finalement plus près de son « camarade-ennemi », le poilu donc du soldat allemand du front, que de ses propres compatriotes qui n'avaient jamais vécu la vraie guerre. C'était la débandade cruelle, le désordre infernal de la folie. Le fatalisme des premières lignes était à la source d'un genre d'humour noir qui s'exprimait par des blagues de ce type : « Les civils, pourvu qu'ils tiennent ! » Léon Thaudière retourna au front après quelques jours de permission, et la monotonie du quotidien continua pour les prisonniers.

Chapitre VII - La cueillette des cerises

Chez « Grand Vilmar », Ernestine, la cueillette des cerises, « il (elle !) m'aime », les foins, les enfants au Grand Vilmar, Germaine et Witt, son ami (un « boche »), la propagande de guerre, les boches ne subtilisent pas les œufs de la Grand'mère !

Les foins approchèrent, le détachement s'en trouva plus désagrégé, morcelé en petits groupes. Enfin, moi aussi, j'eus mon poste individuel, je fus affecté au domaine du Grand Vilmar. Le métayer, Jean Hébras, était un frère du jardinier de La Combe. Mon patron qui partageait (c'était curieux) aussi le prénom avec son frère, avait été doté par nous du sobriquet « 6 Weiber Bauer », ce qui signifiait le « fermier à six femmes », car le destin lui avait fait don de cinq filles ! Celles qui étaient mariées étaient rentrées depuis peu à la maison paternelle, leurs maris étant sous les armes. Parmi les jeunes filles, il y en avait une qui un jour lointain avait attiré mon attention admirative par le port du corps particulièrement fier et élégant. Elle était élancée, avait la taille svelte, comme une reine. Les sabots n'étaient pas arrivés à nuire à la grâce de sa marche. L'image de cette fille avec toute sa légèreté fine était restée pour une soirée peut-être dans ma tête, jadis, pour retomber ensuite dans l'oubli. Elle ne m'avait plus préoccupée. Mais quelquefois son souvenir resurgit de l'inconscient, un court moment, je n'y prenais guère garde. La première fois lointaine elle m'était apparue à la nuit tombante, le crépuscule avait voilé son visage. Maintenant, la même fille se présenta à la lumière claire du jour, une lumière qui est plutôt hostile au rêve et à l'illusion. La clarté du jour me révéla que la princesse d'autrefois ne ressemblait pas tout à fait à la fée éblouissante que le regard du prisonnier avait voulu voir en elle, mais j'étais parfaitement heureux d'échouer au Grand Vilmar avec la chance de voir Ernestine tous les jours. Je m'en félicitais.

Jean Hébras avait voulu s'assurer à temps de son prisonnier pour les foins. Pour le moment, il y avait encore autre chose à faire. On en était aux betteraves et aux topinambours. Il fallait retourner la terre des champs qui s'étendaient à l'infini. Au petit matin je me trouvais souvent seul aux champs, et je m'y plaisais beaucoup. Des fois, Monsieur Godet, le beau-père de Jean Hébras, m'assistait. M. Godet avait raconté à sa petite fille Ernestine qu'il s'était excellemment entretenu avec ce prisonnier, tandis que l'Allemand qui travaillait chez sa fille d'à côté se servait obstinément d'un drôle de patois, s'acharnait à articuler indistinctement. Impossible d'échanger le moindre petit mot avec le gars ! Le vieil homme n'avait pas encore réalisé que les peuples ne parlent pas la même langue ! Il croyait que le baragouin incompréhensible de l'autre prisonnier n'était qu'un français incorrect. L'après-midi je me retrouvais dans la longue rangée des filles Hébras pour bêcher. Les heures passaient assez vite à l'aide d'un petit divertissement

sentimental que j'avais inventé en l'occurrence. La place à côté d'Ernestine m'attirait irrésistiblement, je cherchais tout le temps à la réserver pour moi. Chaque fois que j'arrivais à mes fins, je faisais semblant d'y être échoué par pur hasard. La chose ne devait pas se révéler comme étant le résultat d'un effort volontaire. Arrivée au bout du champ, la rangée des travailleurs se rompait quelque peu, on avait à se recomposer pour s'attaquer au trajet de retour. Dans le désordre de ce moment, je perdais souvent Ernestine de vue et ma place à côté d'elle fut occupée par quelqu'un d'autre. Alors je me posais la question si éventuellement la jeune fille avait fait exprès pour éviter mon voisinage ? Incertitude désagréable et pénible ! La traversée du champ fut faite en maugréant secrètement. L'amour propre demandait d'être rassuré. Si -par chance- la prochaine fois Ernestine surgissait à côté de moi, j'étais content bien sûr, mais j'aurais tout aussi bien pu me dire que cela était également l'œuvre du pur hasard. Je préférais supposer qu'un petit coup de pouce de la part de la jeune fille eût arrangé la chose à mon avantage. Est-ce qu'elle se plaisait dans ma compagnie ? Pourquoi pas ? Et la bonne humeur était rétablie.

Partout les champs étaient bordés de magnifiques cerisiers. On considérait les fruits comme propriété commune. L'abondance était telle, que les métayers auraient fait figure de chicaneurs s'ils avaient voulu défendre la récolte sauvage. L'année 1917 fut une année d'abondance inconcevable en récoltes fruitières. Nous autres prisonniers, tous des enfants d'une région plutôt pauvre du Nord de l'Allemagne, éprouvions du respect vis-à-vis des cerises, don du ciel. Les Français s'étonnèrent de notre réticence. Nous cueillîmes les fruits soigneusement, un par un, pour ménager le bois des branches, tandis que les Français se procurèrent une énorme branche -à coup de serpe, et de préférence l'arrachant de la cime de l'arbre-, la laissèrent traîner avec négligence en s'en allant, la dépouillant vite pour s'en débarrasser aussitôt.

Pendant la récréation, les filles Hébras et les ouvriers se régalaient sous un énorme cerisier. Je grimpais dans l'arbre et Ernestine fit, en exagérant un peu, l'éloge de mes acrobaties. Cela m'incitai aussitôt à exécuter quelques numéros qui n'étaient pas nécessaires, juste pour me faire valoir et remarquer par les femmes. Un vrai cirque ! Voilà que l'amour propre aimait être aiguillonné par les cris admiratifs des femmes, et j'adorais percevoir dans la voix d'Ernestine, voulant me mettre en garde contre le risque encouru, une nuance de sollicitude inquiète, un peu d'angoisse sincère. Ah, je savourais ces moments de vanité satisfaite. Je remerciais Ernestine pour sa gentillesse en lui lançant les plus beaux fruits : la cueillette des cerises : une fête.

Il faisait beau. Les après-midis s'envolèrent rapidement. Il m'arrivait d'être surpris par le soleil couchant, des fois même je regrettais le déclin du jour, chose inhabituelle. De l'autre côté de la

route s'étendait un grand pré qu'il fallait traverser pour rentrer au cantonnement. Grand Vilmar possédait d'autres prés, mais quand on parlait du « Pré » il s'agissait indubitablement de celui-ci. À ce moment le Pré portait encore toute la magnificence somptueuse des hautes herbes et fleurs. En bordure il y avait de superbes marguerites. Ernestine en cueillit une et murmurait en souriant :

- « Il m'aime, un peu, beaucoup, tendrement, pas du tout, etc. »

En détachant l'une après l'autre les pétales. À qui pensait-elle en murmurant ? N'avait-elle pas furtivement regardé dans ma direction tout à l'heure ? Et tout à coup, Ernestine fut la sœur de toutes les Gretchen allemandes que j'avais rencontrées en pareille occasion. Elle consultait l'oracle avec le sérieux et l'ironie des filles de mon pays. Mais je suis l'ennemi, voyons, il ne faut pas mélanger ce qui reste cruellement séparé. Pourquoi réprimer à tout prix le charme qui opérait, pour l'unique et stupide raison que moi j'étais prisonnier allemand et elle, la fille, Française ? La guerre !

Le soir, je faisais souvent tout seul mon trajet. Cet été restera un souvenir impérissable. Le parfum des acacias qui bordaient mon chemin me montait à la tête. Bientôt les pétales des fleurs allaient couvrir le sol d'une épaisse couche.

Enfin, le moment des fenaisons arriva. Au Grand Vilmar il ne fallait pas savoir faucher, on coupait l'herbe à la machine. Le père Godet n'appréciait pas du tout ce procédé « moderne ». D'après lui la machine n'arrivait pas à couper assez près du sol. Il continuait à rouspéter et à secouer la tête. Au petit matin, on attela deux bœufs, et Jean Hébras et moi, nous nous rendîmes au champ. Un oiseau s'égosillait dans les broussailles. Je reconnus les quelques mesures du début de la symphonie inachevée de Schubert. Jean gouvernait la machine, moi je devais la devancer avec l'aiguillon pour imposer aux bœufs à l'aide de cet instrument la direction de la marche et, bien sûr, pour combattre leur inertie. J'avais fini par me servir de la terminologie appropriée malgré toutes mes réticences à m'exprimer dans le parler spécial, pourtant incontournable pour se faire comprendre par les bêtes. Je conversais donc avec « Matelot » et « Blondin » dans le dialecte spécial en les encourageant avec irritation, colère, approbation, toute une pédagogie nuancée. La plupart des interjections les plus efficaces se refusent à l'écriture. Je devais surmonter pas mal d'obstacles pour m'exprimer de la sorte. La résistance psychologique était forte. J'y arrivais à force d'ironie.

L'herbe était encore couverte de rosée. Quand la machine se taisait au tournant, l'oiseau secret se fit de nouveau entendre avec son bout de Schubert répété. Une fois les bœufs

enfoncèrent brusquement le museau dans les buissons de la haie, alors un essaim de papillons en sortit en voltigeant, mais c'étaient des papillons ternes, insignifiants, petits, bruns et laids. Pourtant leur quantité surpassait tout ce que je connaissais de mon enfance. Dès que le soleil eut atteint son plein pouvoir, le jeu des porte-queues merveilleuses recommença. Ils étaient encore plus nombreux qu'à La Combe. L'humidité de la rosée s'était évaporée. L'herbe se courba sous la machine pour se relever immédiatement après. Il fallait cesser de faucher.

On rentra donc à la maison pour casser la croûte. J'aime beaucoup la pertinence de cette locution. Après on chercha d'autres occupations. Personne ne se hâtait trop, souvent un petit travail divertissant s'offrait pour interrompre le boulot proprement dit. Madame Hébras avait l'intention de préparer une galette aux cerises ? Ernestine et moi, nous nous mîmes à cueillir les fruits nécessaires. Si la fille ne m'avait pas suffisamment remarqué le matin, j'étais triste et taciturne. Alors Ernestine, délicate et sensible de tempérament, croyait que mon sort de prisonnier me pesait plus que normalement. Elle m'encourageait, me consolait en me disant que toutes les souffrances se termineraient un jour, qu'elle savait bien, elle, que les prisonniers devaient souffrir sous les contraintes de leur état. Elle était gentille. Mon humeur changea, subitement, comme par magie, mais ceci-hélas ! avait pour conséquence que la jeune fille cessa de s'apitoyer. Et moi qui avais un besoin intarissable de compassion de sa part !

Pendant les heures de grande chaleur, nous étions occupés à retourner le foin et à mettre les meules. Les filles Hébras y participaient, et le jeu sentimental des topinambours reprit. À 4 heures, on avait l'habitude de servir une collation, consistant en une soupe au vin, le miget, qui était très bonne, même délicieuse. Cette courte récréation fut pour moi pendant toute la période du Grand Vilmar le meilleur moment de la journée. Après on finissait quelques charretées de foin. Ernestine ratissait de manière que pour charger le foin la charrette n'eût qu'à passer à côté des longs monceaux -résultat du ratissage.

Le terrain autour d'Adriers était très accidenté. Tous les travaux de transports étaient donc faits par des attelages de bœufs. La flemme notoire des bêtes et la charpente robuste des voitures et charrettes réduisait pratiquement à zéro le danger d'accident. Néanmoins toute exploitation d'une certaine importance avait son cheval. Sa raison d'être, disons : son emploi principal était de conduire le propriétaire, régisseur métayer en char à banc sur les routes relativement praticables vers les divers marchés aux bestiaux de la région. La noble bête était souvent aveugle. Plus tard, dans des romans français, j'ai rencontré la jument aveugle comme si cette créature faisait partie de l'équipement obligatoire d'une ferme moyenne. Pendant les foins, il y eut un emploi supplémentaire pour la jument : elle avait à tirer le grand fauchet qui ramassait

le foin. Le cheval du Grand Vilmar était très beau, et quand Ernestine l'amenait sur le « Pré » dans la lumière éclatante de l'après-midi, je me réjouissais de la splendeur du tableau. La cécité ne pouvait pas déshonorer la bête, non, pour moi la Rosinante se transformait en « Grane » et Ernestine m'apparaissait plus belle que toutes les walkyries germaniques à poitrines imposantes qui s'égosillaient sur les scènes de mon pays en chantant du Wagner.

Le continuel changement d'occupation au Grand Vilmar me plaisait, le travail devenait distraction. Mettre les meules, chargeant les voitures à l'aide de la fourche, manœuvrant l'énorme fourche pour empiler les bottes dans la haute grange à foin, tout cela me plaisait beaucoup. Mes forces allaient croissant. Je me fatiguais de moins en moins, j'en avais l'impression du moins, car je ne réalisais plus l'effort, je m'habituais au travail physique, je finis par y prendre plaisir. Pourtant, les semaines des foins au Grand Vilmar demandèrent toutes mes forces. Je continuai à faire les gestes pendant la nuit, symptômes du surmenage. Je me vis avancer en rêve, diriger les bœufs, complètement épuisé, les jambes en plomb, incapable de mettre les pieds, mais fouetté par une obscure angoisse, sachant l'énorme couteau de la machine à mes trousses. Je haletai, tremblant, la lame se transforma en monstre pourvu de longues dents pointues prêt à les enfoncer avec voracité dans mes mollets. Ou bien j'eus de la peine à avancer, le sol sous mes pieds devenant glissant, il se transforma, se déroba brusquement avec une souplesse dégoûtante et huileuse. Je remarquai au sol un dédale de lignes incandescentes, d'un vert venimeux. Et tout d'un coup je sus que je marchais sur un immense tapis de serpents noués. Je me réveillai avec un cri. Dans l'obscurité complète de notre dortoir ma main tâtonnait à gauche, à droite, enfin les doigts rencontrèrent le froid rassurant et la solidité des tuiles qui en couvraient le sol. Alors je réalisai que je ne dormais plus, mais je ne savais toujours pas où je me trouvais. Enfin je compris que j'étais assis à côté de ma paillasse, moi, prisonnier de guerre à Adriers en France.

Je regagnai la paillasse et je me rendormis. Mais le profond oubli ne voulait toujours pas s'installer. Autre chose : je me tenais sur le grenier de la grange au foin du Grand Vilmar. En compagnie d'un camarade, j'avais à saisir les bottes de foin qu'on nous hissait, pour les expédier dans le fond de la bâtisse. Autour de nous, des montagnes de foin s'élevèrent, dont nous n'arrivâmes plus à bout. Subitement les planches s'en allèrent sous nos pieds, elles se cassèrent, et voilà mon camarade qui se cramponnait désespérément à un bout de planche qui se détachait presque, suspendu au-dessus de l'abîme. Je l'embrassai, en détresse, mortellement angoissé, je voulus le soulever et sauver de la chute inévitable.

Tout en l'embrassant j'entendis tout à coup un rire à côté de moi. Je ne sus rien en faire, il n'arriva pas à s'insérer de manière perceptible dans mon rêve, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Puis je me réveillai pour de bon, et je dus constater que je venais d'embrasser violemment le sous-officier Welz, mon voisin de paillasse, en le tiraillant avec force de son lit.

Malgré les cauchemars de la nuit, je rentrais le lendemain joyeusement au Grand Vilmar pour me précipiter dans les foins. Pendant toute cette courte période, je me sentis un peu chez moi dans le ménage Hébras. Depuis quelques jours, la petite-fille Susanne s'était mise à me réclamer le matin. La grand'mère fut obligée de m'appeler pour que j'entrasse dans la chambre à coucher lui dire bonjour. Elle était encore au lit. Elle n'avait cessé de demander si not'mossiou n'était pas encore arrivé.

La présence des enfants au Grand Vilmar m'enchantait. L'idylle du Grand Vilmar en fut caractérisée, tout aussi bien que par la présence et le rayonnement de leur tante Ernestine. Il y en avait trois au Grand Vilmar, au total. Armand Plat, un grand garçon de 5 ans, sa sœur Susanne et leur cousine Marie, timide, blonde et plus discrète. Susanne s'adonnait à mon amitié avec toute l'innocence et l'élan de l'enfance, qui ne connaît rien au mal du monde. Armand, plus âgé et comme garçon plus réticent, était moins enclin à se confier aux étrangers. On l'avait mis en garde quelque part, on lui avait conseillé d'être prudent avec les boches, car avec ceux-là on ne savait jamais... Et puis avec grand-père, Armand était le seul représentant masculin dans toute la vaste famille. Il avait tout à fait l'habitude de mettre l'accent sur ce fait en se dérochant ostentatoirement aux caresses et cajoleries de ses tantes nombreuses en s'enfuyant ou bien en les endurant, la mine sombre, avec dédain.

Les multiples tentatives pédagogiques de ses tantes nombreuses l'humiliaient visiblement. Son honneur d'homme s'en trouvait blessé. Il fronça les sourcils et dit avec indignation et nervosité :

- « Ah, tu m'agaces ! ».

Le sourire approbateur et amusé du grand-père vis-à-vis des méchancetés les plus évidentes n'apportèrent aucun secours au zèle éducatif des tantes. On évoqua alors la sévérité de la grand-mère, ultime instance. Alors Armand exprima son mépris en disant :

- « Je me fous pas mal de la grand-mère ! ».

Le « Tu m'agaces ! » dénonçait le tempérament impatient de la mère. Le « Je m'en fous pas mal » faisait penser à l'oncle Baptiste que j'avais vu, membre d'un régiment de dragons.

Longtemps je sollicitais vainement les faveurs du garçon. Mais un jour il céda quand-même, de manière inattendue. Il avait pris place sur la voiture, et l'ambiance joyeuse des foins s'était emparée de lui. Nous retournâmes au « Pré », la charrette vide. Le garçon à côté de moi s'était appuyé contre le garde-fou latéral, et tout à coup, la petite main se glissa dans la mienne et un regard plein de confiance et de sympathie alla dans ma direction. Dès lors notre amitié fut scellée. J'en fus très heureux. Désormais Armand supportait patiemment que je lui caressasse l'épaisse chevelure noire. Et souvent le soir nous nous débattions entre copains sur le « Pré », Armand, Susanne et moi.

Aujourd'hui¹⁶, Armand doit avoir 15 ans. Le souvenir de son ami allemand s'est fané, s'il n'a pas disparu complètement. Son entourage (l'école, l'opinion d'après-guerre, le revanchisme de la pédagogie nationale) lui ont présenté l'Allemand comme « tout ce qu'il y a de plus vil ». Un bon souvenir qui s'efface vite -qui est déjà mort- ne s'opposera plus à ce qu'on lui apprend officiellement. Les méfaits de l'endoctrinement font peur, j'en suis triste. Nos peuples devraient se comprendre.

Au Chagneau le sous-officier Welz s'était, lui aussi, discrètement familiarisé avec l'entourage français. Le petit-fils de « L'Avare » s'appelait par hasard également Armand Plat. Ce beau garçon d'un rare blond utilisait les relations amicales pour apprendre des rudiments de la langue ennemie. Normalement, les adultes n'arrivaient pas à imiter l'accent germanique sans faille. Ce garçon nous stupéfia par l'extrême souplesse de sa performance. D'ailleurs, à une vitesse d'éclair, il réussissait à saisir le sens de certaines formules, sans percevoir la signification exacte des éléments linguistiques. Il était inséparable de son ami allemand Welz. Sur les champs de topinambours, même par un temps froid et pluvieux, il patientait, imperturbable, dans son voisinage. Un jour, Welz demanda au petit qui piétinait tristement en son bas allemand :

- « Heß kaal Fööß » ¹⁷
- Le garçon répondit avec assurance : Non, heß kaal Föß pas ! »

Presque partout les prisonniers tâchaient de gagner la sympathie des enfants. Un sourire enfantin adoucit souvent les déboires du sort. La plupart du temps ces aspirations furent couronnées de succès. Pendant quelques mois, la famille Garestier offrit l'hospitalité à l'épouse d'un neveu qui se trouvait prisonnier de guerre en Allemagne. Elle avait une fille de 4 ans, Germaine. La petite Parisienne se lia d'amitié avec Witt Tientara qui faisait partie des

¹⁶ N.d.t : au moment de la rédaction des « Souvenirs », 1927-1928

¹⁷ N.d.t : « Tu n'as pas froid aux pieds ».

domestiques affectés aux travaux de la maison qui nous hébergeait. Un jour, Witt montra ses photos à la petite Germaine, parmi lesquelles se trouvait le portrait de son frère en tenue de campagne militaire, cela veut dire coiffée du casque à pointe. Le visage de Germaine témoignait d'une certaine précocité. Sa voix avait un timbre grave, que l'expression sérieuse de ses traits augmentait encore.

- « Tiens » dit-elle de sa voix grave, tiens, Witt, c'est un boche »

Impressionnée par cette découverte déroutante elle s'en alla trouver la famille leur raconter l'étrange événement. On lui expliqua que l'existence de la photo d'un boche parmi les affaires de Witt Tientara n'avait rien d'étrange, car Witt lui-même était bien un boche. L'enfant vit son ami Witt injurié. Elle se fit l'avocat de Witt en niant avec énergie son appartenance à la catégorie détestable des boches. Le parti-pris furieux pour son ami amusa les adultes. Alors l'enfant se mit à cracher et à mordre pour le défendre contre l'insensibilité des grandes personnes. Cette enfant s'était décidée avec la passion exclusive de l'enfance à aimer Witt Tientara, une fois pour toutes, il était devenu son ami. Tout enfant a des idées schématiques du Bien et du Mal. Là où le cœur, et rien que le cœur, a décidé, des observations raisonnables n'ont plus de chance. L'objet de sa confiance doit être bon et parfait, à tous points digne de son amour, au-dessus du doute et de la méfiance. Appeler son ami « boche » ? Inconcevable. Si on continuait à attaquer son ami en se moquant d'elle, il fallait donc le défendre avec violence et passion.

Witt me raconta l'aventure. Je me posai des questions. Germaine, était-elle convaincue que le véritable boche, celui en chair et en os, l'ennemi redoutable, porte inmanquablement le casque à pointe, son emblème ? Était-elle donc incapable de distinguer le boche là où elle le rencontrait sans l'objet caractéristique ? Un boche sans casque était-il donc carrément inconcevable pour elle ? Et puis dans l'imagination de l'enfant français ce casque pointu peut-être n'était-il pas un couvre-chef militaire, mais plutôt un élément anatomique inséparable de la tête de cette créature que les adultes appellent « boche » ? Qui sait, le Créateur a-t-il inventé cette forme bizarre du crâne pour distinguer les « boches » de l'ensemble de l'humanité normale, pour mieux prévenir les autres, les mettre en vigilance contre la menace ? Qui sait ? Enigme ?

Il n'est pas à exclure que dans bien des foyers on se soit servi des boches comme instrument éducatif. Les parents promettent aux enfants fautifs la vengeance du diable qui s'apprête à envoyer ses serviteurs pour les punir, les boches. Les boches avaient l'avantage d'être visibles, bien vivants, tandis que le diable comme phénomène abstrait finit toujours par ne plus être respecté, comme tous les autres spectres évoqués pour faire peur aux enfants, le loup-garou des contes de fée et compagnie. Si le comportement prohibé de l'enfant n'entraîne pas

immédiatement l'apparition de l'ennemi, le doute et le scepticisme l'emporte. L'enfant n'y croit plus, finit par se moquer de sa menace, « il s'en fout » comme le petit Armand du Grand Vilmar de sa grand-mère. Par contre les boches, eux, on les voyait tous les jours, ils existaient. Pas mal d'enfants d'Adriers faisaient des cauchemars à cause de la présence des boches, je n'aimais pas cette idée, mais c'était la réalité. Dieu merci, il y avait de bons soldats français à leur garde ! Avec leurs longs et impressionnants fusils ils garantissaient le maintien de la paix dans le bourg !

Depuis que le détachement ne sortait plus en cohorte accompagnée le matin, les boches circulaient seuls, en liberté. Nous avons -hélas !- vu des enfants prendre éperdument la fuite en poussant des cris de terreur à notre apparition, cherchant abri derrière les murs des habitations. Les écoliers quittèrent leur chemin à la vue d'un boche, prirent le large à travers champs et prés, ne regagnant la route qu'après un grand détour. C'étaient des enfants ! Un sentiment douloureux nous prit à la gorge ! Que de préjugés à combattre ! Même les adultes, habitants des régions désertes, n'arrivaient pas à s'affranchir de certaines idées, côtoyer pendant des années des boches passablement « civilisés » ne suffisait pas pour les rassurer.

La majorité de la population vieille et illettrée ne faisait pas la différence entre l'Allemagne et la Prusse, l'ennemi de 70/71. Le souvenir de la défaite d'antan nourrissait l'image qu'on se faisait, la honte de la victoire prussienne persistait comme une tare dans la conscience nationale. Le flou des idées frôlait quelquefois le ridicule. Ne parlait-on pas beaucoup de la « Bavière » et des « Bavaois » les derniers temps ? La chose devenait de plus en plus complexe, impénétrable. La Prusse et l'Allemagne, entendu, on savait, mais voilà encore la Bavière qui ajoutait aux désordres des idées ! L'Allemagne, c'est probablement un genre de superstructure. Les Prussiens, c'est le cavalier, surtout l'uhlan, qui depuis 1870 représente à lui seul le type du soldat allemand. Mais le Bavaois ? Un jour, un prisonnier allemand avait reproché à la France d'acheter des soldats, d'utiliser des légionnaires de toutes les races humaines, les noirs, jaunes, les asiatiques et autres. Si ce n'était pas une honte de laisser massacrer les blancs par des gens de couleurs ! Le paysan français avait rétorqué, que l'armée allemande en faisait autant en incorporant par exemple des « Bavaois » blanc bonnet, bonnet blanc ! Le caractère farouche et grossier des Bavaois avait atteint une notoriété remarquable grâce aux journaux, et cette particularité naturelle -leur grossièreté- s'expliquait donc par leur appartenance à une ethnie de couleur autre que blanche, voilà !

En 1917 le soldat qui combattait en première ligne avait eu suffisamment occasion de réviser les lieux communs propagés par la publicité anti-allemande. Les idées préconçues avaient subi pas mal de révisions. Souvent, on entendait dire :

- « On nous bourre le crâne ! »

Les histoires de « barbarisme teutonique » furent ridiculisées comme « bourrage de crâne ! ». On commença à soupçonner les journalistes de défigurer la réalité, de se faire payer, donc corrompre, par la machine officielle de propagande chauviniste. Ce sont les gouvernements qui se font la guerre, pas les hommes, les peuples, malheureuses victimes ! Certains bourgeois d'Adriers commencèrent à nous regarder d'un autre œil. Les Allemands étaient donc des gens respectables, toutes proportions gardées, bien sûr. Ils se comportaient honorablement à Adriers. Cette histoire de barbarisme prétendu de toute la race et de grossièreté intrinsèque faisait partie des mensonges et exagérations de la presse au service de la propagande de guerre ? Il fallait se méfier du « bourrage de crâne ». Mais si les Allemands n'étaient pas des barbares, pourquoi mener une guerre suicidaire contre un peuple civilisé ? N'appelait-on pas le combat la Sainte Guerre de la civilisation contre la barbarie ? Qui avait envie de se battre contre un peuple plutôt proche de vous ? Il y avait pas mal de gens qui se posaient la question inquiétante. La population avait fait des expériences plutôt positives, rassurantes avec les prisonniers qui, somme toute, se tenaient bien. Est-ce que l'Allemand moyen correspondait au portrait que les journaux en brossaient ? La grand-mère Garestier aimait la paix malgré son surnom guerrier de « Diab'm'emporte ». Cette guerre, cette boucherie, qui menait les peuples à l'autodestruction, comment fallait-il se l'expliquer ? S'il n'y avait pas de barbares à chasser, pourquoi ne pas se mettre d'accord une fois pour toutes ? Elle reprochait violemment au Bon Dieu de tolérer la tuerie réciproque.

La grand-mère ne mettait plus en doute notre appartenance au genre humain. Ceci parce que la recette hebdomadaire en œufs du poulailler de la maison Garestier n'avait pas diminué depuis que nous étions cantonnés dans la grange de l'entreprise. Le taux d'exemplaires restait invariable. Quoi de mieux approprié pour témoigner de notre honnêteté ? La grand-mère était responsable du poulailler. Son parti-pris en matières politiques et morales se trouvait essentiellement limité par ce champ d'activité. La grand-mère avait pu constater que les Allemands ne volaient pas. Leur réputation noire de non-civilisés et de malhonnêtes était donc dépourvue de fondement. À la suite de cette révélation la douloureuse question de la légitimité de la guerre se posait de manière plus poignante encore. La vieille femme se façonna sa propre réponse :

- « Voyez-vous, monsieur l'interprète, me dit-elle, notre Henri est là-bas chez vous et vous, vous êtes ici chez nous. Vous apprenez la vie de chez nous en France, notre Henri connaît maintenant la vôtre. Le Bon Dieu se sert des hommes pour remuer, pour

entremêler les peuples. L'énorme chamboulement actuel permettra à tout le monde de mieux s'apprécier, de se respecter et de ne jamais plus faire la guerre l'un contre l'autre. Le Bon Dieu en a marre. Une nation après l'autre se précipite dans le désastre. Les hommes ont voulu cette idiotie, ils sont servis. Ça leur apprendra. Evidemment les hostilités entre Français et Allemands seuls ne suffisaient pas, il fallait que l'humanité entière prenne part à la débandade satanique. Il faut mettre une fin définitive au carnage insensé. Une fois pour toutes. Mais c'est atroce pour nous, qui vivons le drame, Dieu doit savoir ce qu'il fait pour nous éduquer. »

Pour échafauder cette philosophie d'une très grande plausibilité, la grand-mère n'avait besoin que de notre présence chez elle et de l'absence de son petit-fils Henri. La sagesse de la vieille femme avait quelque chose de grandiose dans toute sa simplicité.

D'ailleurs : la confiance qu'elle mettait dans notre honnêteté exemplaire n'était nullement méritée en ce qui concernait les œufs en général, pas les siens. Heinrich Wegener lui-même nous avait imposé la consigne de respecter les œufs de la grand-mère. Mais sur les domaines des alentours, ni la susceptibilité subjective ni le code des conventions de morale générales ne retenait notre ami de découvrir des œufs et de se mettre quelques-uns dans la poche avant de rentrer au cantonnement.

La maison Garestier était très fréquentée, c'était un va-et-vient quotidien nombreux et bruyant. Dans l'esprit de la réconciliation des peuples, la bonne grand-mère n'arrêtait pas de louer notre probité. De cette manière elle influençait sur l'opinion publique et ne se rendait même pas compte de cet effet, elle était naïve et bonne. Toute la région avait coutume de se retrouver autour du zinc des Garestier, c'était la source d'informations pour tout le bourg et les alentours. Le zinc était le journal quotidien, l'actualité pour ainsi dire. Ici ou là on avait bien dû remarquer que le nombre hebdomadaire d'œufs ramassés restait des fois en-dessous du taux normal, mais on ne voulait tout de même pas soupçonner des gens qui jouissait d'une telle réputation.

La période heureuse du Grand Vilmar prit fin après quatre semaines. La récolte du blé avec l'usage des machines compliquées nécessitait l'emploi d'un spécialiste. Heinrich Müller prit la relève, un agriculteur de métier. Je dus quitter le domaine, le cœur bien lourd. Après quelques jours de nostalgies mélancoliques je consentis à accepter mon sort. Désormais, quand le détachement longeait le « Pré », j'eus la chance d'apercevoir Ernestine, je la saluai tendrement, image d'un passé s'estompant doucement. Souvenir reconnaissant !

Chez nous j'avais observé un silence parfait sur le Grand Vilmar. Un manque de discrétion aurait pu compromettre mon bonheur discret. Mon successeur par contre livrait un tableau enthousiaste du Grand Vilmar comme endroit de travail, vrai aubaine ! Un jour, Müller était malade, Heinrich Wegener, notre Don Juan, eut l'ordre de le remplacer. Son visage refléta la plus grande satisfaction. Il se réjouissait à l'avance du bouquet de belles femmes qui l'attendait là-bas. Quelle perspective, être entouré d'un fleuron de belles Françaises ! Mais le soir notre camarade rentra dans l'abattement habituel, l'air maussade. Sa déception frisait la dépression nerveuse. D'abord il ne disait mot des filles Hébras, puis il sortit un débit de remarques dédaigneuses. L'explication ? Notre ami avait été offusqué par le degré de sollicitude avec lequel les filles Hébras avaient demandé des nouvelles du collègue malade. Evidemment on ne l'avait pas apprécié à sa juste valeur, lui, Henri, qui avait l'habitude de faire ses conquêtes parmi les femmes du bourg ! N'avait-il pas provoqué des ravages dans l'âme de la plupart d'entre elles ? D'ailleurs, Müller ne s'y connaissait pas en beauté féminine. Il fallait demander à lui, Henri, les critères valables.

Un jour, il rentra comblé. Il avait vu une dame d'une beauté angélique. Il s'exprima avec l'enthousiasme grossier qui lui était propre. Un jour, les camarades eurent la possibilité de contrôler le jugement porté sur le charme divin de la dame. Il n'en fut rien, et on se moqua de lui, les railleries venimeuses pleuvaient. Ni le rouge des joues, ni la poitrine bien garnie, ni la sveltesse de la taille ramassée avait rencontré l'approbation de la concurrence. Henri, victime de la moquerie cinglante, se murait de plus en plus dans une maussaderie impénétrable.

Il me faisait pitié. Evidemment, l'aspect de la fille lui avait plu. Son application à décrire ses attraits avait quelque chose d'enfantin, Henri était touchant dans toute sa grossièreté.

Pendant la récolte du blé je fus le compagnon de Henri. Il fauchait, je marchais derrière et arrangeait la moisson pour le botteleur. Henri avait fait son apprentissage chez Tailletroux, il était devenu excellent faucheur, l'égal des autres spécialistes. À La Ferrière il nous faisait honneur. On approuvait son savoir-faire, et son humeur en profitait. Le soir il nous entretenait longuement sur l'art de bien faucher le blé. À La Ferrière il avait eu du succès, la morosité disparut pour quelque temps. On le trouva de nouveau « très rigolo ». La ferme était équipée de quatre femmes. Le matin, on salua Henri joyeusement de tous les quatre coins de la cour, un salut prononcé de bouche féminine ! La belle vie ! Il y avait quantité de belles femmes à La Ferrière, et une des filles Vallat, dont le mari combattait au front, n'arrivait qu'à grand-peine à ne pas se jeter au cou du beau prisonnier, vous comprenez ? Rien que la présence des autres mettait un frein à son élan amoureux, pas vrai ?

Chapitre VIII - L'omnibus des Garestier

*Été 1917, la lecture, l'omnibus des Garestier ; le Dimanche ; qui est responsable de la guerre ? ;
L'ambition humanitaire de la France ; l'isolement de la captivité, les battages.*

Le petit fait divers, l'événement insignifiant du quotidien, ce qu'on appelle l'anecdote, réclame de plus en plus de place dans mon « journal ». C'est normal, car les journées de travail se poursuivaient uniformément dans la déprime, tristesse, grisaille, le cafard. Il n'y avait que le Dimanche pour « nous changer un peu », pour nous tirer du trou de l'inertie.

On bénissait comme un bienfait toute distraction. Aujourd'hui¹⁸, le Dimanche est l'auberge au bord de la longue route poussiéreuse de la semaine ; mais jadis, pendant la captivité, il faisait office d'oasis pour le prisonnier qui pendant la semaine s'était perdu dans l'immensité du désert. Sa lumière prometteuse se répandait déjà sur le Samedi qui le précède.

Le Samedi soir, après la rentrée, on distribuait le courrier du matin. L'excitation dans le cantonnement battait son plein. À vrai dire, ce moment était pour tout le monde le point culminant de la semaine. Mais la curiosité mêlée à de l'angoisse faisait que tout le monde ouvrait son enveloppe le cœur serré, il fallait s'attendre à de mauvaises nouvelles. Une fois rassuré sur la santé des proches et le sort des soldats de la famille qui étaient au front, chacun poursuivait la lecture, mine rêveuse. On scrutait discrètement la mine des autres. Une fois rassuré pour de bon à leur égard, on pouvait enfin s'adonner ouvertement à la joie du Samedi, après avoir consolé ceux d'entre nous qui n'avaient pas reçu de message du tout.

Pendant la nuit du Samedi je gardais un reste de conscience malgré un sommeil profond. Au petit matin les services de lessive se levèrent très tôt pour descendre. L'agitation m'éveilla, mais immédiatement après je plongeai de nouveau dans mes rêves. Un instant seulement j'avais ouvert les yeux. À la sortie des camarades-préposés l'image séduisante du jardin apparut dans l'encadrement de la porte entrebâillée, étincelant dans la lumière de l'aube. Ma tête reposait à hauteur des cimes des arbres du jardin (nous étions logés au premier étage de la grange). La beauté du tableau m'attirait, mais la promesse du sommeil prolongé l'emporta. À un moment donné il fallut renoncer à se rendormir. Alors je saisis le livre à côté de ma paillasse, et pour quelques moments je succombai à l'illusion de la liberté. Notre dortoir restait sombre. Chaque fois que la porte s'ouvrait pour le va-et-vient des « lessiveurs », j'apercevais le dehors dans toute sa plénitude. Pour la durée du Dimanche le soleil avait changé de rôle, il n'était plus la lumière qui par les chemins de l'aube nous accompagnait vers l'endroit de la corvée quotidienne, mais le

¹⁸ N.d.t : 1927, moment de la rédaction

grand ami prometteur de plaisirs dominicains, le compagnon bienvenu de la solitude, la lecture, le calme.

Peu après « le boiteux » cria :

- « Au jus !¹⁹»,

Terme avec lequel l'ordre militaire en France invite à aller chercher la boisson. Hermann monta le grand récipient fumant. Moment délicieux ! Chacun n'avait droit qu'à un seul bol de café, mais il était fort, on le prenait sans lait, bien sucré. À l'appel du « boiteux » un camarade disponible avait mis les gobelets sur la table, militairement rangés en une ligne impeccable. Les bols en aluminium étaient tous pareils, sauf celui de Ferdinand Wieben, qui était blanc et en émail. Wilhelm Wildermuth, notre soldat sans faille, s'approcha de la compagnie de poilus, disposés sur la table. De loin il approuva l'arrangement rectiligne, n'y trouva rien à redire, acquiesça et s'adressa aux camarades imaginaires de la « Célèbre Cinquième » sur le ton d'une joyeuse martialité :

- « Guten Morgen, fünfte Kompanie ! »

Mais peu après l'orage s'abattit sur la troupe. L'œil perçant fixé sur le gobelet blanc qui jurait scandaleusement avec le reste de l'effectif, il fulmina, mugit :

- « Que vois-je, les gars, quelle honte ! Quel était l'ordre promulgué ? Tenue de campagne, tenue de campagne ! Et que vois-je ? Un idiot en simple treillis ! Quel toupet, quel manque de respect impardonnable ! »

Pendant les premières heures du Dimanche je m'asseyais n'importe où. Vers 11h l'omnibus rentra de sa seule sortie à L'Isle-Jourdain. Le vieux Pierre, le « Demi-Mort », s'était chargé de la besogne, depuis que l'autre Pierre à la mémoire infallible était mort dans un accident de transport de bois. Une fois les chevaux dételés, je pris place sur le siège du cocher pour ne plus quitter mon repaire pendant tout le Dimanche. J'aurais été mieux à l'abri à l'intérieur de la voiture, mais les gens étaient curieux et regardaient par la fenêtre, ce qui me gênait. Pour ne pas être dérangé, je préférais la place du cocher. Je mettais mon carnet à jour, je le remplissais d'extraits de lecture, je lisais, je lisais. À tort et à travers. Madame Pailler avait adopté l'heureuse habitude de m'approvisionner un peu. Au début il s'agissait d'un genre de littérature assez douteuse, publications bon marchés, sortant de Maisons d'Édition diverses, mais tous d'aspect uniforme. Pour le modeste prix de 95 centimes on achetait 500-600 de pages imprimées. Je me

¹⁹ Bonjour, Cinquième Compagnie.

rappelle un roman historique dont l'héroïne était Catherine de Médicis. Les aventures sanglantes et invraisemblables de cape et d'épée de l'époque des Valois me divertirent toute la journée. Le soir, je colportai les histoires scandaleuses de la Cour de France aux camarades. M'avait-on inculqué à l'Ecole Normale le maître-principe de n'offrir au peuple que la meilleure nourriture intellectuelle possible ? En tant que jeune pédagogue fraîchement sorti du nid, je n'avais pas honte d'abreuver de la sorte « le peuple ? » Tant pis pour le principe ! On s'amusait bien. Et j'eus la satisfaction d'une bonne œuvre accomplie. N'avais-je pas un peu soulagé mes camarades ?

Dimanche soir, l'obscurité complète régnait au cantonnement. La pénurie de pétrole s'était généralisée. Dès que la chaîne de fermeture avait été mise à la porte du cantonnement, ce fut la morosité absolue. L'approche du Lundi matin et de la corvée plongeait les prisonniers dans l'abattement. Un accès de colère, une perte de maîtrise momentanée pourrait avoir des conséquences néfastes pour nous tous. La dégradation de l'ambiance menaçait, il fallait réagir. Je réussissais à captiver l'esprit de ceux qui voulaient bien me suivre dans mes récits, comptes-rendus de lecture. Les autres avaient assez de respect pour se tenir tranquille malgré l'envie de rouspéter ouvertement.

J'ai beaucoup aimé l'omnibus. Je l'ai béni. Pendant tout le printemps et l'été il m'offrit la possibilité de m'évader, de fuir le vacarme et la promiscuité du cantonnement. Une aubaine ! Le bienfait restauratif de la solitude est inépuisable. L'omnibus me permettait de tirer un maximum de profit des rares heures de disponibilité. Il m'aidait à supporter l'existence. Au début de notre séjour à Adriers, j'avais essayé de remplir les heures du soir, après la rentrée, de « travail intellectuel ». J'étais jeune, impatient, avide d'apprendre. Je refusais le sacrifice total de tant d'années de jeunesse. Je voulais à tout prix évoluer et pénétrer plus loin dans la langue française, les choses de l'esprit. Le règlement demandait d'éteindre toute lumière à partir de 22h. Je glissai une bougie secrètement dans une caisse, puis je fis suivre le bouquin. De cette manière je voulus prendre d'assaut la forteresse de la langue anglaise ! Mais j'échouai lamentablement.

En été 1917, je découvris « Hermann und Dorothea »²⁰, Nietzsche et Schopenhauer. Puis j'eus quelques prises de contact avec la littérature (la vraie) française. Les « Nourritures Terrestres » de Gide m'impressionnèrent beaucoup. Sur fond de fin du siècle, Gide retrouva la vitalité de sa maturité. La lumière chaude des derniers Dimanches de septembre s'accorda très bien à l'atmosphère des « Nourritures Terrestres ». La « ferveur » de Gide exprimait pour moi-

²⁰ Goethe, *Hermann und Dorothea*, 1797

jeune prisonnier affamé et sevré de toute nourriture intellectuelle un amour de la vie qui est conscient de sa vulnérabilité. Je la comparais au soleil de septembre qui lui aussi laisse percevoir le déclin de la saison estivale. C'est avec cet élan d'amour pour la vie, inspiré partiellement par un grand texte de langue française, que je jouissais des dernières heures de chaleur de septembre.

L'omnibus stationnait à l'ombre d'un immense chêne. Le silence était parfait, mais de temps en temps le bruit cassant d'un objet qui tombait sur la bâche de la voiture me réveilla brusquement de mes rêves. Qu'est-ce que cela pourrait bien être ? Un garçon qui lançait en cachette des pierres pour taquiner un peu le boche ? Mais non, il s'agissait d'un gland qui s'était détaché de la branche : la fin de la saison s'annonçait. Le fruit n'avait plus besoin du coup de vent pour lâcher sa branche, il tombait tout seul, c'était la fin, le déclin. Jouissons des derniers jours de beauté ! Faisons une provision de chaleur et de joie de vivre, préparons-nous moralement aux jours d'indigence hivernale, respirons profondément, n'oublions pas la splendeur du dernier moment ! Pour moi, les mots français de « ferveur », « d'élan vital » prenaient une signification.

Une fois pourtant, il me fallut faire le sacrifice de quitter le bonheur de la solitude ; Wilhelm Wildermuth exigea de la musique : des chansons patriotiques et des marches militaires. Je remontai à notre salle, ici et là les visages rougis témoignaient de la consommation du vin rouge, mais il n'y eut pas d'exactions après qu'on avait exilé les « enfants terribles ». Ernst Hermann avait été sévèrement réprimandé par son tuteur Welz, il se tint tranquille, en maugréant. Après mon solo de violoniste je regagnai ma solitude.

L'après-midi rétablit un calme de cimetière dans la cour. Le matin un brouhaha terrible y avait dominé, car les paysans stationnaient leurs « char-à-bancs » dans la cour des Garestier pour se rendre à la messe vis-à-vis.

Je venais de dénicher sous un tas de paperasses et de ferraille une publication d'actualité, où l'auteur s'attaquait à la franc-maçonnerie qu'il déclarait responsable de la dissolution de la vie religieuse en France. Il déplorait le désordre moral de la société française et en accusait la séparation de l'Etat et de l'Eglise, le fameux « laïcisme ». Cela m'étonna profondément. Mon champ d'observation était Adriers. Il était restreint, je le savais.

Jeune instituteur de 25 ans, du Nord de l'Allemagne, protestant, produit d'une éducation laïque et protestante, citoyen de la jeune monarchie impérialiste de Guillaume II, j'avais toujours considéré la franc-maçonnerie comme chose négligeable. Quant à la séparation de l'Etat et

l'Eglise, j'étais partisan pour le principe. La vie religieuse du petit bourg d'Adriers me semblait intacte, pour le rôle de l'église catholique dans la société il n'y avait vraiment rien à craindre. Mes moyens d'analyse étaient insuffisants, j'en conviens. Voilà le résultat de mes observations : Il me parut inconcevable que depuis 1906 (date fatidique) la communauté des fidèles allaient se désagréger, car je constatai qu'on se rendait régulièrement et nombreux à la messe dans le bourg. La peur de l'Eglise catholique était dénuée de fondement.

La situation du protestantisme dans mon pays était d'une autre nature. La monarchie allemande et la famille impériale affichaient leur attachement inconditionné à l'église protestante, ainsi que toute la caste arriviste de l'époque. L'esprit libéral était très mal vu. L'indifférence religieuse faisait obstacle à l'ascension sociale dans la jeune société d'une Allemagne fraîchement réunie sous le trône de Berlin. Se déclarer libéral en matière religieuse suffisait pour vous écarter de toute promotion. La Monarchie considérait l'Eglise protestante comme annexe de l'Etat, et le citoyen qui manquait d'assiduité nuisait sciemment à sa réputation et sa carrière. Aimer la patrie, soutenir et servir la Monarchie et aller à l'église, tout cela allait ensemble. L'Empereur n'avait-il pas réussi à améliorer le niveau de vie ? Il fallait se ranger aux évidences qui témoignaient en faveur du gouvernement impérial. La bénédiction du Ciel reposait sur lui ! Le bien-être matériel du peuple n'était rien d'autre que la récompense divine, décernée à celui qui seul le méritait. Qui ose critiquer un gouvernement détenteur de l'approbation suprême du Ciel ? Les libéraux, les mauvais sujets, les garnements sans moral, c'étaient des traîtres. Il fallait se tenir à distance de cette racaille. On proclamait les idéaux des ancêtres qui avaient tous servi l'Etat et l'Eglise : la mère catholique pour les Bavaois, Luther pour la Prusse. Un point.

Je haïssais l'hypocrisie de la société guillaumienne en Allemagne. J'étais jeune et je voulais améliorer le monde, me battre contre l'empoisonnement de la vie publique. C'était pour cette raison que je croyais que la séparation de l'Eglise et de l'Etat -tant déplorée dans la France catholique après 1906- était plutôt une bonne chose, propre à purifier l'atmosphère.

Je mesurais donc l'intensité de la vie religieuse à la fréquentation de la messe d'Adriers. L'église nous faisait face. Tous les Dimanches je pouvais constater que son rôle régulateur et pédagogique était reconnu sans contestation, au moins en milieu rural. Les habitants fréquentaient les offices. Tous les Dimanches matin un beau tableau s'offrait à nos yeux. Les paysans portaient encore le sarreau noir des ancêtres. Les femmes mettaient une robe noire avec un genre de capuchon qui leur donnait un peu l'air d'une religieuse. Tout le monde chaussait des sabots traditionnels, pour la messe on mettait un genre plus léger, très élégant, avec applications ouvragées de cuir brillant. Les jeunes filles portaient des coiffes dont

pendaient de longs rubans blancs. J'aimais beaucoup la vue de la foule des fidèles, c'était une image rassurante. Il y avait donc des institutions et valeurs qui résistaient au monstre destructeur de la guerre.

Lundi matin, tout rentrait dans l'ordre profane du quotidien, bien sûr. Lorsque le paysan de Nérignac rencontrait une connaissance d'Adriers il risquait d'être chatouillé un peu. Celui de Nérignac :

- « J'passais chez vous dernièrement, et...
- T'es venu manger le Bon Dieu, toi ? dit l'autre
- Que veux-tu que je fasse à Adriers un Dimanche matin. » dit l'interlocuteur en haussant les épaules

On souriait, on était doucement complice. Le Mardi et le Mercredi les fidèles étaient devenus de parfaits libres-penseurs et personne ne s'en cachait. Tout le monde était libre-penseur, voire rouspéteur. On parle du prêtre sans trop de respect, on se moque même un peu. Des fois on trouve que les curés ont l'esprit borné et s'opposent à toute idée de progrès. À vrai dire : c'était pour la galerie, un jeu, on jouait au libre-penseur. Plusieurs fois, j'eus l'occasion d'assister à la visite du curé dans des familles. On était toute subordination. Une fois parti le représentant de l'ordre moral, on se défoulait verbalement. C'était le calembour qui sauvait souvent l'indépendance intellectuelle, les Français aiment blaguer. La blague affirme l'indépendance morale. Un rire frondeur rétablit le bien-être. Dieu merci, ce n'est jamais sérieux. La blague reste inoffensive, anodine, et le Dimanche prochain, tout le monde va à la messe avec la déférence requise.

Le long séjour ininterrompu à Adriers avait considérablement agi sur ma manière de voir et de juger les Français. Au début de la captivité je fus plutôt enclin à les juger sévèrement. J'avais tendance à critiquer et à désapprouver. Ce n'est qu'à la longue que j'ai appris à ne pas réagir automatiquement de manière émotionnelle. Au premier contact je n'enregistrai que les différences. Pour l'amour de la vérité je dois avouer que mon option chauvine pour la « manière allemande » était stupide. Heureusement je suis de nature curieuse. Mon tempérament aime me pousser à la conquête intellectuelle. Je veux pénétrer en zone étrangère, j'aime ouvrir les portes fermées jusqu'ici à mes yeux, découvrir les richesses d'une autre civilisation. En temps de guerre, le besoin de découvrir l'autre se heurte partout aux obstacles infranchissables. En se frottant à la « manière française », l'âme patriotique souffrait mille douleurs. La culture allemande pourtant tout aussi raffinée que la française, était systématiquement dénigrée. De l'autre côté du Rhin sévissait la barbarie ? Le caractère allemand serait grossier, ignare,

belliqueux, sans aucune tendance spirituelle etc. Les publications injurieuses de la presse m'avaient tellement scandalisé que je vivais dans la défensive et la méfiance. Les grandes œuvres de l'esprit allemand n'avaient-elles pas enrichi le patrimoine européen ? Dépréciées, salies à jeter aux orties ? Je m'étais forgé une carapace d'amour-propre pour me rendre plus invulnérable. J'avais essayé de me retrancher dans un mutisme farouche, ma manière personnelle d'auto-défense. Il m'arrivait d'éprouver le désir de me venger par des « bouderies » obstinées ou des remarques désobligeantes.

Au cours des mois progressivement j'abandonnais ma forteresse, j'avancais à grands pas vers plus de compréhension et d'indulgence vis-à-vis de mon entourage. Enfin je me laissais un peu vivre, les différences cessèrent de choquer et d'offenser, je découvris des traits aimables chez mes interlocuteurs. Insensiblement je m'étais mis à me familiariser avec le caractère étranger, et je finis par y trouver des particularités qui -ma foi- étaient dignes d'être aimées. Cette réconciliation partielle, nécessaire pour établir l'équilibre intérieur, se faisait quasi subrepticement.

En 1917 le jeune homme que j'étais, à la merci de sources d'informations aléatoires. La lecture à bâtons rompus d'un peu de littérature me laissa sur ma faim. Je me forgeai une image incomplète et nécessairement fautive de la guerre, de ses origines, de l'histoire de nos peuples, de mon pays, du monde, du caractère français. Pourtant je fus inlassablement à la recherche de plus de discernement.

En 1914 l'adolescent venait tout juste de terminer ses études. Il avait été gavé de « valeurs allemandes ». Le gamin déjà dévorait « Don Carlos » de Schiller, le cœur battant. « In tyrannos », la révolte, l'idéalisme humanitaire, le beau, le noble ! Pour ce jeune homme fraîchement promu instituteur que j'étais, l'idéologie civilisatrice de la France avait beaucoup d'attrait. Schiller prônait les « Droits de l'homme » ! Quand les armées françaises remportaient des victoires sur les champs de bataille, Le patriote en moi se consolait, « *La France se bat pour la liberté des hommes, depuis la Révolution elle proclame les valeurs de liberté et l'égalité. Elle se bat pour la souveraineté des peuples, l'égalité des individus, pour un monde meilleur, rien que pour de très belles choses. La France est une autorité morale. Il ne faut pas trop craindre une victoire française dans le conflit actuel.* »

Les journaux français me révélèrent que cette jeune Allemagne à peine unifiée était déjà pourrie. L'impérialisme de Guillaume et de Bismarck représenterait une terrible menace pour le monde civilisé. Berlin seul était responsable de cette guerre mondiale. La cupidité impérialiste était l'ennemi qu'il fallait anéantir. La France par contre ne saignait que pour sauver l'humanité.

Que j'étais triste, frustré, perplexe, en désarroi ! Nous autres Allemands avions beau prétendre et croire autre chose, c'était la France qui rassemblait sous son drapeau les hommes de bonne volonté. Chez nous c'étaient les forces maléfiques qui agissaient. Où avait-elle disparu, la nation des « poètes et penseurs ? »²¹ J'écarquillai largement les yeux.

Bien plus tard -hélas !- les négociations de l'armistice et le Traité de Versailles m'ont brutalement arraché à mes illusions. La patrie resurgit péniblement du naufrage moral, ou le monde l'avait précipitée après la défaite. Le « missionarisme » de la France qui se disait à la tête de l'humanité civilisée n'était au fond qu'un égoïsme nationaliste camouflé. La cruauté du « Diktat » de Versailles dévoila le vrai visage de l'ennemi héréditaire. Ils n'étaient pas tellement meilleurs que nous, n'est-ce pas, les Français ? Quelques années plus tard²² je pris connaissance des « Betrachtungen eines Unpolitischen »²³ de Thomas Mann. C'était avec enthousiasme que je me ralliai à ses analyses. L'humanitarisme n'était qu'un masque. Je partageai le dégoût du patriote Thomas Mann. Le grand écrivain avait participé à la guerre, avec ses propres moyens : avec la plume.

En 1917 -à Adriers- je croyais mieux comprendre le caractère français. La situation du prisonnier est très particulière. Il est coupé de l'extérieur, depuis de longues années séparé de son propre pays. L'intégration dans la vie du bourg n'est que superficielle. Le prisonnier est constamment poussé à la périphérie de la vie. L'isolation le contraint à regarder, à observer sans jamais prendre part. Le travail d'assimilation compréhensive reste inachevé, par essence.

Le prisonnier participe le moins à la guerre, il reste spectateur. Mon existence à Adriers porte des traits de l'idylle. Un jour il était question dans la presse d'un échange de tous les prisonniers parmi nos deux peuples. En effet, l'idée de rentrer en Allemagne et de revoir les miens avait quelque chose de séduisant. L'arrestation dès le début de la grande bataille de la Somme m'avait sauvé la vie. Je croyais que le destin n'allait pas une deuxième fois me protéger. L'idée fixe de mourir cette fois m'obsédait. Non, je n'avais pas envie de rentrer et de participer de nouveau aux combats. Je n'ai pas honte de cet aveu. Je souhaitais l'échec de ces négociations. En cas de renvoi en Allemagne j'aurais exigé d'être réintégré dans les troupes de première ligne, j'avais cet orgueil. Mais je préférais nettement qu'il ne fût pas mis à l'épreuve.

La captivité était lourde à supporter. Mon stoïcisme m'avait assez bien habilité à endurer les désagréments de la vie en commun et les corvées physiques. Le dénuement matériel n'existait

²¹ N.d.t : "das Volk, der Dichter und Denker"

²² N.d.t : Vers 1925

²³ MANN, *Les considérations d'un apolitique*, Grasset, Paris, 1975.

pas, les privations étaient supportables, nous étions suffisamment et même bien nourris. On nous protégeait contre la froideur hivernale. En cas de maladie on s'occupait de nous. Mais être très souvent la cible de dépréciations en tant que membre d'un peuple barbare, endurer l'arrogance officielle et le mépris des enfants et des jeunes victimes de l'endoctrinement nationaliste, tout cela me pesait beaucoup.

Après la moisson, ce fut une autre fois le battage. La commune disposait de quelques machines dont on se servait à tour de rôle. Un groupe invariable de cinq prisonniers suivait sa machine d'une ferme à l'autre. Chaque année, j'avais peur à l'approche du battage. Le métayer embauchait la jeunesse du voisinage pour aider. Autour de la machine se réunissaient à l'occasion des adolescents français et les prisonniers. Les Français n'avaient aucun intérêt à maintenir les boches en bonne humeur. Nous connaissions la plupart d'entre eux. Quand on les rencontrait en dehors de la bande, ils étaient bon copain, aucune difficulté n'entravait l'entente. Mais ici, ils apparurent en hordes, et voilà que l'esprit guerrier se réveilla. Proverbe français : « *Cent sages font un fou, cent moutons font un loup.* » Je les exhortai de ne pas créer de problèmes, de ne pas gaspiller force et intelligence, de les économiser pour d'autres épreuves plus sérieuses. Je ne réussis pas non plus à amadouer mes camarades, mes conseils, mes ruses échouèrent. Je leur conseillai de punir les blancs-becs français par le mépris et l'indifférence, signe d'une vraie supériorité. Des exhortations pareilles n'impressionnèrent guère les lansquenets coléreux et irascibles.

Malheureusement nous autres prisonniers nous n'avions jamais moralement le dessus. Le mérite était de l'autre côté, hélas ! Voici l'explication : pendant tout le temps du battage les filles et femmes circulaient, la cruche de vin en main pour rafraîchir les travailleurs, la chaleur était infernale, il fallait dépoussiérer et arroser le palais. La question se posait : est-ce que les Allemands succombèrent-ils à la tentation de se faire servir trop souvent ou bien en supportèrent-ils moins bien les effets ? De toute façon était-il que les garçons français, habitués à la consommation régulière, n'offrissent aucun signe d'ébriété, tandis que personne ne pouvait prétendre la même chose pour le compte des prisonniers. Le bruit d'une trop bonne humeur générale devint souvent annonciateur du pire : l'ambiance bascula subitement, on se querella. Le venin de la haine opéra. Un Allemand avait un verre de trop dans le nez. Sa susceptibilité était à l'affût. Il avait bien entendu une remarque désobligeante, offensante, le visant personnellement, il en était sûr. Les autres l'aiguillonnèrent. Des fois il suffisait que deux Français échangeassent quelques propos et jetassent un coup d'œil vague en direction d'un prisonnier quelconque pour que celui-ci tombât dans un accès de folie haineuse. Le courroux

éclata. Le Français que le hasard avait mis à proximité servit de bouc émissaire. La situation se gâta, il fallait à tout prix empêcher qu'on en vînt aux mains.

On ne faisait absolument pas de différence entre Français et Allemands en matière de nourriture. Nous étions traités exactement comme les colons français et la famille. Les travaux de battage se terminaient partout par un repas de fête, qui durait souvent plusieurs heures. Personne ne nous obligeait de quitter la table avant les autres. Quand il était évident que le vin montait à la tête de certains individus allemands, on essaya de freiner la consommation un peu. La cruche passa donc secrètement à côté de ces individus. Cela fonctionnait aussi longtemps que ceux-ci ne remarquaient rien de la manœuvre. Lorsque le prisonnier se rendait compte qu'il avait été délibérément « oublié », il protesta, défendit son honneur, prétendit être tout à fait sobre, bien que tout le monde constatât que le maintien de l'équilibre fût menacé. Les inconvénients de mon rôle d'interprète étaient nombreux. Je devais faire le médiateur entre les partis adverses. Il fallait du tact, du doigté, souvent j'avais honte pour mes camarades, je me voyais incapable de défendre leur cause. Comment excuser le comportement d'un ivrogne, d'un prisonnier qui ne savait pas se tenir ? J'étais dans l'embarras. Le prisonnier est un être déraciné. Les camarades du détachement d'Adriers enduraient la captivité depuis le début des hostilités. Trois ans de réclusion, c'est long je plaçais leur cause, mais pas toujours avec conviction, c'était fatigant.

À l'intérieur des équipes s'établissait une certaine hiérarchie. Il y avait des spécialistes pour divers besoins. Je jetais la paille en arrière pour empêcher un amoncellement gênant qui aurait pu arrêter la machine. J'avalais beaucoup de poussière, mais le travail présentait des avantages qui compensaient largement ce désagrément. Henri et Ernst Hermann, les plus costauds d'entre nous, se chargeaient du transport des sacs remplis. Personne ne mettait en doute leur qualification pour cette tâche. D'autant plus qu'ils avaient pratiqué ici et là un procédé légèrement frauduleux : de temps en temps, un sac plein, étant du nombre de ceux qui étaient dus au propriétaire, prit secrètement le chemin de la grange du métayer. Le métayer récompensait le recel avec de petits cadeaux, une bouteille de pinard, un paquet de tabac, d'autres « primes de bon rendement ». Si l'agent du propriétaire, chargé de contrôler le déroulement correct des travaux, tombait dessus, le métayer avait toujours la possibilité de se laver les mains en accusant la bêtise des prisonniers. Nos deux amis ne l'auraient pas trahi. Henri savait mettre aussitôt le masque de l'innocence offensée, il était l'incarnation de la candeur elle-même, il ne comprenait pas un seul mot aux accusations proférées à son adresse. Il refusait tout attentat à son honneur. Hermann, son complice, n'avait même pas besoin de se composer

un visage de circonstances, son aspect normal suffisait pour convaincre tout interlocuteur de son insondable stupidité. Ils avaient tous les deux le talent de subtiliser au profit du métayer sans jamais se laisser prendre.

Mon travail derrière la machine n'était pas trop pénible. Je faisais toujours le même geste, pendant des heures et des heures. Je devenais automate, donnant libre cours à mes idées. Enfin, ce qui méritait ce nom. La plupart du temps je regardais défiler les images de mes rêves. Je somnolais presque. Des fois une idée émergea subitement, elle n'était jamais le résultat d'un procédé intellectuel. Mon cerveau fonctionne souvent comme ça.

Des fois je m'occupais de ce que j'avais lu la veille. J'adoptais le langage de l'auteur, ma mémoire travaillait comme une machine qui tournait. Je répétais des mots, des phrases, des structures entières, je divaguais. Tout d'un coup, je me réveille, le mécanisme inconscient change de nature, la répétition machinale de mots se concrétise, devient pensée, du langage naît l'idée, contrairement au procédé normal : l'idée cherche sa forme verbale. Le bruit de la batteuse fournissait l'arrière-plan sonore, le ronflement continu favorise l'étrange activité intellectuelle. J'ai l'impression de régler l'action du cerveau d'après les changements du rythme, les intermittences ou les reprises de la batteuse, d'après les ordres d'une synchronisation mystérieuse.

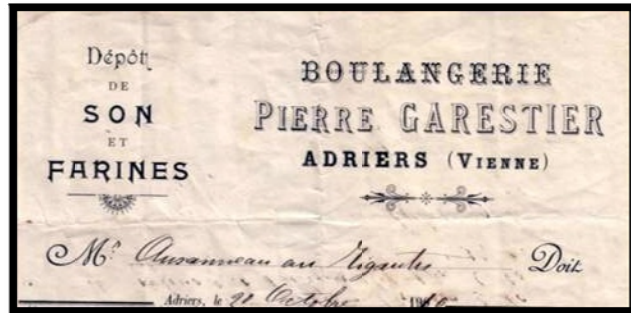
Un jour je découvris le jeu des mélodies. La machine m'octroya la tonalité. Je récitais des poèmes, dont je savais une immense quantité par cœur. Une épaisse croûte de poussière s'était déposée sur mon visage. Je devais monter sur la machine pour saisir les gerbes qu'on hissait. Je coupais le fil de paille ou la corde de chanvre, donnais un coup de pied à la gerbe qu'un camarade enfonçait dans l'orifice de la batteuse. Cette tâche était moins reposante que l'autre. Un moment d'hésitation ou d'inadvertance de ma part pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour le déroulement du travail. Les secousses de la machine se communiquaient à mon corps. Le monde autour de nous vibrait, on avait l'impression qu'elle devenait un écran de cinéma.

Il fallait inventer une technique pour couper la corde des gerbes. Les chardons étaient nombreux. Je manipulais les gerbes d'après la méthode suivante : saisir la gerbe rapidement avec la main gauche, la mettre sur les genoux et puis trancher courageusement d'un seul coup la corde. Un jour, ma méthode me trahi. Je tranchai avec trop d'élégance et d'insouciance. La pointe du couteau entra dans ma cuisse. Je remarquai la chaleur du sang qui descendait la jambe. J'eus bientôt le pied mouillé. Mon souvenir saluait avec émotion le petit garçon en moi qui avait grandi à côté d'un ruisseau. La sensation du pied mouillé lui était familière. En poussant le pied contre la semelle, je sentis le liquide monter vers les côtés et se presser dans les

interstices des orteils. Le vacarme de la machine assourdissait malheureusement le bruit qui aurait dû accompagner la sensation. Je mettais tout mon orgueil d'ouvrier à ce que le travail se poursuivît. Au cantonnement je dus constater que la blessure était assez profonde et demandait des soins.

Chapitre IX - Les nourritures terrestres

Suite : les battages ; « Nourritures terrestres » ; les raisins, le pain français ; l'abondance, la plénitude ; les songes-la réalité ; l'actualité de la politique : Clemenceau, l'affaire Caillaux ; la science historique peut-elle prétendre à l'exactitude ? À la crédibilité ?



La période de battage terminée, les circonstances furent celles que le Haut Comité militaire appelait « accalmie ». Il fallait arranger les champs pour les semailles d'automne. Nous nous occupâmes à morceler avec des « piardes » les galettes de bouse des immenses fumiers pour le procédé de distribution d'engrais. Et entretemps, on récoltait d'autres richesses : les haricots, les potirons. Le colza fut battu à l'ancienne technique avec un fléau et nettoyé au moulin.

L'abondante récolte de cet été s'entassait partout. Cours, granges et caves en débordaient. Si je voulais décrire cet été je pourrais copier le 5^e livre des Nourritures Terrestres d'André Gide, titré *La ferme*. « *Fermier, chante ta ferme ! Je veux m'y reposer un instant -et rêver auprès de tes granges à l'été que les parfums des foins me rappelleront. Prends tes clefs, une à une, ouvre-moi chaque porte !...* »

Depuis la saison des cerises au Grand Vilmar nous n'avions pas un seul moment manqué de fruits. Les prunes aux multiples couleurs et puis les nobles pêches ! Pommes et poires dans une diversité vertigineuse ! Les tomates tombaient par terre et pourrissaient. Les grappes se faisaient voir parmi les feuilles de vigne tombantes, elles étaient d'une taille luxuriante, grandes comme des prunes. Et puis les noix, jaunes, brillantes, finement revêtues d'une légère couche de cire.

Cette année, les vignerons dénichèrent le dernier vieux tonneau dans les coins de la cave. Il fallut renoncer à la production du « cidre », l'abondance en fruits était trop grande. On se mit à sélectionner pommes et poires, on ne prit que les meilleurs exemplaires. Quelle richesse, on la ramassa et la mit sous les arbres pour qu'elle y pourrît. Jusqu'au milieu de l'hiver nous passâmes auprès des tas de fruits. Des provisions inépuisables ! Deux fois par jour, la musette du prisonnier se remplissait. La collation de l'après-midi chez le fermier se faisait comme suit :

sur la table on arrangeait à côté d'une énorme jatte contenant une montagne de fruits des miches de pain, de ce pain bon et savoureux que les Français savent faire. Vis-à-vis de tant de saveur naturelle et de succulence saine je pensais des fois avec un léger dégoût aux repas gras et lourds de mon pays natal. La porte était grande ouverte, le soleil de septembre entrant dans la salle obscure. Tout autour la nature ne respirait qu'à peine, le calme semblait vouloir célébrer le mystère du mûrissement. Les mouches voltigeaient, leur bourdonnement fatigué annonçait la saison déclinante. Le souvenir de ces moments de repos et de jouissance m'exalte encore, je dois me retenir pour ne pas chanter en rhapsode à l'exemple de Gide les merveilles d'Adriers en pleine guerre ! Je comprends mieux depuis ce temps que Nietzsche parle éloquentement de questions « diététiques » dans son « Ecce homo ». Ses heures de repos et de béatitude occupent une grande place dans ma mémoire.

Début octobre ce furent les vendanges. J'eus la chance de passer plusieurs jours sur « La Combe ». Les Français disent que le vin joue sa part dans la composition du caractère national. Le vin est au centre des choses de la vie, les vendanges sont célébrées comme une immense fête. Récolter le raisin n'est jamais un travail ordinaire. On s'efforce d'en éloigner tout aspect d'occupation ennuyeuse et de corvée.

C'est à la mesure du vin que les Français jugent la situation économique. Dans l'ambiance générale de guerre et de pénurie, de hausse des prix, on se renseignait auprès du voyageur de passage, en l'occurrence il répondait :

- « Le pays là-bas n'est pas trop mauvais. On y fait un petit vin, tout à fait épatant, je t'dis, pas trop cher du tout. »

Partout on déplorait la hausse des prix, à l'exception du marché aux bœufs, car le prix des bœufs restait plus que satisfaisant. On demandait aux poilus en permission des renseignements sur les conséquences de la « vie chère » dans leurs garnisons respectives. La réponse était souvent :

- « On y paie le vin quarante sous. »

Le pain blanc jouissait de la même estime générale. Une race humaine qui n'a pas honte d'avalier du pain noir ne devrait pas prétendre à être appelée civilisée, c'était une bande de barbares. Je cite Charles Bonnefond, le début de son Histoire d'Allemagne (parlant de l'ancien peuple germanique) : « *Ils ne connaissent ni le blé, ni l'art de cuire le pain* ». L'Allemand moyen d'aujourd'hui qui ne sait rien de la France serait incapable de mesurer la justesse de cette remarque. Le lecteur français moyen ne croirait pas avoir bien lu. Ne pas savoir faire du pain ! Si

la nature barbare de tout ce qui est allemand a du mal à s'adapter aux bienfaits et aux règles de la civilisation, il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner. Ils continuent à manger du pain noir, ça alors !

On fêtait au début de septembre les dieux patrons de la douce France : le vin et le pain blanc ! La Combe avait embauché à cette fin (et celle des vendanges) plusieurs femmes. Elles vidaient le contenu de leurs corbeilles dans des hottes que les hommes devaient déplacer. La hotte était munie de deux daubes trouées qui se faisaient face. Une perche était introduite dans les trous de la sorte que deux hommes mettaient le bout de la perche sur l'épaule et s'en allaient en transportant leur charge basculante. Les hommes n'avaient guère le temps de cueillir eux aussi les grappes, mais personne ne se sentait pressé. Tout le monde mangeait le raisin délicieux, on en prit plus qu'il n'était raisonnable. Tous les soirs on jurait de s'abstenir le lendemain, d'observer un jeûn complet pendant 24 heures pour se remettre des suites de l'excès. Hélas ! Au petit matin on succombait immanquablement de nouveau aux attraits de ce petit fruit divin, délicieusement enrobé d'une couche de rosée grise. La voilà engloutit dans la bouche gourmande avant que la raison n'eût pu lui barrer le chemin. Fatal. La tentation fut trop grande. Le premier raisin sucré et agréablement frais incita à récidiver, et voilà le serment de la veille jeté aux oubliettes !

Madame Thaudière était incapable d'accomplir le travail toute seule. Nourrir tout ce monde ! Ernestine Hébras arriva en renforcement du Grand Vilmar. Après le repas, Ernestine nous rejoignit dans les vignes pour quelques heures. Pendant toute la matinée Heinrich Wegener avait vainement essayé d'entretenir les femmes de ses grivoiseries. Il se félicita de l'apparition de la plus jeune et la plus jolie. Elle devint la cible de ses assiduités. Tous les matins il me disait :

- « Écoute interprète, demande à la grande si elle viendra cet après-midi ! »

Une fois dans la vigne, Heinrich chercha le voisinage de la jolie Ernestine. Il nous avait fait part de son intention d'entretenir « la grande » de la « chose que vous savez ». Je remplace le vocabulaire scabreux de notre Henri par l'expression des « Contes drolatiques » de Balzac, plus convenable. J'attendais avec embarras et inquiétude le moment où Henri allait mettre en œuvre son intention. N'avait-il pas encore trouvé par quel bout entamer la conversation ? Ernestine le trouva un peu pensif, préoccupé même. Elle lui demanda gentiment :

- « Alors, Henri, ça ne va pas aujourd'hui ? Vous n'êtes guère bavard ! Vous n'êtes pas content, paraît-il. ? »

- « Ah non, Mademoiselle, pas content du tout, moi
- Et pourquoi donc, Henri ?
- Ah pas bon. Moi toujours ici. Femme toujours là-bas. Moi toujours coucher seul. Pas bon. Pas content, moi. Saloperie. »

Si possible je me sauvais. Sinon je réprimandais notre Henri pour freiner son besoin de confidences. Ernestine, fort embarrassée, souriait un peu. Il était évident que ma présence la dérangeait beaucoup. Le soir, Henri prétendit qu'il aurait fait entendre bien d'autres blagues à « la grande », mais ce vieux pasteur pudibond à côté d'eux l'en avait malheureusement empêché. Il se vantait d'avoir eu du succès avec ses lamentables gaillardises. Il essaya de corriger l'idée que je me faisais de la vertu féminine. Le principe qui réglait son commerce avec l'autre sexe se résumait comme suit : « *Plus tu fais allusion à la chose que vous savez plus tu gagneras en estime chez les dames.* »

Une fâcheuse altercation avec notre Louis Ramblière m'avait tellement blessé que je pris la décision de me venger. Je me déclarai malade pour quelques jours. Jouissant du calme et de la solitude dans le cantonnement déserté j'écrivis un article dont j'avais ruminé la matière depuis longtemps. À un moment précis le sentiment de bonheur devint particulièrement fort. Le mystère de ce bonheur devait avoir une autre source que celle de l'isolement dans l'écriture. Je me mis à chercher l'origine de cet état de grâce inexplicable. Ce fut ceci : Dans la cour on réparait des tonneaux. Il s'agissait de mettre de nouveaux cerceaux en se servant d'un marteau et d'un outil en bois avec manche à l'aide duquel on les fait avancer sur le bois du tonneau. Le bruit, qualifié de « caverneux », provoqué par le martellement régulier s'était fait entendre impérieusement pendant tout l'après-midi, mais il n'avait pas trouvé le chemin de ma conscience. Or j'ai passé mon enfance dans le tintamarre sourd d'un atelier de tonnelier. J'étais parfaitement habitué à ce bruit. Mon enfance s'était déroulée dans l'illusion d'un silence total, bien que la cloison qui séparait ma petite chambre de l'atelier de mon père-tonnelier fût très mince. L'enfant vivait dans la paix insonore de la maison paternelle, il était comme assis à pic sur une île raide où se brisaient les ondes impuissantes du bruit du monde extérieur.

Par cet après-midi à Adriers en pleine guerre et captivité, dans la grange des Garestier, le bruit familier avait rétabli l'état d'âme d'antan, l'ambiance d'une enfance lointaine. Il avait créé une émotion que la conscience avait tardé à percevoir et à définir. Une fois la source découverte, le charme n'en fut pas amoindri pour autant. Il s'y mêlait un peu de nostalgie, c'était tout. J'appris grâce à ce moment de bonheur étrange que la vie intérieure de l'homme subit des influences qui émanent de source obscure. La vie qui nous anime se nourrit d'expériences

profondes qui agissent sur la vie active, y mettent la teinte individuelle, bien que discrète et peu manifeste. La vie intérieure est comme la mer, dont la surface est éclairée par la lumière de la conscience. Une psychologie qui se limite à ne définir que ce qui s'offre à tout regard, reste -au pied de la lettre « superficielle ».

Ce fut un jour magique. Il se peut que la nuit qui y suivit fût agitée de rêves particulièrement violents, de rêves d'évasion, de nostalgie. Ce genre de rêves me hantaient à des intervalles de plus en plus courts les derniers temps. La monotonie de ces rêves nuisait à leur enchantement, ils étaient souvent accompagnés d'un sentiment amer de frustration. Mais malgré cela l'imagination rêveuse inventait toujours de nouveaux détails, variait les images, les sujets et leurs attraits. Il m'arriva de voir les images se superposant en plusieurs couches, comme si le songe actuel faisait office d'une réalité de deuxième ordre qui se souvenait d'autres songes engloutis dans des profondeurs. Les songes de nostalgie, d'évasion vers le pays (la « Heimat ») étaient pathétiques, violentes comme un mélodrame. En état réveillé je les écartais. Quand les éléments émotionnels s'emparaient de moi pendant le sommeil, mes mains réagissaient, ils saisissaient la paillasse sous moi avec énergie, les doigts touchaient le bois du plancher, je sursautais en me réveillant. Le choc fut violent et douloureux, mais jamais insupportable, terrible. Les images du rêve continuaient à me consoler. Jamais je ne me fâchais contre eux, je ne leur reprochais jamais la déception qui suivait inéluctablement à l'illusion consolatrice.

Les vendanges terminées, ce fut le tour de la récolte des pommes de terre qui nous procurèrent l'avant-goût de la corvée redoutable des topinambours. Le bleu du ciel fit place au gris nuageux. Chaque jour ensoleillé fut désormais un cadeau inattendu du destin, apprécié avec gratitude. La pluie nous surprit aux betteraves. Les peupliers au bord de la Blourde étincelaient quand un rare rayon de soleil perçait le feuillage qui nous envoyait son message lumineux. Les coups de vent transformaient les précipitations en pluie d'étoiles. Je pensai au conte de fée de Grimm (« Sterntaler »). Le cercle de l'année se ferma.

Les années faisaient chaîne. Il y a longtemps que nous étions arrivés à Adriers par un jour d'automne pareil.

Cette année (1917) l'Amérique nous déclara la guerre. Les Anglais avaient poursuivi leur immense offensive en Flandre pendant tout l'été, la Russie -malgré les de la Révolution- attaqua une autre fois. Ne restaient que les victoires en Italie qui nous rassuraient un peu. Le front reculait par endroits, nous étions encore victorieux dans l'ensemble de la situation. On espérait que la participation américaine se bornera à livrer du matériel de guerre. La Russie finissait par

disparaître comme puissance belligérante, une évolution que Madame Lanzeau de L'Âge Boudrie se vanta d'avoir prévu :

- « Les Russes nous feront des bêtises, ne l'avait-elle pas toujours dit ? »

Clemenceau Président du Conseil des Ministres ? Le nom ne me disait rien, s'il n'y avait pas eu les journaux et leur étrange chuchotement, les allusions, les secrets et mystères. Clemenceau avait été député en 1870, un vieil homme donc, je pensais qu'il ne pouvait pas changer le cours des affaires, n'était-il pas déjà son propre mythe ? À la tête du Conseil, il commença pourtant à bousculer les choses. Il nous inquiéta. Nous cherchâmes à nous rassurer mutuellement en inventant des explications palliatives, remède inefficace. L'aménagement récent du Conseil des Ministres serait-il autre chose qu'un moyen de rassurer la population, « de guerre lasse ? » Serait-ce une mesure importante ? Mais non, ne t'en fais pas, dit le camarade, aucune importance ! N'avais-je pas vu se suivre plusieurs Présidents, sans que les choses eussent beaucoup changé ? Je demandai donc un jour à Monsieur Vallat au Chagneau :

- « Qu'est-ce que vous pensez du Ministère Clemenceau ? »

J'entamai une de nos conversations habituelles sur l'actualité, Le « Hungrige » (l'Affamé, son sobriquet) appuya sa fourche à fumier lentement contre le mur, se mit en pose et me dit avec un sérieux inhabituel :

- « Je vous dirai une chose : avec Clemenceau ça sera la guerre à outrance ! »

En effet depuis un certain temps déjà on avait pu constater que tout bougeait. Pas au front, pour le moment, mais à l'intérieur le « TIGRE » trouvait suffisamment d'occasions s'assouvir sa soif de sang. Je parle de la longue suite de procès de haute trahison et d'espionnage qui remplirent d'ores et déjà les colonnes des journaux. Le début en fut marqué par le procès contre Bolo Pascha. Un vrai roman de la série noire ! Le procès-verbal des audiences brossa le portrait d'un homme qui aimait l'aventure, la vie romanesque et tourmentée. On le fusilla à Vincennes. L'entreprise d'épuration du Tigre fit ravage. Romain Rolland en donne une description dans son roman « Mère et Fils ». Le gouvernement de Clemenceau : un univers d'intrigues et de dénigrement, de dénonciations, de peur et de vengeance personnelle. Comme si l'actualité avait besoin des haines et des règlements de comptes entre députés pour restituer l'Honneur et la Grandeur du pays. Le coup de balai, la purge de Clemenceau semblait viser des personnalités « très en vue ». D'un jour à l'autre ces hautes personnalités se retrouvèrent devant le Juge d'Instruction ou en prison. Un flot de procédures déferla sur les administrations. On inculpa un nombre immense de gens. Le député du Pas-de-Calais mourut en prison avant d'être jugé.

Malvy, Ministre de l'Intérieur, mis en accusation par Léon Daudet et l'Action Française, eut à se justifier contre le soupçon « d'intelligence avec l'ennemi ». Il fut condamné à cinq ans de bannissement, Joseph Caillaux accusé du même-délit. On croyait avoir découvert en lui le personnage-clef qui dominait toute la bande des traîtres. Les procédures pendantes en instruction devinrent comme par magie des histoires issues de l'affaire Caillaux. Une longue procédure se termina par l'interdiction du « Bonnet Rouge », journal parisien. Il aurait favorisé par son style journalistique le « défaitisme » des Français. Lorsque les régions occupées du Nord furent libérées en automne 1918, Clemenceau frappa de son bras vengeur tous ceux qui avaient collaboré au journal allemand en langue française « La Gazette des Ardennes ». À côté de ces affaires hautement politiques il y eut d'innombrables procédures d'espionnage dont une quantité impressionnante se termina devant le peloton d'exécution à Vincennes.

Le gros morceau, le cœur des actions d'épuration resta l'affaire Caillaux. Quand je rentrais en Allemagne en 1920, elle n'était pas encore clôturée. Je n'en sais pas la fin. Mais quelques années plus tard Caillaux fut nommé Ministre des Finances. On l'avait jugé digne d'occuper un poste important et particulièrement lourd en responsabilités, à l'époque même des turbulences monétaires d'après-guerre ! Un homme qu'on avait traité avec un maximum de mépris ! Gérer les finances du pays, quoi de plus important ? Même pas la présidence du Conseil, à mon avis. Il est inconcevable que les motifs de suspicion contre lui aient tenu debout. Il avait été la cible d'accusations abjectes.

Je continue à me pencher en toute innocence et naïveté sur le caractère d'un homme comme Clemenceau. J'avais l'impression qu'il incarnait le type même de l'homme d'action, dans ce rôle il méritait d'être admiré. L'homme politique de son envergure écarte tout obstacle de son chemin. Il suit implacablement la voie du succès personnel. Le proverbe des « *multiples chemins qui mènent à Rome* » n'a pas de sens pour lui. Tout élément susceptible de nuire à son action politique doit être éliminé. Il ne connaît que son propre but, et tous les moyens qui y mènent sont bons. Son esprit ainsi constitué néglige le doute et la critique, écarte l'hésitation, ne recule jamais, ne se corrige pas, ne connaît qu'une vérité, la sienne. Ce trait de caractère ne manque pas d'une certaine grandeur. Le débat controversé n'existe pas, il poursuit son chemin avec détermination, sans faiblesse, avec brutalité. Clemenceau me devint suspect quand je le vis employer les moyens de la calomnie basse. Etait-il toujours patriote ? Homme de bonne foi ? Ce type d'homme politique me semblait cacher une faille caractérielle : gouverné exclusivement par le désir d'exercer le pouvoir il sera condamné à perdre un jour sa crédibilité. Alors les instruments de son action ne seront plus compatibles avec les principes de la morale. L'homme

sera contraint à se servir du mensonge pour concilier son comportement avec les principes de morale en vigueur. Il met un masque. Jamais il ne pourra prétendre à la vraie grandeur²⁴. Il faut que le débat politique reste crédible. Que les gouvernants aient le courage de préférer la vérité au mensonge ! Qu'on cesse de remuer la crécelle des mots creux au Parlement, qu'on évite le pathos, les fausses promesses, le vocabulaire de la séduction. Tout homme d'honneur, de goût et pureté morale pourrait alors de nouveau s'intéresser à la vie politique, y collaborer sans répugnance, pour le bien du peuple.

Je m'exprime ici une première fois sur des questions politiques. Jusqu'à ce moment j'y ai renoncé délibérément. Le changement survenu par l'avènement de Clemenceau à la tête du Conseil des Ministres m'y incite. La lecture de la presse quotidienne à laquelle les camarades m'avaient habitué depuis longtemps n'avait jamais cessé d'être une corvée pour moi. Mais je dois avouer que l'agitation de la nouvelle classe politique en France et son reflet dans la presse quotidienne finirent par provoquer ma curiosité. J'ai un peu honte de dire que c'étaient les affaires qui m'intéressaient plus que les Communiqués militaires. Clemenceau s'imposa avec une intelligence brutale. Les « affaires » et leurs détails psychologiques captivèrent mon attention. C'est toujours « l'homme » qui m'intéresse, plus que les « faits ».

Le lecteur malveillant reprochera à l'auteur de ces pages d'avoir un faible pour un certain journalisme d'investigation, non ? Qu'on ne me parle pas de la haute mission pédagogique de la presse ! Je défendrai ma cause qui est celle de la méfiance envers la presse aussi bien qu'envers la science dite « historique ». Il n'y a que la nature humaine qui vaut qu'on s'intéresse aux actualités, qu'on étudie, qu'on observe la réalité des événements. Je laisse à d'autres le prétendu souci d'objectivité et l'amour des faits. Les affaires du gouvernement Clemenceau me fournissaient une quantité de détails psychologiques, j'y trouvai mon compte.

Les FAITS ! Les éditoriaux du « Petit Parisien » traitaient souvent les soi-disant « données de l'Histoire ». Mes propres connaissances en matière de science historique furent mises à l'envers. Tout ce que j'avais appris semblait faux, erroné. Les journaux français mirent tout en désordre. Mon scepticisme vis-à-vis de la science dite « historique » augmenta. L'enseignement que j'avais dû supporter pendant mes études²⁵ avant la guerre m'avait toujours paru dépourvu d'intérêt. Rien qu'une présentation aride de faits, un tas de matière première, difforme, obscure. Mon professeur d'Histoire incarnait le type du pédant, totalement indifférent à l'art et à la

²⁴ N.d.t : L'auteur rédige ses souvenirs en 1927, en République de Weimar !

²⁵ N.d.t : Ecole Normale des Instituteurs.

psychologie, ses cours avaient été un supplice. Le savoir qu'il nous infligeait m'avait apparu sous l'image repoussante de sa propre et peu aimable personne : dépourvu d'intérêt. Mon maître à penser avait été Schopenhauer !

Le pédant en question meublait ses cours de maintes citations glanées dans les écrits de ses maîtres spirituels. Il invita à collaborer à sa collecte de citations. Il croyait que l'enseignement de l'Histoire « contribue à améliorer les mœurs », à former l'esprit du jeune citoyen. Esprit contestateur que je fus, je dus résister à la tentation de citer mon maître Nietzsche et de poser en cours la question de la non-valeur de la science historique (*Vom Wert oder Unwert der Geschichte*)²⁶. Ça aurait été un blasphème, crime iconoclaste, susceptible d'être sévèrement châtié. J'avais donc également renoncé à citer Schopenhauer : « *Si on voulait attribuer quelque importance à l'enseignement de l'Histoire, on devrait pour y arriver disposer d'une race moins mensongère que la nôtre.* » Ou bien (encore du Schopenhauer) « *Clio, la muse, patronne de l'Histoire, est corrompue, elle est dévorée par le mensonge comme une putain malade de syphilis.* »

Les élucubrations relatives du « Petit Parisien » de 1917 auraient donc besoin d'être complétées si non corrigées ? J'empruntai à Edgar Pailler son manuel d'Histoire. À cette lecture mon scepticisme se trouva brutalement confirmé. Les travaux de recherche des respectables éminences des deux côtés -français et allemand- avaient abouti à des résultats diamétralement opposés et ceci sur exactement le même point. La science se prostituait, d'un côté gauche du Rhin aussi bien que de l'autre. Elle n'était rien d'autre que l'outil de l'égoïsme national, elle cachait sous une draperie de vertu et de « pseudoscience » l'intérêt du collectif respectif, français ou allemand. Toute la science ne servait que les intérêts du jour, poursuivait les objectifs de l'égoïsme nationaliste. Sa nature était essentiellement opportuniste, prête à défigurer, à fausser le passé d'après les convenances du moment. Il y avait des historiens qui condamnaient « rigoureusement » la témérité et l'irrespect de certains confrères devant les « réalités ». Ceux-ci prônaient la méthode sûre de l'utilisation des « sources fiables », propre à réduire au silence les opportunistes et falsificateurs. Je récusai leur argument. Les sources fiables ? La bonne blague !

Qu'on me permette d'imaginer la situation suivante : Dans un avenir lointain la guerre actuelle sera devenue légende. Toutes les sources, documents et témoignages auraient été détruits. La recherche manquera de base solide. Par chance, on retrouve quelque part les années

²⁶ Traduction : De la valeur ou la non-valeur de l'Histoire

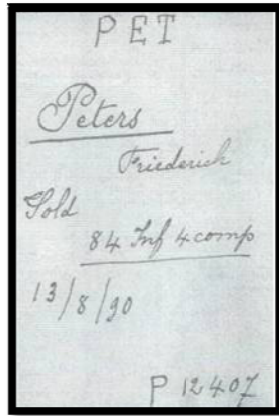
complètes de la guerre 14-18 documentées par le « Petit Parisien ». Les historiens des temps futurs danseront autour de cette trouvaille pour distiller des eaux de cette « source pure » a vérité « objective » sur la guerre légendaire 14-18. Les prétendues « sources » fiables de la science historique me parurent troubles. Et les chercheurs qui se mettent ventre à terre pour assouvir leur soif de vérité en buvant ses eaux infectées me semblaient tout aussi suspects que les journalistes du « Petit Parisien » et les rédacteurs du Manuel d'Histoire d'Edgar Pailler. Et je n'exclus nullement mon pédant allemand. Les auteurs d'anciens documents des périodes révolues eux aussi avaient été « contemporains » aux événements du siècle dont ils donnent le récit, guidés par les idées fixes, les intérêts du moment et leur ambition personnelle. Ils avaient été impliqués. Ils avaient falsifié eux aussi la réalité, nécessairement, avec tout ce qui conditionne l'homme : les préférences et réticences, les amours et les haines, le bonheur et la malchance individuelle. Eux non plus n'avaient su prendre du recul, faire la part des choses avec discernement.

L'image des grands hommes de l'Histoire qu'on nous livre est probablement le résultat du hasard. Les « grands hommes » qui gouvernent et définissent l'univers humain sont la proie de leurs biographes, en restent victime. Il se peut très bien que toute biographie soit plus révélatrice sur le personnage du biographe lui-même que sur l'objet de son travail. Ma conclusion est la suivante :

La recherche historique n'a qu'un seul vrai sens satisfaisant à la curiosité de l'homme de mieux se connaître, d'élucider sa propre énigme, de scruter sa nature profonde. Que les lieux de la Mémoire Humaine ne portent jamais le panneau suivant : Ici se trouve le dépotoir pour déchets de faits historiques !

Chapitre X - Henri Wegener et les femmes

Henri Wegener et les femmes ; le journal intime de Peters en danger ? ; Noël 1917, lecture de Zola ; janvier 1918, l'émeute du « pain empoisonné » chez les Garestier ;



Depuis novembre c'étaient de nouveau les topinambours qui dominaient notre existence. Trempés jusqu'aux os et d'humeur maussade les divers petits groupes de travail rentraient le soir dans le cantonnement. À partir de 7 heures, il fallait éteindre la seule petite bougie. Mais ce n'était pas encore l'obscurité totale. Du petit four émanait une faible lueur vacillante, et puis il y avait le moyen de se procurer des bougies auprès de Madame Pailler. Mais il fallait astucieusement limiter leur effet éclairant. Défense absolue de faire de la lumière !

Le cantonnement n'était donc que bien insuffisamment éclairé. Cette pénombre fut propice à la mélancolie, aux débats tristes, à la grogne. Henri Wegener excellait dans l'art de propager une atmosphère de morosité contagieuse. L'un après l'autre y succomba et se mit à broyer du noir. Wegener trouvait toujours une raison précise pour son humeur cafardeuse, ne la trouvant jamais dans l'état contraignant auquel tout le monde était soumis. Il se plaignait par exemple d'un fermier qui n'avait offert qu'un seul petit verre de vin aux ouvriers. Ou bien le prisonnier avait dû étancher sa soif avec une misérable piquette. Il grommela des jurons d'indignation, les autres finirent par se souvenir eux aussi d'une viande dégueulasse salée aux soies de porcs rebutantes. Ou bien on avait eu une omelette cuite dans de l'huile rance. Et d'un coup ce fut la rouspétance générale, et la raison céda le terrain aux humeurs et aux instincts.

Bien sûr il y avait d'autres soirées. Souvent le vieux « Heinrich » avait beau regagner sa paillasse avec un « bonsoir » de mauvais augure et se murer dans un silence menaçant. On réussissait à réagir, à ne pas tomber dans la morosité générale. Le camarade Wieben, mon voisin, me transmettait en chuchotant son idée. Il fallait mettre le vieux cafardeux sur la bonne piste, le divertir. Alors Wieben inventa des fanfaronnades, il se vanta des avances que la belle

Edith David de La Tâche lui eût faites, tentative provocatrice propre à séduire le prisonnier et à lui faire oublier les frustrations du quotidien de la captivité. Un autre revint à la charge à l'aide d'autres mensonges et vantardises. Par exemple : Alexandrine Dudognon lui avait fait comprendre que... etc, ainsi de suite. Ceci fut un moyen infaillible pour dégager le front nuageux de notre « Heinrich ». Il quitta la paillasse, s'approcha, prêta l'oreille, se mit à renchérir en esquissant son portrait simpliste de l'âme féminine. Sa psychologie était exempte de toute subtilité. Henri se mit à pérorer, les autres se retirèrent. L'humeur du vieux s'améliora, des fois elle basculait dans une gaîté folle qui -elle- n'était pas moins contagieuse que la morosité de tout à l'heure.

Gerloff était un auditeur avide et enthousiasmé. Des magazines de Mode avaient un jour échoué chez nous. Heinrich et son pote Gerloff y trouvèrent nourriture. Les deux compères se divertirent pendant des heures entières à regarder les dessins galants. Puis ils essayèrent à calquer ces dames sur des bouts de papiers, et à partir d'un certain moment la sveltesse décevante des gracieux mannequins eurent besoin d'être corrigée. Les doigts inexpérimentés des hommes arrangèrent le modèle là où il ne correspondait pas au goût des hommes. On s'amusait à suivre les contours du corps féminin. La ligne gracieuse des silhouettes fut modifiée d'une manière grossière. Les camarades demandèrent les papiers pour voir, l'excitation monta, le crayon de nos dessinateurs frivoles déchira le papier, la tête s'enflamma... De toute façon ce passe-temps scabreux nous épargnait la mauvaise humeur du vieux Henri et les suites insupportables d'une dégradation générale de l'atmosphère. Pour ce soir on était tranquille...

Gretken, l'épouse de « Heinrich », lui avait annoncé l'arrivée proche d'une photo d'elle et de l'enfant du couple. Le vieux s'impatientait, se réjouissait à l'avance, parlait beaucoup de cette photo avec une joie quasi enfantine, il fallait l'aimer pour cela. Mais le temps passait, les semaines se suivirent, chaque Samedi, la déception fut plus amère. Heinrich n'écrivait plus, et un jour la Croix Rouge de Genève s'adressa au Commandant du Camp de Poitiers. Non, un certain Wegener sous le No. Matricule 3154-Régiment d'infanterie de Réserve No.39- n'était nullement porté disparu, il était toujours affecté au Camp de Poitiers, il était en bonne santé. La fameuse photo n'arrivait toujours pas. Heinrich Wegener changea de vocabulaire en parlant de sa femme. Il ne daignait plus répondre personnellement à ses missives. Tant que nous restâmes à Adriers, les choses en restèrent là. Son langage devenait de plus en plus grossier :

- « Putain, salope, que le diable l'emporte, mais qu'elle me montre mon gosse, je veux la photo, elle m'avait promis, putain, garce... »

L'étroitesse du logement, la promiscuité de la vie en commun sous ces conditions posaient beaucoup de problèmes, souvent d'une banalité écoeurante. Pour moi, tout était « document humain ». Notre communauté m'ouvrit les yeux sur la nature humaine. Les leçons de la vie en cantonnement me révélèrent la réalité de la condition humaine, les expériences faites à Adriers m'ont profité plus tard. Avant la guerre, la vie s'était présentée en rose. La tourmente de la guerre dispersa le vague des illusions, le voile se déchira, je commençai à voir clair, l'adolescent devint homme.

Les semaines avant Noël offrirent malgré tout des moments agréables de calme et d'un modeste bonheur. Comme tous les ans j'attendais la fête avec impatience, un peu comme l'enfant qui s'apprête à vivre le miracle. Mais -hélas !- juste avant la fête on installa un gendarme à Adriers. L'homme fort nous contrôlait avec une méfiance haineuse. Lors d'une inspection des locaux il feuilletait les nombreux cahiers que j'avais remplis de mes notes. Je scrutai l'expression de son visage, elle ne fut guère rassurante. Est-ce qu'il allait entreprendre quelque chose ? J'eus peur pour mes papiers. J'avais déjà entendu dire qu'on allait confisquer et détruire tout document écrit en possession des prisonniers. Aucun carnet de notes ne devait échapper à cet examen, disaient les rumeurs. Je m'attendais à ce que l'ordre fût donné de présenter mes papiers à l'interprète de Poitiers. Pour ne pas rester inactif je me mis à rédiger en langue française un genre d'avant-propos pour mon « Journal de guerre ». J'y essayais de convaincre l'examineur potentiel de la totale insignifiance de mes exercices de style. Il s'agirait -qu'on veuille bien me croire- de bien banales gribouillages. Le document incriminé ne serait que le reflet d'une vive curiosité littéraire, d'un intérêt sincère pour la langue française. Ce qui d'ailleurs correspondait aux faits. En conclusion je parlai de mon attachement sentimental aux nombreux poèmes de ma modeste plume, seul fruit de ses années de captivité, perdues pour la vie. Si malgré tout on allait décider -verdict injuste !- à détruire les carnets, rien pour autant ne serait arrangé par ce geste : je savais l'ensemble de mes poèmes par cœur. On devrait reconnaître qu'ils se trouvaient en endroit sûr, inviolable, inaccessible. Pourquoi donc s'acharner à les faire disparaître ? Peine perdue ! Il est vrai que j'ai très bonne mémoire, un nombre considérable de mes poèmes s'y trouvait conservé. Les apprendre et me les réciter formait un exercice d'hygiène intellectuelle, un moyen inestimable de préserver le moral, de me protéger contre l'effet des heures sombres. On me laissa tranquille, et après quelques semaines j'avais récupéré toute ma sérénité.

On fêta le jour de Noël d'après la tradition allemande. Le début de la soirée se passa en morosité, car nous avons peur de la visite inopportune du gendarme. Aucune ambiance

joyeuse ! Vers 8 heures on entendit des pas sur l'escalier extérieur, la chaîne cliqueta, voilà le gendarme en compagnie de notre « boiteux ». Avec une discrétion louable l'homme s'abstint de toute procédure officielle. Il examina les 4 coins de la salle et nous quitta. La soirée se déroula désormais sans aucune dissonance. Pour moi la vraie joie ne survint que le lendemain. Les habitants d'Adriers avaient bénéficié récemment d'une distribution de pétrole. Madame Pailler avait rempli la vieille lampe pour la fête, l'objet avait chôme depuis longtemps et était devenue toute poussiéreuse. Avec cela je tenais en main un bouquin : « Le Travail » d'Émile Zola. Ainsi équipé j'attendais le crépuscule et les délices d'une lecture à la lueur d'une vraie lampe. Quel bonheur ! La seule petite bougie s'était éteinte vers 7 heures. Le cantonnement tomba dans la plus profonde obscurité. Aucun soupçon possible, tout danger écarté ! On savait trop bien que la consigne était stricte. À l'intérieur : quel aspect ! Les fenêtres, la porte, la moindre fente, tout était caché sous des couvertures qui pendaient du plafond, aucun rayon nous trahissait. Là, au milieu de la salle sur la petite table il y eut notre miracle de Noël, la lampe ressuscitée pour ce soir de fête ! Pour une fois le regard des habitants du cantonnement pouvait se promener dans la salle, les murs badigeonnés en blanc, qu'est-ce qu'ils étaient gais ! Tout le monde avait juré de ne pas faire du bruit pour préserver le rare bonheur d'une soirée « lumineuse ». Le silence fut parfait, quelle aubaine pour moi et ma soif de lire mon Zola ! Cette veillée durait jusqu'à minuit. J'étais absorbé par le roman, j'avais oublié mon entourage.

Avant la guerre j'avais eu l'occasion de lire du Zola en traduction. La qualité en avait été probablement mauvaise, car cette lecture ne m'avait laissé aucun souvenir. Le marché d'édition allemand fourmillait de mauvaises traductions de rebut, surtout de Zola. Cette fois, je succombai au charme de la noire poésie de ses descriptions. Dès le début l'esprit critique fut vaincu, intimidé par la puissance verbale de ce narrateur de génie²⁷. La voix du doute, de la critique se tut, fini les réticences. Le charme du narrateur continue à opérer sur moi jusqu'au jour d'aujourd'hui. Zola me captive. Zola naturaliste ? Mais il est poète. Il décrit les bassesses de la nature humaine, mais dans son for intérieur il reste rêveur et utopiste. Le MAL, la déchéance est définie comme engendré par des conditions extérieures, la misère, l'injustice, la faim, la nécessité, l'esclavage, l'hérédité et la maladie font de l'homme la « bête humaine ». L'Homme de Zola fait un peu figure de ramoneur qui effraie les enfants les jours de semaine. Mais viendra le grand Dimanche de l'humanité. L'Homme plongera alors dans la baignoire d'un nouvel ordre social, il en sortira nettoyé, luisant et rose comme un nouveau-né dans son innocence. Tant que dure la lecture, le lyrisme du mot vous emporte. L'univers de Zola est d'une grande simplicité.

²⁷ N.d.t : Peters se lance dans une analyse de l'art narratif de Zola.

Tout le monde connaît les moments où le tragique de l'existence vous fatigue. Alors là une lecture de Zola sera drôlement reposante.

En janvier 1918 l'affreuse monotonie des topinambours fut interrompue par une bienheureuse période de travail dans la petite forêt près du château de La Combe. Il fallait faire du bois. Nous arrivâmes le 2 janvier, et Madame Thaudière de lamentait :

- « Voici une autre année de guerre qui s'achève ! Et la paix se fait attendre ! »

Je lui répondis sur un ton ferme que l'année 1918 amènera la fin des hostilités. Je n'étais pas du tout prophète, mais mon assertion semblait avoir fait impression. À la fin de l'année Madame Thaudière m'a plusieurs fois rappelé mon don de prophétie. En tout cas j'imaginai la fin de la guerre autrement que comme elle devait se produire.

À l'Est de l'Europe le commandement militaire avait retiré du potentiel pour le masser à l'Ouest et tenter une dernière offensive. Pourquoi celle-là ne serait-elle pas victorieuse ? Les journaux français semblaient nerveux, les semaines passaient. Il était vrai que personne ne parlait d'une défaite française, mais le ton des communiqués restait prudent, discret. Pas mal d'habitants d'Adriers évoquaient l'éventualité d'un traité d'armistice négocié, d'un arrangement entre les belligérants épuisés, à bout de force tous les deux. J'avais constaté que chaque fois qu'on parlait d'une possibilité d'arrangement, l'optimisme de l'opinion de la population était en baisse. « C'est une guerre d'usure. À la fin, il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus. »

La pénurie en vivres et ravitaillement en Allemagne n'avait pas entraîné la défaite, comme on l'avait espéré en France. Il y avait des années qu'on parlait de dénouement total. On rationnait le pain en Allemagne, les gens allaient mourir de faim, les soldats aussi. La France, autrement agricole, n'avait jamais subi de restrictions aussi draconiennes. L'idée de ne plus avoir suffisamment de pain impressionnait les Français. La nouvelle de l'introduction des restrictions en Allemagne avait déclenché un hurlement de triomphe. Les boches allaient donc mourir d'épuisement, par manque de nourriture, tout simplement.

Les prisonniers de mon détachement avaient toujours essayé de faire de la contre-propagande. Ils présentaient aux regards des curieux le contenu des colis qui arrivaient de la part de leurs familles. La population allait voir que les informations respectives étaient mensongères, il fallait en convenir, car l'ouverture des colis se faisait en présence du gardien français. C'était vraiment surprenant, tout ce qu'ils contenaient ! Il s'y trouvait des choses qui depuis longtemps auraient dû manquer ! Or, nos paquets nous trompaient sur la réalité allemande. Nos familles se trouvaient sans ressources, dans les villes ce fut la disette. Mais nos

proches hésitaient à nous faire pressentir la misère qui régnait pour ne pas nous inquiéter. On se privait, on endurait le manque, on économisait pour arriver à remplir le colis du prisonnier. Et personne avait le courage de révéler au fils, au fiancé, à l'époux par quel effort on était arrivé à constituer le colis. Que c'était bête de vouloir évaluer de degré d'épuisement de l'ennemi d'après le contenu des colis allemands ! Nous étions aussi bêtes que les Français en surestimant ce détail ! Les matières premières manquaient des deux côtés, la France suivait l'Allemagne à une certaine distance, il est vrai, mais finalement les deux pays se retrouvaient devant le même gouffre.

Un de ces jours, Adriers vécut l'introduction des tickets de pain. L'affolement fut énorme. Si on veut se faire une idée de l'effet de cette mesure il faut connaître l'attachement du Français à son pain. Ce fut comme l'écroulement de toute confiance en la victoire française. On avait confié la distribution de la précieuse nourriture aux Garestier. Tout le bourg dépendait de la maison Garestier, malgré l'existence d'une deuxième boulangerie, entretenu par le fils du maire Vallat. Les mal-pensants et calomnieux trouvèrent de quoi jaser. On prétendit ouvertement que cette Elisabeth savait s'enrichir en profitant de la triste situation. Elle n'avait sûrement pas hésité à aller à Poitiers voir le Préfet en personne pour faire avancer sa cause. Quelle injustice, quelle honte ! La maison Garestier vivait depuis des années sous la menace, la hantise de la faillite imminente. C'étaient des paresseux, ils avaient mille fois mérité la ruine.

Un jour le pain distribué par les Garestier eut un goût de pétrole. Alors ça, ce fut le comble. L'âme du peuple s'excita pour de bon. Pas de moyen de réclamation immédiate, parce que l'intendance n'aurait pas livré de la farine d'« Ersatz », on était condamné à l'impuissance, provisoirement. L'épisode du « pain empoisonné » durait quinze jours. Quand il s'agit de son pain, le Français est vite prêt à perdre toute contenance. À l'occasion du scandale du « pain empoisonné » il y eut un jour devant la maison Garestier une petite « émeute » de contestation.

À la nuit tombante -nous étions déjà rentrés du travail- une bonne douzaine de jeunes gens s'étaient rassemblée devant la grange. Notre porte était ouverte, nous étions « à la première loge » pour observer le spectacle. L'attroupement se manifestait par un concert de miaulements, d'aboiements, on sifflait, mugissait, hurlait et criait. Au milieu du vacarme on entendait quelques mots articulés. On vociférait :

- « Empoisonneurs ! Accapareurs ! »

Les Garestier étaient traités de gens qui voulaient profiter de la contrainte des autres, de la pénurie régnante pour s'enrichir honteusement.

Ernst Lohmann s'était planté à l'appui de la fenêtre. Les volets étaient fermés, il se tenait aux écoutes, attentivement, pour suivre -par ouïe au moins- le déroulement de « l'insurrection populaire ». Le pauvre soupçonnait derrière l'émeute une manifestation hostile contre les boches. Sa mine ne promettait rien de bon, de mauvais augure son évidente détermination à intervenir dès qu'il le jugerait nécessaire. Son regard essaya de se renseigner auprès de moi, je le rassurai. Mais il restait sur le qui-vive. Depuis belle lurette déjà il se méfiait de mes conseils et remontrances, de toutes ces tentatives d'apaisement d'interprète et de médiateur. Il y avait de quoi se méfier, j'en conviens. Ma tâche n'était pas toujours facile

Entretemps les jeunes en colère avaient changé de stratégie. On avait commencé à ridiculiser les membres de la famille dans l'ordre d'âge inverse. Les voilà arrivés auprès de la grand-mère, celle qui avait toujours défendu notre probité. Pour couronner le spectacle, la jeunesse se déchaîna dans une clameur haineuse :

- « Elle la vieille grand-mère Diab'm'emporte, c'est une vieille boche, vieille boche, vieille boche ! »

Ce fut le bon moment, ardemment attendu ! Enfin Ernst Lohmann avait le droit d'intervenir. Il s'agissait de défendre son honneur personnel. Il n'avait rien compris à ce qui se passait en bas et se méfiait de mes renseignements, mes bons conseils d'apaisement. Il avait bien entendu prononcer le mot « BOCHE ». Cela suffisait. Il se leva de son siège d'observation, me lança un regard foudroyant de mépris, siffla entre les dents :

- « Je m'y attendais bien ! Tu m'as encore menti ! »

« L'Incorruptible » se tourna vers son compagnon d'armes Wildermuth :

- « Guillaume, t'as entendu ? Ils disent BOCHE ».

Signe d'alarme ! L'autre se leva à son tour :

- « Il faut donc agir, mon ami ».

La porte était encore ouverte. Les deux héros descendirent l'escalier extérieur en tapinois. Dans la cour se trouvait un tas d'énormes bûches d'un mètre de longueur. Les deux prisonniers s'équipèrent, contournèrent le bâtiment, prirent position au coin de l'édifice pour lancer leurs redoutables projectiles dans la foule des manifestants. On entendit un bouillonnement coléreux entremêlé de cris de douleur. La révolte du « pain empoisonné » prit une fin honteuse et indigne.

Quelques secondes plus tard les deux malfaiteurs reprirent place parmi nous, la mine innocente comme si de rien n'était. La rue était balayée de tout manifestant. Mais peu après

notre « bancal » monta l'escalier du cantonnement, haletant, la respiration bruyante. Il nous interrogea mais n'obtint pas de renseignements utilisables. Non, personne n'avait quitté le cantonnement. On lui fit comprendre que le mécontentement des habitants d'Adriers quant à la qualité du pain des Garestier ne nous concernait pas du tout. Le lendemain, le gendarme poursuivit les investigations, il n'arriva à rien.

Bien sûr l'incident de la révolte du pain et sa fin lamentable nourrissait les papotages du village pour un certain temps. Les instructions n'avaient rien démontré, mais tout le monde voyait clair dans l'histoire de l'émeute du pain. Les paysans y faisaient allusion avec un sourire de connivence :

- « N'est-ce pas, c'est encore Lohmann qui a monté le coup ? »

Peu après le gendarme fut destitué de son poste. Il n'eut pas de remplaçant. Est-ce qu'on y renonçait parce que le nôtre n'avait pas pu empêcher l'incident fâcheux ? Pas tout à fait, quand même. Nous restâmes sous l'ordre d'un gendarme, mais le successeur ne fut plus affecté à Adriers.

Chapitre XI - L'atmosphère de cafard au cantonnement

Paul Bourget et Le Disciple ; la grande offensive ; l'autorité de Louis est fragile ; l'atmosphère de cafard au cantonnement ; « Fanchon » et son vin bouché.



Chaque Dimanche je demandais à Madame Pailler un nouveau livre. La maigre provision de la maison fut rapidement épuisée. Les quelques livres que la dame procurait pour les besoins de la famille étaient régulièrement mis à ma disposition. Bien sûr l'approvisionnement était soumis aux aléas du hasard. Souvent la réponse était :

- « Mais non, il n'y a rien de nouveau ! »

Pendant la période de battage de l'année dernière j'avais fait la connaissance d'Angèle Vallat, nièce de l'Affamé au Chagneau, fille de notre maire. La jeune fille venait de passer son examen d'institutrice à Poitiers. Elle avait entendu parler de mon avidité en matière de lecture et touchée de l'assiduité du « barbare » à vouloir compléter sa formation française, elle avait pris l'heureuse habitude de déposer chez son oncle des livres à mon intention. Le camarade Welz me les rapportait.

C'est ainsi que je lus « Le Disciple » de Paul Bourget. Le fameux roman traitait des données psychologiques sur lesquels je tombais des années plus tard dans l'œuvre de Nietzsche. Prenons par exemple le problème de la « multiplicité du moi » qui -dès mes années d'études- m'avait préoccupé comme phénomène mystérieux : Le moi consiste en deux personnages séparés. Le Moi analyste observe l'autre moitié en toute indifférence, et voilà que la joie de vivre de l'individu s'en trouve douloureusement affaiblie, atteinte dans sa spontanéité. Le Moi impulsif aime agir, décider des choses, jouir de la vie, mais il se voit ligoté par le Moi qui analyse, dissèque, cherche à déterrer les motifs cachés de tout élan vital, et qui par conséquent le freine. Le Moi scrutateur dévoile sans pitié l'inconscient, démasque les véritables intentions du Moi qui veut agir. Cette curiosité aide à se connaître soi-même. Mais dès que l'habitude dégénère en passion, en volupté malade, la force vitale de l'individu commence à en souffrir. Il soupçonne

sous la surface des propres élans le secret de velléités basses, honteuses. Il finit par s'égarer dans l'auto-scepticisme, il s'attaque avec cruauté à sa propre identité, il la détruit.

Robert Greslou, le protagoniste du célèbre roman de Paul Bourget est victime de cette fatalité. Sa lucidité, le travail d'analyse conduit au drame, le tue.

La maladie de l'époque m'apparut sous cette forme : humeur triste et dépressive, état d'âme hypochondriaque, inactivité anxieuse, « intellectualisme aigu ».

Bourget pose la question de la responsabilité du philosophe et de la mission pédagogique de l'écrivain. Il entreprend de dépeindre l'« âme contemporaine » dans le caractère de Robert Greslou, disciple du psychologue Adrien Sixte. L'auteur avait-il l'intention d'adresser un avertissement à la jeunesse de son époque ? Je me le demande. Le roman se termine par la catastrophe, la défaite, l'effondrement de l'espoir insensé de maîtriser la vie par l'intellect. Je sais que « Le disciple » a exercé une influence négative dans certains milieux de la jeunesse française qui y trouvait l'affirmation de ses propres tendances malades. Le besoin d'expliquer tout problème, d'éluder le mystère qui est source de vie et de force rend malade. Le roman de Bourget souffre d'une certaine sécheresse spirituelle, un manque qui pourtant est devenu source de création dans le cas du « Disciple ». Nietzsche se demande si c'était le manque ou bien l'abondance qui produit l'œuvre d'art.

J'admire la technique narrative de Bourget. Certes, les longs développements de la pensée abstraite nuisent au « suspens » qu'attend tout amateur de romans. Peu d'action, quelques rares événements. Mais le dénouement de la fin est magistralement agencé.

L'art du romancier Bourget fait penser au travail de charpentier. Il prépare méthodiquement pièce après pièce les éléments de sa construction sophistiquée. La patience du lecteur est mise à de rudes épreuves. Mais une fois les poutres préparées l'artisan érige avec une vitesse éblouissante sa charpente, et le désordre des éléments se transforme d'un coup en œuvre cohérente. La fonction de chaque élément s'explique comme par miracle, tout devient transparent et plausible, le plan du maître s'offre en toute son évidence au regard de l'observateur.

Au cours des années je devais lire d'autres romans de Paul Bourget, mais l'impact exercé par « Le Disciple » n'a pas été atteint une deuxième fois.

Ce livre n'était guère susceptible d'être raconté aux camarades sur les champs de topinambours. Il fallait autre chose, par exemple le délicieux « L'homme à l'oreille cassée »²⁸ ou bien quelque roman anglais que j'avais lu en traduction française. Il y avait « Geneviève » de Lamartine. « La tulipe noire » de Dumas remporta un grand succès.

En mars les Allemands reprirent l'offensive. Le Petit Parisien déforma-t-il la réalité ? D'après d'autres sources d'information la percée des forces allemandes serait indéniable. Quelle absurdité : les premiers jours du conflit semblèrent se répéter ! Un jour je m'étais installé sous le grand chêne de la cour pour y dévorer le journal, fraîchement arrivé. Les auspices sur le plan militaire n'étaient pas trop mauvaises, me semblait-il, lorsqu'une voix me déranga. Elle dit :

- « Ce que je vous disais un jour, le voyez-vous venir. »

C'était le Comte de Saint-Savin, la parole cinglante de l'ange du Dernier Jugement. Je me rappelais très bien les circonstances où le Comte m'avait posé la question. Je trouvai le moment mal choisi pour la reprendre et je répondis sèchement :

- « Ce serait quoi ce que vous auriez pu me dire, Monsieur
- La victoire de la France », dit-il, le ton ferme.

Je rétorquai que même le « Petit Parisien » évoquait la possibilité -presque la probabilité- du contraire. Le Comte me tourna le dos avec un « Attendez » irrité. L'homme m'était peu sympathique, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer la confiance inébranlable du patriote français. L'actualité du moment précis nous était plutôt favorable. Le Comte de Saint-Savin écartait superbement toute éventualité d'une défaite française. Quel patriotisme !

Un jour je lus à la Une en énormes lettres : Raid d'avions. Canons à longue portée ? Toutes les vingt minutes des projectiles étaient tombés sur la capitale, provoquant un enfer de destruction, des ravages jamais vus auparavant. Serait-il possible désormais de rendre invisibles des avions à bombes, par des nuages à gaz par exemple ? Serait-il possible de construire des machines à bombes d'une étendue de 100 km ? Evidemment. Quelle horreur ! L'affolement des Français était grand.

L'hystérie éclata chez les gens d'Adriers. Nous autres Allemands -dans un état d'exaspération à la suite d'une longue captivité- y voyaient un tournant favorable dans l'évolution du conflit. Qui sait si la « boîte à surprises » des Allemands ne contenait pas d'autres « merveilles. »

²⁸ Edmond About, *L'homme à l'oreille cassée*, CLE international, 1862

Le Vendredi Saint un projectile allemand avait atterri dans une église en plein office. Romain Rolland se réfère à cet incident dans son récit « Pierre et Luce ». C'était le Dimanche de Pâques que l'affreuse nouvelle arriva à Adriers. Jamais il n'y avait eu lieu de dénoncer la barbarie germanique avec plus de légitimité. Ce jour l'indignation, la condamnation de cet acte de barbarie était au cœur de toutes les discussions. Il s'agissait bien, dirent les gens, d'une provocation injurieuse à l'adresse de toute l'humanité chrétienne, la France en tant que « fille aînée de l'Eglise » se vit bafouée, humiliée. Pendant toute la journée de Pâques les prisonniers étaient interdits de descendre dans la cour du cantonnement. Le « bancal » prétendait ne plus pouvoir garantir notre sécurité.

Du côté français la nervosité montait. Bien sûr l'attitude des gens à qui nous avons affaire dans le quotidien du travail n'avait pas changé. De la part de l'administration du camp central de Poitiers nous arriva une avalanche de consignes restrictives dont on cherchait en vain le bien-fondé. Le « bancal » avait du mal à cacher son embarras.

Il était visiblement gêné par cet endurcissement administratif. Quand il était obligé de nous communiquer un nouveau règlement, il en avait presque un peu honte, cela se voyait. Ses efforts verbaux de nous exhorter à nous soumettre avec patience et bonne volonté à la consigne le ridiculisaient à nos yeux et il en était conscient. On accueillait les missives de Poitiers par un grondement désapprobateur ou par un ricanement de mépris. Le pauvre homme finissait par renoncer à la promulgation des ordres. Il devait se dire que les supérieurs de Poitiers n'allaient sûrement pas s'aventurer jusqu'à Adriers pour se convaincre de l'application de la consigne. Il y eut donc des missives de Poitiers qu'on ne nous transmettait pas.

Nous savions pourtant que les prisonniers devaient remettre le contenu de leurs colis-cigares, cigarettes et tabac etc, chez le commandant du détachement qui -lui- avait à en gérer la consommation journalière. Notre homme n'avait pas proclamé officiellement cet ordre. Un jour le gendarme fit irruption au cantonnement pour fouiller dans tous les coins et réquisitionner la marchandise illicite. Le « bancal » s'y prêta sans enthousiasme, il faut bien le dire. Pas mal de matière à fumer fut découverte. Remblière n'eut pas de chance. S'il avait avoué la vérité il aurait certainement perdu son poste à Adriers, une sinécure. Il fallait donc mentir. C'étaient les prisonniers qui se trouvaient en infraction, ils avaient sciemment caché la matière fumable, ils s'étaient opposés à l'ordre. Le soir du même jour, les malfaiteurs apprirent qu'on les priverait pendant une quinzaine des « centimes de poche » (20 centimes par jour). Le « bancal » embarrassé avait le toupet d'affirmer la main haute qu'il se rappelait très bien nous avoir communiqué le règlement en question. L'indignation atteignit son point culminant lorsque le

camarade Wieben constata que sa provision en tabac avait singulièrement diminué. Notre garde avoua que lui et le gendarme s'étaient bourrés la pipe, oui « ça, je l'avoue, je l'ai fait ». L'indignation monta, s'empara à la faveur de l'occasion pour ainsi dire, la révolte gagna tout le cantonnement. On exigea que Dimanche prochain je m'attelasse à la besogne. L'interprète devait rédiger un mémoire de doléances à l'adresse du chef du camp de Poitiers. Le « bancal » avait mérité une punition. J'informai le garde de la décision de mes camarades. Remblière était affolé. Je lui reprochai de ne pas avoir transmis l'ordre concernant nos provisions de tabac. Il se lamenta :

- « Comprenez-moi donc, je l'ai fait pour ne pas vous embêter, c'était dans votre intérêt »,

Et c'était probablement la vérité. J'essayai de dissuader les camarades du projet de porter plainte auprès du supérieur de Poitiers. J'utilisais l'entretien confidentiel avec Remblière pour les convaincre.

- « Vous aurez peu de choses à gagner mais pas mal de choses à perdre, leur dis-je. Pourquoi voulez-vous vous venger d'un homme qui ne fait pas beaucoup de mal ? Certes, on irait muter le « bancal » en guise de sanction. Et alors ? Son successeur arrivera avec des instructions plus sévères, muni de l'ordre d'appliquer le règlement sans merci, de supprimer et châtier sévèrement toute velléité de subordination, de resserrer les contrôles, d'étouffer critiques, plaintes et doléances, même légitimes. »

À l'exception de l'inflexible Heinrich Wegener tous se rangèrent du côté de la prudence. Oui, il fallait bien regarder les choses en face. Un remplacement de garde entraînerait la dégradation de la situation. On était d'accord, on allait renoncer à envoyer une plainte. On était généreux, plutôt magnanime, hein ! Un chef français avait commis une faute, mais le prisonnier lui était moralement supérieur : il ne se vengeait pas. Ouf !

Il faut dire que désormais l'autorité de Remblière s'affaiblissait de plus en plus. Il n'avait pas supporté qu'on l'avait vu dans un moment de faiblesse honteuse, bien que le délit fût banal. Le commerce avec lui se gâtait sensiblement.

D'une certaine manière il voulait réparer sa faute en renforçant la discipline, en exigeant l'exécution à la lettre de tous les ordres. Nous nous rebiffions. Le climat s'aigrissait, la tension montait. J'essayais de calmer les esprits, d'apaiser les rebelles. En l'occurrence je fis une expérience singulière. Les bons soldats parmi les camarades, ceux qui comme Wilhelm Wildermuth préconisaient l'ordre et la discipline avec une certaine exaltation idéologique, étaient

les premiers à s'insurger dès qu'ils avaient l'impression que leur chef lâchait les rênes. Les partisans de l'« ordre » succombaient les premiers aux tentations du désordre. Je leur parlais d'autodiscipline, mais ils ne me comprenaient pas.

Le patriote nationaliste Wildermuth avait lieu de se réjouir ! Ces damnés Français encaissaient de rudes coups, il était sûr que l'offensive allemande du moment allait aboutir. Il fallait écraser toute la race, oui. Le langage m'effrayait. Mais quel mystère : en même temps, Wildermuth tomba désespérément amoureux d'Anaïs Martin de chez Trinquin. Imaginez une fois, le conflit cornélien que son amour déclenchait dans l'âme du soldat allemand ! Quel trouble, quel dilemme tragique ! Le patriotisme du camarade souffrait amèrement sous la dichotomie du propre personnage. Son amour pour Anaïs Martin ne serait-il pas un acte de haute trahison ? Le devoir du patriote et le sentiment de l'homme de cœur qu'il était se livraient un terrible combat. Wildermuth se confia à moi. Et moi, bien sûr je défendis le droit du cœur, la priorité des sentiments de l'amour, aussi en temps de guerre. D'ailleurs j'étais devenu de confident de presque tout le monde. On me savait discret, peu enclin aux commérages. J'observais la discrétion absolue sur tout ce qu'on me racontait. Un jour le petit Geidcik me parla de sa tendresse amoureuse pour Marie, la fille cadette de « l'Affamé » au Chagneau. Est-ce que sa dame de cœur se doutait de son état d'âme ? Un peu, beaucoup ? Il croyait avoir pu constater que Marie ne le méprisait nullement. Le sourire de tout à l'heure n'était il pas propre à l'encourager ? Le pauvre petit Geidcik cherchait en moi l'âme fraternelle, compréhensive, qui devait nourrir un peu ses maigres illusions.

Geidcik avait remplacé le camarade Welz au Chagneau. Welz avait exigé le changement. Une inquiétude sombre s'était emparée de lui. Aucun incident désagréable ne s'était produit, mais Welz déclara un matin d'un air buté que personne n'arriverait à le faire se rendre au Chagneau. Intraitable. On l'envoya au « Prun » où résidait une vieille patronne solitaire, dure de l'oreille, pratiquement aveugle, très riche et avare, « Fanchon ». Welz avait demandé un changement, il l'obtint, ce changement ! Les boches devaient nettoyer les vignobles de la Fanchon. Elle habitait une demeure spacieuse, toute seule, sans domestique. À l'occasion de l'embauche des boches, elle avait temporairement engagé une cuisinière qui se souciait comme d'une guigne de la bonne marche du ménage de la Fanchon. Dès le petit matin, les trois boches avaient découvert dans un réduit la provision en vin en bouteilles de la Fanchon. Dans les vignobles, l'animation joyeuse allait croissant. Le voisinage se plaignait. Après le déjeuner tout se calma comme par magie. Lorsque François Ribardière apparut pour un contrôle, il trouva les trois boches profondément endormis, couchés par terre, dans des attitudes étranges. Il n'y avait pas d'autre

solution que de les laisser ronfler dans l'espoir que le soir ils seraient en état de rentrer convenablement au cantonnement sans éveiller la curiosité des habitants. Le lendemain on m'associa au petit peloton. Je parvenais à empêcher la reprise de beuveries semblables, mais nonobstant mes exhortations constantes, les provisions de la Fanchon subissaient une diminution progressive. Malgré le climat politique et la tension générale, les habitants d'Adriers colportèrent ce genre de galéjade avec un certain plaisir à peine réprimé. On en riait avec un soupçon d'indulgence et de satisfaction. On était presque prêt à qualifier ce genre de mauvais tour de simple « boutade ». La Fanchon était connue pour son avarice. Peu après les jérémiades de la vieille femme retentirent dans les parages :

- « Ah, les chétifs garçons, ils m'ont bu tout mon vin bouché ! »

On ne se retenait même pas pour dire que c'était bien fait pour cette vieille avare.

Maintenant je vais raconter un incident autrement grave et inquiétant. Le prisonnier Reifenrath s'était évadé à proximité d'Adriers après avoir abattu d'un coup de fusil le soldat qui était de garde auprès de lui. La sauvagerie légendaire des Allemands se serait-elle manifestée à l'occasion ? Peu après on attrapa le fugitif. Le Tribunal Militaire le condamna à la mort. Plus tard il y a eu amendement, parce que Reifenrath ne pouvait pas être considéré comme simple meurtrier. Le soldat français, la victime, avait eu l'habitude de provoquer l'Allemand. Le jour fatal il s'était approché de lui le fusil à la main. Reifenrath lui avait arraché l'arme, l'avait dirigé contre le provocateur pour l'écarter. Le Français, en proie à une colère incontrôlable, s'était précipité en avant, avait touché de la poitrine la bouche du fusil. La secousse s'était propagée et Reifenrath avait actionné la lame de détente sans le vouloir. Un malheur, un accident. Reifenrath n'eut que 20 ans de travaux forcés.

Chapitre XII - Faire du bois

Faire du bois ; altercations et heurts ; le rôle de l'interprète comme médiateur ; pénurie de sucre ; la « haine » ; les foins.



La réserve en bois de la famille Garestier était épuisée. Pierre le « Demi-Mort » ; avait à la hâte acquis une parcelle de la forêt, il fallait se mettre sans tarder à la besogne... Le mois de mai n'était guère bon pour ce genre de travail. L'ancienne équipe de la maison s'était reconstituée. Les arbres portaient déjà le plein de leur feuillage. Après l'abattage toutes les feuilles séchaient rapidement, la chaleur estivale régnait avec violence. Les géants gisaient par terre. Le feuillage bruni se maintenait parmi les branches, pareil au feuillage des hêtres en hiver. Elles paraissaient comme des taches de brûlures sur fond de verdure printanière. Quel aspect sinistre et inquiétant !

Un arbre abattu est toujours triste à voir. Les journées printanières en souffraient. L'aspect de ces géants déchus nous impressionnait, ils étaient tristes à voir. Mais il fallait s'y habituer. Les circonstances agréables de ce travail dans la forêt finirent par nous convenir, la nature nous sourit. On faisait la sieste à l'ombre près du ruisseau qui bordait la petite forêt escarpée. Nous étions presque toujours sans surveillance. Henri retrouvait momentanément l'exubérance des premiers temps. Pendant la sieste, je quittais souvent la joyeuse compagnie des autres pour me retirer avec mon livre. À la recherche d'un endroit propice et tranquille je trouvai un jour un immense parasol naturel. Le filet des racines d'un arbre abattu avait enlevé en tombant une couche circulaire de terre. Elle s'érigait verticalement contre le soleil et me servait d'ombrelle. Ainsi protégé contre la chaleur, je lisais « Hermann und Dorothea ». J'avais choisi ce texte pour

me le rendre cher, car je savais déjà que tous les livres que j'allais lire sous ces circonstances exceptionnelles me tiendraient au cœur pour le reste de ma vie. Le goût de ces jours lointains se transmettrait à leurs pages, j'étais sûr de le retrouver à tout moment de ma vie future.

Quand je reprends aujourd'hui un de ces livres, le parfum de l'époque révolue en émane avec insistance. Car je ne veux surtout pas oublier ces années passées en France. Elles appartiennent à ma vie, elles étaient même plus riches que beaucoup d'autres. Je m'étais donc proposé de mettre sur la liste de ces livres de prédilection « Hermann und Dorothea », dans l'élan tout frais de mon admiration pour Goethe. Ce livre avait besoin d'être lu sous des conditions avantageuses, car je ne l'avais guère aimé au premier abord pendant mes études, étant victime d'une erreur due à ma jeunesse. Je trouvais que l'œuvre était imprégnée d'un esprit petit-bourgeois. Les principes rigides de l'éthique bourgeoise, les vues étroites, la défense des vertus respectives, tout cela me paraissait impropre à être traité dans une œuvre d'art. Quel sujet médiocre ! Mon manque de maturité ne m'avait pas encore permis de faire la distinction entre l'art et le sujet, entre la forme esthétique et le contenu, entre le créateur et son œuvre. Je croyais tout bêtement que celui qui réussit à donner l'image exacte d'un petit-bourgeois doit nécessairement être lui-même petit-bourgeois de caractère. Ce n'est que bien plus tard que je comprenais que Flaubert avait mis le meilleur de ses capacités stylistiques en œuvre pour dépeindre l'étroitesse d'esprit et la mesquinerie de ses créatures : Bouvard et Pécuchet. Que j'avais été bête !

Les belles journées que nous vécûmes dans cette petite forêt ! Le matin, on jouissait d'un spectacle délicieux : le départ des camarades aux diverses corvées. Le « garde-chiourme » disparaissait avec la masse des autres. Nous étions les élus du destin, quasi-libérés du joug de la captivité ! On nous servait le premier repas de la journée dans la maison des Garestier même. Et puis le trajet sans agent de surveillance aux trousseaux ! Quelle joie ! Madame Pailler avait adopté la douce habitude de « nous payer la goutte ». Il s'agissait là d'une eau-de-vie très forte qui faisait son effet. Nous étions gais, on marchait allègrement sous le généreux soleil de France.

Henri, l'exubérant Henri gambadait comme un enfant, il faisait la roue et sautillait follement. Quand il était de bonne humeur il se servait d'un drôle de haut allemand très protocolaire. Il se tournait cérémonieusement dans la direction d'Adriers en disant :

- « Si vous croyez qu'on va travailler avec acharnement aujourd'hui, vous allez vous tromper amèrement, Messieurs ! »

Dans la forêt Henri s'efforça de réaliser ces intentions. Il fallait à tout prix profiter de l'absence d'un contrôleur. Henri était nulle part et partout. Il était insuffisamment habillé d'une chemise flottante, ses bras et sa poitrine se présentaient avec insolence, ils étaient abondamment chevelus. Il se mettait donc au poil, littéralement, comme un satyre sylvain au corps velu. Il dansait de manière impudique, obscène. Si j'avais voulu l'appeler un « vieux faune », il n'aurait pas compris l'allusion mythologique, mais s'il l'avait comprise, elle l'aurait incité à renforcer encore l'insolence grivoise et paillardes de ses mouvements. Henri était joyeux, il jouissait sans retenue de sa liberté passagère. J'essayais de le sermonner, de lui expliquer que son comportement insoucieux était risqué. Nous autres, en équipe réduite, nous ne pourrions pas compenser le trou fabriqué par son imprudence, on allait sûrement nous infliger un garde-chiourme ! J'eus le soutien des autres, mais rien à faire. Même Fritz Welz se rangea de mon côté malgré les velléités de mutinerie dont il avait été victime les derniers temps. Lui aussi pensait qu'on devrait se garder de toute exagération dans le domaine du laisser-aller, du farniente. En vain. Henri considérait comme avéré que moi j'avais reçu un « pot-de-vin » des Garestier pour pousser les camarades au boulot.

Pierre Garestier faisait apparition de temps en temps, il paraissait malgré tout content du progrès des travaux. Le calme de nos jours dans la forêt était préservé. La solitude nous faisait du bien. On travaillait avec assiduité pour bien mériter la sieste, la prolonger si possible. Le ruisseau permettait le soir avant la rentrée une toilette à fond, privilège très apprécié, cela tournait souvent à la baignade et finissait en un joyeux éclaboussement général.

Un jour, j'aperçus Wildermuth au bord de l'eau, s'exposant au soleil pour se faire sécher après la baignade. Il examinait farouchement la cicatrice d'une blessure à la cuisse et nous la montrait. Les dents serrées de colère réprimée il sifflait des menaces :

- « Si une fois je tombais sur le Français qui m'a flanqué cette saleté-là, je lui ferais essuyer un bon coup vengeur ».

Cet accès de colère retomba immédiatement. Wildermuth se rappela le code (international) du bon soldat.

- « Mais non, dit-il, je ne me vengerais pas. C'était l'ordre, la consigne, il fallait bien. Il a fait son devoir. »

Ce jour, la traditionnelle baignade du soir devint superflue. Vers 4 heures de l'après-midi un orage infernal éclata. Il était d'une violence extraordinaire, jamais de ma vie j'ai revu un tel orage. La pluie torrentielle nous trempa jusqu'aux os, d'un seul coup. Quelques coups de

tonnerre et le monde se transforma en un paysage de déluge. Aucun moyen de s'abriter. Nous nous mêmes « en marche » pour rentrer. Le ravin qu'il fallait traverser s'était transformé en torrent sauvage. Nous poursuivîmes notre « route » dans ce fleuve de fortune. Les ondes jaunes se précipitèrent à notre rencontre, il fallait se cabrer contre leur fureur. Par endroit nous nous enfoncions jusqu'à la poitrine. Quel plaisir exquis ! Nous étions comme des enfants, fous de bonheur !

Les autres rentraient beaucoup plus tard, tous d'humeur maussade. Ce qui se comprenait, car c'était le moment de pointe des travaux saisonniers. Les paysans s'obstinaient à garder les prisonniers jusqu'au crépuscule. Un soir, Ferdinand Wieben décida de renoncer au repas du soir, jeta la hache dans la haie et prit le large. Le Dimanche suivant la patronne qui avait subi le préjudice de ce comportement subversif fit apparition dans la cour pour porter plainte auprès du « bossu ». Celui-ci venait d'essuyer quelques remontrances du centre de Poitiers pour manque de discipline. Tailletroux, l'ami et copain du commandant du camp de Poitiers, lui avait adressé une lettre confidentielle dans laquelle il s'était plaint de la manière « déloyale » dont le « bossu » remplissait ses fonctions comme chef de détachement. Tailletroux s'était basé sur les allégations de son valet personnel Henri Wegener, ce qui avait été très imprudent. Les accusations haineuses et dépourvues de bien-fondé d'Henri n'auraient jamais résisté à un examen approfondi. Il n'en fut rien, et la nervosité de notre « bossu » témoignait de ses inquiétudes. Le trône avait été ébranlé. Et voilà la fille du maire Vallat qui se plaignait d'un manque d'ordre et de discipline dans son gouvernement ! Il craignait un conflit avec l'autorité militaire, et voilà un autre conflit avec l'autorité civile qui menaçait ! Notre héros décida de profiter du moment favorable. Un public nombreux s'était rassemblé dans la cour des Garestier pour se rendre à la messe. C'était l'occasion de réfuter toutes les rumeurs calomniatrices. Le bossu saisit l'occasion pour monter le spectacle d'une démonstration ! On avait dit que son règne manquait de fermeté ! On l'avait accusé de faiblesse et de défaillance vis-à-vis des prisonniers ! On allait voir comment ça se passe dans son détachement, on allait se convaincre de l'ordre qui règne ! Le « bossu » plutôt débonnaire de caractère se mit à vociférer, il s'y forçait. Il promettait de punir sévèrement. Henri Wegener riposta avec des imprécations et invectives, pleinement satisfait de la démonstration. Chez nous ce fut l'indignation générale.

Une heure plus tard, le grand imposteur réapparut dans le cantonnement, penaud et sans maquillage, pauvre comédien démasqué. Il avait démontré « pour la galerie ». Il dévoila maintenant sa véritable nature. Il s'agissait de décharger une voiture pleine de sacs de blé. On exigeait un coup de main de la part des prisonniers. Normalement il y avait toujours des

volontaires pour ce genre de petits travaux d'une demi-heure, le Dimanche. Une récompense les attendait. Notre « bossu » faisait mine de rien en disant joyeusement :

- « Allons, les gars, faites moi le plaisir, trois hommes de bonne volonté pour décharger une petite charrette, ça sera l'affaire d'un quart d'heure et vous boirez un bon coup après. »

Son simulacre de bon garçon rencontra un silence glacial. Son embarras devint manifeste. Il nous concéda une demi-heure de réflexion. S'il n'y avait toujours pas de volontaires, il désignerait d'office trois personnes.

Ribardière craignait pour sa réputation de « maître au palais » qu'il venait de réaffirmer devant le grand public avec aplomb. L'insuccès de sa demande de volontaires y porta atteinte. Du côté des prisonniers une vive discussion eut lieu. On se posait une grave question de principe : « Est-ce que la contrainte de travailler le dimanche était compatible avec la convention internationale ? » Les indomptables parmi nous voulaient absolument s'y refuser : nous n'aurions rien à craindre, c'était notre droit. Heinrich Wegener prétendait tenir le « bossu » à sa merci. On allait dénoncer l'incompétence et le peu d'autorité de notre « bossu ». Ne se faisait-il pas corrompre par les fermiers d'Adriers ? On était plus fort que lui. Henri croyait que son adversaire craignait d'avouer cette ébauche de « mutinerie » au commandant du camp de Poitiers. J'eus peur. Il fallait empêcher le pire. Je demandai aux camarades de prendre en considération que tout refus d'obéissance entraînerait une instruction avec procédure. Chacun devrait savoir comment le Tribunal de Guerre réagirait dans des cas similaires. Il serait plutôt préférable de s'arranger et d'accepter le petit boulot. Plus tard les camarades pourraient toujours adresser une lettre de doléances au chef de Poitiers. Je serais bien sûr à leur disposition pour rédiger cette lettre. Mais les contestataires allaient signer le papier de leur nom. Tout le monde se calma. Avant le terme du délai de 30 minutes trois camarades se déclarèrent prêts à travailler. Un écueil fut heureusement contourné.

Mais au fond de l'atmosphère, une sourde aigreur persistait. Ce dimanche promettait, et j'avais peur. Avant midi une autre altercation se produisit au sujet d'un paquet de vêtements arrivé du centre de distribution du camp.

J'avais reçu un colis d'Allemagne qui contenait la collection annuelle des « Westermanns Monashefte ». Un évènement miraculeux qui fit que je n'ai jamais oublié la date exacte de ce dimanche mémorable - le 12 juin 1918.

Je m'étais retiré dans ma voiture « omnibus », confortablement assis en compagnie de mes cahiers mensuels de « Westermann ». J'avais vite oublié les incidents du matin. Voici des images de paix, un monde qui un jour sera de nouveau le mien : le théâtre, les concerts, les livres, la paix !

L'après-midi avançait. Tout d'un coup on m'arracha brutalement de mes rêves. Il fallait de nouveau calmer les esprits, négocier. Geidcik avait commis l'imprudence d'apostropher de « cochons » deux poilus en permission qui passaient sous la fenêtre ouverte du cantonnement. Les soldats avaient porté plainte auprès du « bossu ». J'eus donc affaire à trois adversaires. L'accusé ne niait pas les faits mais il prétendait que les deux Français se fussent exprimés injurieusement à son sujet, il aurait entendu nettement un « sale tête ». Les poilus niaient avec fermeté. On exigeait que Geidcik s'excusât, qu'il prononçât de manière audible un « pardon ». Mon homme s'y refusa, l'affaire se compliquait. Pour essayer d'y mettre fin à l'amiable, je fis une petite harangue : Moi, qu'on veuille bien me croire, moi de ma part j'étais convaincu que les deux Français n'avaient pas proféré un seul mot injurieux. De tels incidents étaient assez fréquents. L'ignorance de la langue française incommodait sensiblement mes camarades, favorisait la méfiance, des malentendus, certains dérapages. Je faisais appel à la compréhension des soldats français. Geidcik se croyait diffamé, il s'obstinait, mais moi, croyez-moi, Messieurs, je regrettais vivement cet incident fâcheux. Je souriais en guise d'excuse. Les Français offensés se contentèrent et s'en allèrent. Ouf !

Je retournai vers le monde bienheureux que les Cahiers « Westermann » étalaient devant moi. « Parzifal » à l'Opéra de Charlottenburg, oublier la guerre et le quotidien de la captivité, oublier, la paix triomphera, les belles choses survivront. Rien d'essentiel ne sera perdu, non.

Mais pour ce Dimanche du 12 juin 1918 était réservée une dernière escarmouche pour les heures du soir. La colère réprimée persistait là-haut dans le cantonnement. Pendant toute la journée on avait pondu, rejeté et repris des projets de vengeance. La journée touchait à sa fin, rien ne s'était produit. Wildermuth ne voulait pas se résigner à l'immobilisme. Avant la tombée de la nuit il fallait absolument faire enrager les Français. Et Wildermuth y parvint.

En ce moment on subissait une pénurie totale de sucre. Les jérémiades des ménagères en disaient long. Pas une maison n'était épargnée. Les Français n'avaient pas encore appris à économiser avec méthode comme les Allemands. Ils dépensaient leurs provisions sans se soucier trop du lendemain qui souvent les mettait dans la nécessité complète. Plus de sucre ! Personne n'en avait. Mais notre ami Wildermuth était propriétaire d'une boîte archipleine. La famille Garestier s'était réunie dans la cour sous le cantonnement pour jouir de la fraîcheur du

soir. On parlait du manque de sucre. Subitement Wildermuth apparut sur la dernière marche de l'escalier, sa boîte à la main. Aux pieds des marches traînaient les chiens. Wildermuth distribua d'un geste provocateur une bonne quantité du contenu aux bêtes. Les femmes offusquées réclamèrent le « bossu » qui ne tarda pas d'arriver en haletant pour mettre un terme à la conduite aberrante de l'Allemand. Tout le monde n'avait que trop bien compris le message du geste provocateur. Le « bossu » jugea sévèrement l'effronterie et le mauvais goût de l'action. Il condamna Wildermuth qui avait infligé cet outrage impardonnable aux femmes de la France, cette France qui lui offrait généreusement son hospitalité. Je n'appréciais point l'impertinence et la bêtise de Wildermuth, mais le mot « hospitalité » me chatouilla, je fis une objection sarcastique à l'adresse du « bossu ». Le « bossu » me fit comprendre que je manquais gravement à mes obligations. Je devrais empêcher mes camarades de se conduire inconvenablement. Je rétorquai que j'étais simple interprète. Si parfois je tachais d'exercer une modeste influence pédagogique, je le faisais à titre privé. Dans mes fonctions d'interprète, je me considérais comme simple machine à traduire et je lui conseillais d'en faire autant. Ce mauvais Dimanche se terminait donc sur une note discordante.

Durant toute cette période les Français s'énermaient souvent à cause des nouvelles inquiétantes concernant la situation militaire. Tous les jours il s'agissait d'avalier une contrariété, d'essuyer agacement et déception. La plupart du temps il s'agissait de banalités, de choses puérides. Mais moi aussi je finis par éprouver ce que j'appelais dans le secret d'un poème « la haine de la France ». J'affirme que c'est la seule fois que j'ai employé dans mes notes ce mot, et peu, très peu de temps après, je me suis rendu compte que le mot « haine » ne correspondait pas du tout à la réalité émotionnelle.

Le poème dont je parle reflétait ma colère, mon indignation soulevée par les propos incongrus sur le barbarisme allemand. La population à laquelle j'avais affaire était « endoctrinée » par la propagande du revanchisme. Parler du « barbarisme allemand » leur était tout naturel, les Allemands étaient une tribu inculte, ignare, sauvage, féroce et bête. L'infatuation de pas mal de mes interlocuteurs, un certain orgueil prétentieux, auquel je me heurtais quotidiennement, cette arrogance bien française, la conviction inébranlable d'être le peuple élu, les fondateurs, gardiens, défenseurs et protecteurs de toute civilisation humaine. Je demandai :

- « Et Luther et la langue allemande ? Et Albrecht Dürer ? Et Kant, et Goethe ? Et Beethoven -après tout ? Des Allemands ou des barbares ? »

Puis je pensais au courage des armées allemandes dans cette horreur de guerre, aux victimes innombrables, aux soldats qui bravaient l'ennemi et continuaient à le faire héroïquement malgré l'hostilité du monde entier.

La Fête-Dieu non plus n'arrivait pas à me ramener dans un état d'âme plus chrétiennement paisible. La procession avec le corps de Notre Seigneur passait sous nos fenêtres. Moi qui avais recours au secret de mes papiers, au journal intime et aux épanchements, je me bornais à maugréer intérieurement. Tout le monde avait sa façon de soigner ses ressentiments. Nous regardions par la fenêtre, le camarade à côté de moi pestait contre l'injustice sociale en général. Le prêtre conduisant la procession se trouvait à l'ombre, sous un baldaquin protecteur, soutenu dévotement par les fidèles. Le camarade fit la remarque :

- « Tu vois. C'est comme ça la vie. Pour qu'un seul mec se promène bien à l'ombre par cette chaleur, huit autres s'essoufflent sous un soleil implacable. »

Je parlais tout à l'heure des chiens. Depuis l'automne dernier, les bêtes avaient rempli la cour de leur joyeux aboiement et jappement. Le glapissement nous arrachait de la torpeur des Dimanches. Garestier en avait dû acquiescer, parce que la chasse -interdite jusqu'à l'automne 1917- était de nouveau ouverte. Avant, les autorités avaient estimé que les plaisirs de la chasse n'alliaient pas très bien avec le sérieux et le tragique de la situation, un genre de puritanisme particulièrement français. Après trois ans de guerre pour les hommes et de paix pour le gibier, celui-ci s'était tellement propagé qu'il finissait par menacer la récolte des champs. Brusquement le plaisir défendu se transforma en légitime « défense nationale ». Le chasseur-amateur était libre à s'adonner à son plaisir tout en se disant qu'il rendait service à la patrie en détresse.

La veille de l'ouverture de la chasse, le « Demi-mort » avait déjà récupéré les trois quarts de ses esprits. Le lendemain il ne s'était éloigné de l'agglomération que de quelques pas et le voilà de retour chargé de quelques lièvres et d'une quantité de lapins.

La chasse à Adriers était un passe-temps démocratique, en Allemagne « la chasse » restait un privilège pour les riches. Dès l'âge de 17 ans et pour la maigre contribution de 25 Francs, tout jeune homme pouvait librement actionner son flingot et se promener avec son arme dans les parages. Seuls quelques gros propriétaires avaient le droit d'interdire la chasse sur leur territoire. Dans tous les foyers on parlait argot de chasseurs. Que d'histoires gasconnades ! Tout le monde ne faisait pas preuve de modestie comme le père Duverger de Royon qui me racontait ses aventures plutôt lamentables. Ses récits étaient dépourvus d'intérêt, mais il les agrémentait d'énormes éclats de rire et se plaisait visiblement à les colporter :

- « Ah, mon pauvre ami ! Que j'en ai ri ! y'avait un lièvre dans mes choux c'matin. Je prends mon fusil, couillon, fous un coup d'fusil, farceur. Ah, le voilà encore parti, avec une forte tape amicale sur mon épaul, Ah, mon pauvre ami ! »

Décidément, la chasse faisait partie du quotidien rural, elle était affaire du peuple. Je comparais avec la situation dans mon village au pays du Holstein, où la chasse était louée par de gros industriels de Hambourg, des nouveaux riches, qui vont à la chasse pour se donner un air d'aristocrate. Les habitants d'Adriers étaient tous admis, c'était un droit appartenant à tout citoyen. Chez nous, les Associations de chasse étaient structures d'une hiérarchie sociale, qui mettaient un frein aux ambitions des autochtones. À Adriers, on ne voyait jamais le type du « petit » artisan ou commerçant désireux d'être admis dans les rangs des privilégiés pour devenir l'égal des gros propriétaires, par le biais de la pratique de la chasse. Le cordonnier du village, personnage ridicule et grotesque, obsédé par une ambition snob !

Les métayers de la France rurale que j'ai connus n'étaient pas snob du tout. On se félicitait de pouvoir enrichir les provisions de la ménagère, aucune affectation ou émulation sportive, pas de pose théâtrale.

Je n'ose pas prétendre que les chasseurs d'Adriers aient toujours scrupuleusement observé le code du règlement de la vénerie. Même en période de prohibition, on avait continué à tuer du gibier, à l'aide de lacets. D'aucuns pourraient s'indigner à cette idée. Mais où situer la ligne qui sépare la cupidité cruelle du droit à la légitime protection d'une récolte menacée par le gibier envahissant ?

Le Demi-mort s'adonnait à cœur joie à son plaisir. Il respirait l'air frais au lieu de « cracher dans les cendres », fini le désœuvrement maladif, l'oisiveté d'un Oblomov. Il n'y avait que les chiens qui finissaient par nous déranger. Ils étaient comme déchaînés, livrés à leurs instincts. Toute la famille les gâtait, on était aux petits soins pour ces créatures, bande de bêtes glapissantes et affamées. La chatte, créature noble et discrète, changeait de camp, elle s'installait chez nous, chez l'ennemi, exactement comme le « chien boche » de Les Villettes, dans le temps. Notre chatte boche ! Le printemps venu, la pauvre bête s'éteignit, bien qu'elle eût passé un hiver au chaud chez nous dans le cantonnement, logée et abondamment nourrie. Nuit après nuit, la chatte avait dormi sur ma paillasse et m'avait chauffé les pieds. Quand je travaillais à la table, elle s'était mise à côté de moi. Jamais elle ne m'avait dérangé dans ma lecture, je la caressais machinalement. Elle m'avait tenu compagnie jusque tard dans la nuit. Les autres dormaient profondément, le silence nous convenait, à nous deux. Je pouvais me sentir proche

des « savants austères » qui -si l'on en croit Baudelaire- aiment les chats dans leurs « temps mûrs, qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires ».

L'été devait s'avérer porteur d'évènements extraordinaires. Vers son milieu, l'ambiance devenait inquiétante. La ronde des corvées était exactement celle de l'année précédente. Le travail dans la forêt avait pris fin. Maintenant les foins ! Fini la sieste agréable. Faire les foins demandait tout son homme, en pleine forme ! Pas de question de glisser dans la somnolence pendant le travail comme dans la forêt qui me paraissait le paradis dont on m'avait chassé. J'y avais vaqué à mon chevalet de scieur, actionnant tout doucement ma scie en faisant un tout petit somme. Chaque fois que la scie avait atteint son but, le mètre de bois dégringolait sur le tas des autres bûches, ce qui me privait de mon soutien. Fini le petit somme, je me réveillais en éprouvant l'étrange sensation de tomber d'une grande hauteur, des fois j'avais l'impression d'avoir fait des rêves de quelques secondes. Ce fut autre chose maintenant. À peine avais-je déchargé une charretée de foin, que la prochaine arrivait, on avait à peine le temps d'essuyer la sueur.

Après les foins, la moisson et la rentrée du blé ! On nous retenait sur les champs jusqu'à l'excès. La malchance voulait qu'il y ait pénurie totale de tabac chez les Français, le comble du découragement, de la mauvaise humeur, car les colis en cigarettes et cigares d'antan, qui nous étaient parvenus d'Allemagne, s'arrêtèrent brusquement. Ce qui nous arrivait comme marchandise était de qualité fort douteuse. Elle se révélait vite être le produit des forêts de notre cher pays. On fumait courageusement tout ce qui nous tombait dessus et qui avait la prétention de se déclarer du tabac. La forme et la couleur maintenaient un reste d'illusion. Fleurs de tilleul et feuilles de roses, quels jolis mots ! Mais transformé en cigarettes cela devenait franchement écœurant. Un spécialiste prônait chaleureusement le goût des feuilles de frêne. Il chantait la qualité du frêne fumé comme un fabricant de margarine qui attribue le goût du bon beurre à son produit. La pénurie durait jusqu'en automne. On discutait amèrement la qualité probable des feuilles de topinambours qui -elles- en tout cas donneraient d'excellentes feuilles de robe pour les futurs cigares, de vrais brésils.

Les amateurs de cigares et de cigarettes semblaient dans la mélancolie, mais plus abattus encore étaient ceux qui adoraient mastiquer leur chique tout au long de la triste journée. Henri en était, hélas, et sa mauvaise humeur devenait insupportable. Il ajoutait à la doléance habituelle « pas de femme » celle de « pas de chique ». Si quelqu'un avait eu la chance de dénicher une cigarette, les candidats au mégot furent nombreux, ce joli mégot qui collait aux lèvres de

l'heureux propriétaire. En vain ! Aucune miette ne tombait plus de la table des riches ! On le gardait, le mégot. Quatre ou cinq suffisaient pour bourrer une autre cigarette.

Nous appelons les jours sans tabac « les jours sans viande ». D'autant plus inoubliable le miracle d'une rare aubaine qui se produisait de temps en temps ! N'était-on pas en train de compter avec morosité les jours passés sans tabac, que subitement le patron surgit :

- « Eh bien, les gars, venez donc par ici. On va se rouler une cigarette, ça vous va ?
- Quelle question ! Du tabac, vous en avez donc, Monsieur ?
- J pense bien ! Regardez moi ça ! Un paquet bien en règle et pas entamé encore. J'ai réussi d'en déterrer un au bureau de Montmorillon. C'est un marchand à bestiaux qui me disait c'matin : Du tabac qu'il me dit, mais j'en ai eu à Montmorillon et à volonté qu'il me disait. Alors je prends la bicyclette au gars de Jean Marzait, mon vieux, et puis vaïs donc en route pour Montmorillon ! »

C'est ainsi qu'il radotait tandis que nous faisons cercle autour de lui. Il faut savoir que normalement, pour un paysan d'Adriers, c'était toute une affaire que de se rendre à Montmorillon ! « *On ne se dérange pas pour si peu* », comme on dit. Une livraison de tabac au bureau de Montmorillon, il faut en profiter ! La générosité n'était pas dépourvue d'intérêt égoïste. Les fermiers essayaient par tous les moyens de remonter le moral des ouvriers et prisonniers. Un jour tout de même, il nous arriva de profiter d'un geste d'altruisme tout pur. Un matin le triste troupeau des prisonniers sillonnait sa route vers le lieu de travail dans un morne silence. 24 heures sans une miette de tabac derrière nous, la nouvelle journée s'annonçait mal. Le jeune Durand que tout le monde surnommait « le Bon Dieu » nous croisa, on lui offrit le bonjour, il dépassa, s'arrêta, se retourna et nous héla :

- « Venez donc, les amis, je vais vous payer la cigarette ! »

Un miracle de charité ! La bonté désintéressée ! D'un coup de baguette magique le monde avait changé ! En effet, cet homme portait son surnom à juste titre ! Le Bon Dieu !

La carence éternelle de tabac fragilisait le moral des prisonniers. Nous perdîmes l'espoir en l'avenir. Le microbe du défaitisme faisait ravage, le terrain y fut propice. Château-Thierry avait été reconquis dans un premier assaut, mais l'offensive n'avancait plus. Je pensais au début de la campagne, et à la première et quasiment glorieuse conquête de la ville en automne 1914. Je revis le panneau indicateur avec PARIS-90km à côté du pont sur la Marne. Est-ce vraiment que cette fois ce sera la victoire et la fin de la guerre interminable ?

Mais non ! Les troupes allemandes n'avançaient plus. Pendant cet arrêt fatal, les Américains se répandaient en quantité menaçante sur le front. Fallait-il se méfier de ce que disaient les journaux français ? Est-ce qu'ils faisaient de la propagande ou est-ce que la crédibilité de la presse française était plus grande qu'on ne voulait l'admettre ? Les soldats américains combattaient courageusement. Mais que c'était étrange ! Le peuple américain approuvait-il donc qu'on envoie ses garçons dans le feu, mourir pour la cause européenne qui ne pouvait pas être la sienne ? Quel était l'intérêt américain là-dedans ? Je n'y comprenais rien. Quelles étaient les origines de la haine américaine contre l'Allemagne, pourquoi toute la planète se mobilisait-elle en faveur des alliés pour combattre l'Allemagne ? L'alliance mondiale contre mon pays devait avoir des motifs qui m'échappaient. Je me posais des questions.

L'exaltation du jour de la « Fête-Dieu » s'était évaporée. Nos généraux n'avaient plus de succès, les moyens d'obtenir enfin la victoire définitive manquaient, les diplomates étaient incapables d'entamer des négociations sous des conditions favorables. Je commençai à douter de la compétence des hommes qui nous gouvernaient, ma confiance s'ébranla.

J'avais honte de ce brusque changement d'opinion, je m'en voulais d'un patriotisme subitement vulnérable. Est-ce qu'il souffre de la première malchance militaire, ton patriotisme, me dis-je. Ton jugement se met à vaciller dès que la fortune tourne ? Serais-tu enclin à donner raison au plus fort ? Adeptes d'un genre de jugement de Dieu, victimes d'une faiblesse superstitieuse de jugement ?

La presse française nageait dans un chauvinisme exubérant, la phraséologie florissait. Le breuvage de jolis mots montait à la tête du lecteur. À l'écoute de la propagande humanitaire des journaux, il fallait croire que la Grande Nation obéissait uniquement aux impulsions civilisatrices. Elle était « le phare de l'humanité », en train de faire le sacrifice de toute une jeunesse, de la richesse de sa terre et du patrimoine de la nation pour sauver les « frères d'Outre-Rhin » de la monarchie prussienne, qui elle empêchait le peuple allemand de jouir des bienfaits de la démocratie et du parlementarisme, de l'empêcher de sombrer dans la barbarie.

Henri Bergson en personne éleva sa voix. Ce qu'il disait par exemple sur Bismarck me paraissait étrange. Il débordait de bonne volonté pédagogique, de dévouement à l'adresse des Allemands, créatures humaines, oui, mais vivant dans l'obscurité barbare. Un autre chantre des valeurs démocrates, Wilson, faisait vibrer en rhapsodie les cordes de sa lyre humanitaire.

À cette époque on avait commencé à nous distribuer des brochures et livres en langue allemande. Il existait un Centre de propagande qui s'occupait de notre éducation idéologique. Je

cite entre autres le livre du malfamé Dr. Richard Grelling « J'accuse »²⁹. Il prétendait être Allemand. Grelling nous offrait son idée du destin historique de l'Allemagne. D'après lui, les Allemands auraient été constamment victime de leur malchance en choisissant les hommes responsables. La fatalité leur avait recommandé d'élire rien que des idiots, des abrutis et des irresponsables ou bien des fourbes, tandis que toutes les autres nations étaient infailliblement tombées sur des modèles de loyauté, d'intelligence et d'intégrité. L'empressement du Dr. Grelling d'affirmer son « mea culpa » allemand, ces gémissements masochistes me dégoûtaient. Dans la presse quotidienne française l'auteur du « J'accuse » ne récoltait que des estimations élogieuses. Cet homme, apparemment, était membre d'une autre Allemagne, une Allemagne sympathique à visage humain, digne d'être converti, d'être conquise pour les principes d'une civilisation, dont la France détenait la clef.

Je me révoltaï. Je ne voulais pas d'une citoyenneté douteuse dans une nouvelle Allemagne, façonnée d'après l'exemple français avec l'aide d'un gouvernement créé à l'instar du Dr. Grelling. Je n'aimais point ces sympathiques Allemands qui s'étaient mis au service de nos ennemis pour nous éduquer, nous autres barbares. Mais n'empêche, pas mal d'allégations du texte du Dr. Grelling firent effet.

Dès 1914 on avait distribué des papiers de propagande aux prisonniers. Je me rappelle un journal de fortune, rédigé dans un allemand affreux, qui se proposait de nous séduire, captiver nos esprits pour les idéaux de la Révolution Française. Un cercle de publicistes émigrés en Suisse avait entrepris ce travail d'endoctrinement au service des alliés. On nous conseillait le défaitisme. Ces gens maniaient la langue allemande avec perfection. Ils voulaient semer le doute, encourager la critique, lassitude et révolte dans l'esprit des hommes, subjuguier les âmes suffisamment matées par les privations et souffrances d'une longue captivité. Les auteurs signaient avec leur nom allemand, tout cela servait d'appât aux boches. Un contingent d'écrivains trahissait le pays et la nation, tolérait sans sourciller que l'ennemi insultât la patrie et le peuple. On couvrait d'injures les compatriotes, on dénigrait le caractère allemand, on élaboussait l'Allemagne d'accusations immondes. J'étais écœuré. Le texte de chaque page était entouré d'un encadré noir-blanc-rouge. Quoi donc de plus patriote et sincère ? Une propagande de très mauvais goût, accablante, indigne.

Mais nonobstant : le doute avait pris racine.

²⁹ Richard Grelling, J'accuse, Verlag von Payot & Cie, Lausanne, 1915.

On nous disait que c'était la monarchie prussienne qui refusait toute négociation en vue d'une paix. L'Empereur sabotait toute tentative de concertation. Il faudrait abolir l'Empire, libérer le peuple allemand de ce joug pour que le pays adopte enfin un régime proche des grandes démocraties européennes.

Le parquet de Paris contenait le livre du Dr. Anton Nyström qui sous le titre de « Devant le Tribunal » accusait l'Empereur, l'appelait irresponsable et criminel, lui imputait les plus graves fautes, surtout celle d'avoir déclenché cette guerre et de ne pas vouloir en accepter la fin. M. Nyström représentait un pays neutre, la Norvège. Je me méfiais de tous ceux qui se déclaraient neutres dans cette guerre mondiale. Nous autres prisonniers avons fait connaissance de commissions « neutres » qui officiaient dans le contrôle des camps de prisonniers et qui avaient toujours trouvé « comme il faut » et « parfaites » les conditions de vie des détenus, en harmonie avec le règlement international. Il était évident que les délégués de ces commissions neutres n'avaient qu'un seul souci : ne pas s'attirer des histoires avec les divers gouvernements belligérants. Elles travaillaient « pour la galerie ». Une neutralité inefficace sur le plan humanitaire. Mais le livre de Nyström fit de l'effet, il réussit à irriter, à déstabiliser, à semer le doute. On se posait des questions. Les incertitudes augmentèrent. Wilhelm Wildermuth, notre chevalier « sans reproche », se courrouça, défendit Guillaume, réfuta les accusations. Il ne fallait pas toucher à l'Empereur, son souverain, commandant de l'armée. Quant à moi je ne croyais plus à l'innocence allemande. Non, elle portait son poids de responsabilité, elle avait attisé le feu, favorisé l'armement, elle s'était préparée délibérément à la guerre, n'avait rien fait pour empêcher le pire. Moi aussi j'étais convaincu de la nécessité d'énormes changements à l'intérieur de mon pays, dans le gouvernement, dans la société.

Monsieur Vallat au Chagneau m'avait prêté le fameux « Napoléon le Petit »³⁰, le pamphlet de Victor Hugo. Le brio de la langue hugolienne ne me plaisait pas tout à fait. Il ne s'agissait pas de musique de chambre, mais de la musique militaire non plus. En quoi consistait pour moi le charme de la prose hugolienne ? Le poète me paraissait un chef d'orchestre à la tête d'un immense appareil instrumental, exécutant sa propre œuvre. Une grande symphonie sur le thème de l'humanité. Le compositeur qui tenait la baguette était le maître absolu de tous ses moyens. Il usait souverainement de son arsenal enchanteur, disposait de la masse des exécutants tout aussi bien que de la diversité des instruments. La cantilène des violons envoûtait, le pathos des

³⁰ Victor Hugo, *Napoléon le Petit*, Hetzel & Cie, Paris, 1870.

trombones remuait profondément, quelle émotion, quel bouleversement, quelle force de séduction !

Le pamphlet hugolien contre la réinstallation de la monarchie française tomba bien : Ne reprochait-il pas à Napoléon III tout ce qu'on reprochait maintenant à Guillaume II ? Je dévorais le texte comme s'il s'agissait de l'actualité. On reprochait aux Allemands d'avoir utilisé la guerre comme d'une entreprise d'enrichissement industriel. La concupiscence matérielle nous aurait menés au bord de l'abîme. L'Allemagne de la Prusse de Guillaume ne ressemblerait en rien au pays dont Madame de Staël était tombée amoureuse, en avait tracé le portrait élogieux dans son livre « De l'Allemagne ». Est-ce que nous avons discrédité à perpétuité notre réputation de peuple des poètes et penseurs ? Que disait Victor Hugo ? *« Quelle misère que cette joie des intérêts et des cupidités s'assouvissant dans l'ange du 2 décembre ! Ma foi ! Vivons, faisons des affaires, tripotons dans les actions de zinc ou de chemin de fer, gagnons de l'argent ; c'est ignoble, mais c'est excellent ; un scrupule de moins, un louis de plus ; vendons toute notre âme à ce taux ! On court, on se rue, on fait l'antichambre, on boit toute honte, et si on ne peut avoir une concession de chemin de fer en France ou de terrain en Afrique, on demande une place ! »*

Il était question de la situation en France après le Coup d'Etat, mais en lisant Hugo j'éprouvais de la honte en tant qu'Allemand de 1918. Hugo fustigeait la France impériale sous Napoléon III. Le germe du MAL, se cachait-il vraiment dans toute monarchie ? Les violentes diatribes du grand poète seraient-elles applicables mot par mot aux circonstances allemandes ? Quelle était l'origine de la déliquescence ? Dans le chapitre intitulé « La Tribune détruite » Hugo lance ses foudres. Il accuse Napoléon d'avoir entravé sinon détruit l'activité du parlement, porté un coup mortel contre l'institution du parlementarisme³¹.

La « Tribune », c'est l'endroit où parle le peuple, la puissance de la parole, pour Hugo, est illimitée, le parlement en sera la tête, la conscience de la population, c'est là que naissent les lois. Que les peuples déterminent en toute liberté leur destin ! La France, l'esprit français possède en sa langue l'instrument le plus merveilleux pour aider les peuples à progresser vers la liberté, à se réunir dans le même espoir s'exprimant dans cette langue divine, elle garantira la paix universelle !

Les Français croient à la mission civilisatrice de leur langue et son esprit, dont PARIS est le siège, le centre, le rayonnement ! Ils y croient avec une ferveur quasi mystique. Victor Hugo y croit, malgré le 2 déc. 1851 et malgré l'avènement de Napoléon III ! Zola aussi tient PARIS pour le

³¹ N.d.t : Friedrich Ernst Peters, le jeune prisonnier d'Adriers, copie des pages entières de « Napoléon le Petit. »

centre de l'humanité, le siège de toute puissance civilisatrice. Dans ses romans pourtant il en décrit les « immondices et abominations ». Dans « Paris » (roman) il dépeint ce même parlement de Victor Hugo, intègre, honnête et infaillible, comme un vrai borbier, où se mêlent les vices, les crimes, la vénalité, une mare de corruptions ! Malgré tout cela, Zola chante la beauté de sa ville, l'appelle le « cœur palpitant » de l'humanité entière, sa conscience, son salut, le ressort de l'horloge du monde, le moteur dans une mer agitée. Balzac dit que Paris est un enfer, mais un enfer qu'on aime. Qu'il faut aimer, parce que c'est à Paris que le monde bouge, que les choses changent, que des forces rénovatrices agissent, poussent dans d'autres directions, et au bout de ce cheminement se trouve l'EDEN, le paradis reconquis par l'homme.

Je tombai sur le livre, *Der deutsche Gedanke in der Welt*³² de Paul Rohrbach. J'avais envie de donner au livre, *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo, le titre de *La pensée française dans le monde*. Je n'aimais pas le livre de Rohrbach. Il associait le règne de « l'idée allemande » dans le monde à l'argent, au progrès économique, à ce que Victor Hugo appelait « la conquête par les armes et l'argent ». Rohrbach démontrait sa thèse à l'appui de statistiques et de réussites économiques. Sous Guillaume II le Reich avait prospéré. L'auteur soutenait l'idée de faire des conquêtes coloniales. Je me rangeais du côté du poète français : Bâtir un monde meilleur par les idées, jamais par les « armes » (fussent-elles de nature économique).

Je lisais à tort et à travers tout ce que le hasard me mettait sous le nez. Mon éducation littéraire manquait absolument d'ordre systématique. Jeune instituteur, très curieux, prisonnier de guerre depuis quatre années, ouvrier agricole dans la France profonde, patriote allemand, je me découvris séduit par V. Hugo, ce poète qui s'enflamme à l'idée d'une France qui domine le monde par sa civilisation ! Qu'est-ce qui m'arriva ? Ne s'agirait-il en réalité que de mon manque d'intérêt pour les affaires politiques et économiques ? Est-ce que je n'avais pas tort de succomber au charme de la « pensée française » En pleine guerre fratricide entre les deux peuples ? La rhétorique de Victor Hugo m'aurait-elle envoûté à ce point ? Au point de me voir tenté par les idéaux de la démocratie française héritière de la Révolution ? J'avais sûrement tort. Mon ignorance était trop grande.

Au moment de rédiger mes souvenirs (1927) je tombe sur un passage significatif dans l'Histoire de la Littérature Française de Gustave Lanson³³ qui du haut de sa compétence confirme la réaction du petit prisonnier d'Adriers, 1917 dans l'isolement de sa vie d'ouvrier

³² Paul Rohrbach, *La pensée allemande*, 1912

³³ Gustava Lanson, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1894

agricole : (Il est question de Victor Hugo) « *Et où trouvera-t-on si ce n'est que chez lui, l'expression littéraire de l'âme confuse et généreuse de la démocratie française dans la seconde moitié du 19ème siècle ? Par sa philosophie sociale, le lyrisme de Victor Hugo devient largement représentatif.* »

Pourquoi aucun texte politique en langue allemande ne m'avait-il bouleversé comme ce fut le cas pour *Napoléon le Petit* ? Un poète, un grand écrivain s'était occupé des affaires publiques, chose très rare en Allemagne. En France l'écrivain ne laisse pas le champ libre au journalisme, il intervient, il se fait entendre, il essaie d'exercer son influence, il prend part à la vie publique. Je trouvais -dans ma naïveté- que la formule « l'art pour l'art » ne s'appliquait pas au type d'écrivain dont je venais de faire l'exaltante connaissance. L'écrivain français assume ses responsabilités en intervenant dans les affaires de la nation, et c'est très bien comme ça.

Je cite Lanson : « *Il faut nous défaire pour juger ses idées de toutes nos habitudes d'abstraction et d'analyse. Impropre à la pensée pure et à la logique idéale, il a philosophé avec sa faculté dominante, à grands coups d'imagination... de sorte que ses associations d'images dirigent le développement de la pensée.* » J'avais fait pour ma modeste part la même expérience : Une suite d'images associatives peut déterminer le cours de la pensée. Moi aussi je serais impropre à la « logique idéale ».

Malgré le charme qu'exerçait le poète sur moi, je développais une certaine méfiance quant à toute grandiloquence. La rhétorique à grands mots, l'amour de la forme au détriment du fond éveillaient mes soupçons.

Peu de temps après je fus amené à constater que la France se comportait comme si elle avait oublié de se sentir le « phare de l'humanité civilisée ». La défaite allemande et les conditions de l'armistice, le Traité de Versailles... quelle déception ! Je reprochais au poète enchanteur quelque peu l'acuité de ce sentiment de déception. Il avait trop promis ! Plus tard j'ai lu les œuvres proprement dites poétiques de Victor Hugo. J'eus très vite l'impression que le grand talent du poète est -pour citer une dernière fois Gustave Lanson- « *dénué du sens psychologique* ». Malgré toutes ces réticences je continue à succomber aux sortilèges de son talent dès que j'ouvre un de ses livres. Thomas Mann parle du « *charme astucieux, rusé, cauteleux* » que la musique wagnérienne aurait exercé sur lui-même, jeune homme. En effet, R. Wagner et V. Hugo se ressemblent. Ils appartiennent à la grande famille des créateurs romantiques.

Chapitre XIII - La beuverie de Wohlers

La beuverie de Wohlers ; Ribardière victime d'un accès de colère de Wildermuth ; « Guillaume, Guillaume ! » L'effet désastreux du mot de « BOCHE » ; le départ de Hermann ; le dernier repas ; La Roche et son « excellent cidre. »

Ce fut de nouveau la corvée du battage. La bonne entente entre Français et Allemands était devenue particulièrement vulnérable. Mon rôle de « médiateur » n'était pas toujours facile à remplir. Une école en diplomatie. L'expérience acquise m'aura servi plus tard en maintes occasions dans la vie. Les incidents fâcheux (l'émeute du pain, la tentative d'évasion du camarade etc...) des derniers 6 mois avaient augmenté le matériel explosif. Nous avions des éléments de caractère irascible dans notre communauté. Or la pénurie en tabac et la maussaderie que le manque entraînait, m'aidaient singulièrement à maintenir l'ordre. Il fallait faire preuve de courtoisie et de candeur, quand on voulait obtenir de temps en temps le cadeau d'une cigarette. Se maîtriser, réprimer la colère, sourire, être serviable et soumis en toute occasion ! Wegener et Geidcik pratiquaient impunément ce genre de mendicité hypocrite. Il y en avait d'autres qui condamnaient sévèrement cette conduite. Le tabac nous faisait cruellement défaut, oui, mais n'était-on pas un être fier et indépendant, moralement intact, même dans la nécessité ? S'abaisser pour la maigre récompense d'une cigarette ou d'une « chique » Non.

Moi aussi qui aimais fumer je souffrais sous la privation. Wegener et Geidcik -sous la pression des circonstances- étaient devenus francophiles. Emil Wohlers par contre restait l'enfant terrible. Comme l'année précédente il eut un jour son accès de folle hostilité. La consommation excessive d'alcool le provoqua. Pendant des heures il avait bu du vin rouge sans le moindre symptôme d'ivresse. Tout à coup il exigea qu'on le conduisît sur-le-champ au cantonnement, assurât sa surveillance et l'escortât à Poitiers, le lendemain. Il aurait perdu toute mainmise sur sa propre personne, il déclinerait toute responsabilité pour ce qui pourrait advenir si on ne le prenait pas en charge. Il proférait des menaces énigmatiques. Il se déclarait sous la contrainte de devoir assassiner certains Français. Les symptômes d'une ivresse manquaient, ce qui était étrange. Ses mouvements étaient coordonnés, l'attitude parfaitement contrôlée, un brin plus rigide peut-être que normalement. Il parlait sans bégaiement, en possession apparemment de tous ses moyens. Mais dans le regard, dans l'œil sanglant la folie avait pris siège. Je conseillai à Ribardière de le laisser faire. On l'escorta donc à la maison où il tomba dans un sommeil profond. Le lendemain il reprit son travail, la mine honteuse.

Wohlers était un homme tranquille et silencieux, de caractère lourd, pensif. Dans son état de tous les jours, il pouvait être particulièrement serviable et conciliant. Il louchait, la direction de

son regard vacillait. Une fois par an, le démon s'emparait de lui, de préférence en période fatale du battage. Wohlers n'était donc que partiellement « enfant terrible ».

Mais Wildermuth et Ernst Hermann l'étaient à part entière. Un jour paisible de bonne entente, au « Prun », le diable de la zizanie prit possession d'eux. Wilhelm était posté sur la meule pour lancer les gerbes sur la machine. Ribardièrè patrouillait, allait de l'un à l'autre à ne rien faire, évidemment n'occupé à rien d'autre qu'à faire passer le temps. Il s'ennuyait. Il avait mis son fusil dans un coin perdu, c'était l'usage depuis belle lurette. Il ne l'en sortait que juste avant le rassemblement pour la rentrée au cantonnement. Il nous regardait paisiblement, les mains enfoncées dans la poche. Tout d'un coup Wildermuth se crut observé, poussé au travail. Quelles étaient les idées qui lui trottaient par la tête troublée ? Etre poussé par le chef vers un surcroît d'efforts dans le travail -comme il croyait- lui paraissait une offense personnelle. Il enfonça la fourche dans le tas de gerbes, en descendit d'un seul bond, prit à la gorge le garde surpris, le serra, visiblement décidé à l'étrangler. En moins de rien les camarades l'avaient vaincu, il lâcha sa victime.

Ribardièrè s'en alla récupérer son fusil, jugé superflu depuis longtemps. Il ordonna au malfaiteur de le précéder pour regagner le cantonnement. Ce serait sa dernière nuit à Adriers. Il serait envoyé à Poitiers pour y être jugé devant le Tribunal Militaire. L'étrange couple s'éloigna, disparut de vue dans la petite forêt de sapins. Français et Allemands les suivaient du regard, silencieux, dans une consternation commune. La machine à battage avait été arrêtée. Quelques vieux fermiers m'exhortèrent à tenter de calmer le courroux de Ribardièrè, à le dissuader d'employer trop de rigueur :

- « Guillaume a bu un coup, il a un verre de trop dans le nez, il est bon garçon dans le fond... » et ainsi de suite.

Je me mis donc au trot, hors d'haleine, je les atteignis. Je m'employai à convaincre mon homme. En vain. François restait inébranlable. Son honneur de soldat et d'homme de confiance avait été offensé. François était fils de la commune, il y était domicilié. Comment ne pas craindre de devenir la risée des compatriotes, cible du mépris de la population du bourg ? Et cela à perpétuité, même après la guerre ? Quelle tare ! Il fallait faire quelque chose pour reconstituer sa réputation. Statuer un exemple ! Je réussis à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas entraver la bonne marche des travaux de battage, ne pas trop dramatiser les choses. Il permit donc à Guillaume de retrouver l'équipe. Qu'il retournât donc sur sa grande meule de gerbe, momentanément ! Pendant le trajet de retour je me mis à ses côtés pour parachever mon œuvre

d'apaisement. Hélas, je n'y réussis pas ! Le lendemain Wildermuth irait à Poitiers ! Peine perdue ! Le châtement, un point !

Le soir, je m'occupai de Wildermuth. Il fallait obtenir quelque chose, qu'il se ravise un peu avant le rassemblement nocturne.

- « Sois raisonnable, Wildermuth, lui disais-je, te rends-tu compte de la gravité ta faute, connais-tu les conséquences de ton délit, sais-tu la menace qui pèse sur toi, comme sanction, c'est le pire qui t'attend, imagine une fois ! Tu t'attends naïvement à la simple réclusion de quelques semaines ? Penses-tu ! Ce sera la prison ferme, pour des années, les travaux forcés que sais-je ! S'attaquer comme prisonnier par des voies de fait à un supérieur ! Il faut donner un signe à François, indice de repentir sinon de contrition ! Ne t'entête pas stupidement ! Ce soir, à l'appel, tu t'y mettras ! Sois raisonnable ! »

Wildermuth, l'air buté, se renfrognait :

- « Jamais je ne m'excuserai. Qu'ils me fusillent donc, ça m'est égal ! »

Il s'endurcissait encore, mais je constatais quand même que le brouillard alcoolique du cerveau commençait à se dissiper. La raison s'était mise au travail, lentement, en tâtonnant, mais le travail de restauration se faisait.

La rentrée s'était faite avant l'heure habituelle, tant l'assiduité renforcée des prisonniers avait accéléré les choses. Le fermier, avait fait battre tout son blé en moins de rien. Pour cette raison il faisait encore jour dans la cour quand on se rassemblait. Le « bancal » et -de sinistre augure- François Ribardière apparurent, mine sombre. François annonça sa décision de se venger, d'engager la poursuite du crime. Subitement Wildermuth sortit du rang et fit un pas en direction de Ribardière. Il souriait bêtement, dans un embarras évident, et d'un geste accompagné d'un mouvement abrupt de tout son corps il tendit la main à François. Il ne dit pas un mot. Son drôle de sourire, la bêtise inoffensive de son expression, tout cela formait un curieux mélange de désarroi et de stupidité. L'ivresse était en train de s'évanouir. Le moment fut d'un comique irrésistible. François lui-même fut gagné. Il saisit la main du coupable en éclatant de rire. Il secoua la tête et dit :

- « Guillaume, Guillaume ! L'affaire était arrangée, ouf ! »

Continuons ! Ernst Hermann convoitait toujours la fonction de transporteur de sacs. Il était la bête de somme par excellence. Pourquoi ? L'usage voulait que l'exercice de cette rude tâche

donne droit à la bouteille de rouge spéciale, mise secrètement à la disposition personnelle du transporteur. Un jour à « Entrefin », le fermier avait fait preuve de trop de zèle. On s'était empressé trop, la bouteille ne se vidait plus. Vers 10h du matin, Ernst Hermann me déclara :

- « Dolmetsch-interprète, tu auras des ennuis aujourd'hui avec moi, je te préviens ! »

Vers midi il ne tenait plus bien droit sur ses jambes. Lorsqu'il s'apprêtait à passer par la porte étroite chargé de son sac, il se heurta contre le poteau d'encadrement, la pointe du gond sortit, le battant déchira le sac. Ernst perdit l'équilibre, trébucha, s'effondra sous sa charge, fut incapable de sortir de la situation inconfortable. Il attendait que les camarades le tirassent de l'embarras. Ernst victime d'un accident du travail ?

Le garde le congédia de son poste avantageux de transporteur de sacs. Ceci offensa notre homme, l'humilia profondément. Serait-il ivre ? Qui oserait le dire ? Les yeux révoltés, les mains écartées il s'approcha de François. Lorsque celui battit en retraite, Ernst se déclara satisfait, provisoirement.

Mais les jours d'Hermann à Adriers étaient comptés. Samedi, une lettre de la « Berta » -sa femme- était arrivée. Elle lui annonça pour la deuxième fois un heureux événement sans que son cher époux eût pu contribuer aux préparatifs. Berta s'était servie d'un langage ambigu, à mots couverts elle avait parlé de l'affaire délicate. Ernst, illettré, tendit la lettre à Welz pour qu'il lui en explique le contenu. Welz la lut à haute voix. Ernst gardait toute son assurance et son calme. Avait-il bien compris la nouvelle scandaleuse d'un deuxième adultère avec conséquence ? Welz en douta.

- « Ernst, as-tu bien compris ce que ta femme essaie de te faire comprendre ? »

Ernst, roulant des yeux, lui lança avec férocité :

- « Si j'ai bien compris ? Gare à celui qui se mette dans mon chemin aujourd'hui ! »

Il décrivait la situation de la « Berta » avec précision. Le langage ne laissait pas de doute, Ernst savait de quoi il parlait. Je renonce à répéter ses mots. Il était hors de lui, nous avions peur d'une nouvelle agression de sa part.

Après le déjeuner Ernst s'était fait remplir une bouteille de pinard pour tuer son chagrin. J'avais pris place sous le grand chêne de la cour, mon inquiétude à son égard ne cessait d'augmenter. Pour la deuxième fois je vis Ernst se rendre au débit de boissons des Garestier pour se faire remplir la bouteille. Mes appréhensions se confirmèrent, lorsque je le vis disparaître une troisième fois au même endroit. La fatalité devait donc s'accomplir. Que Dieu nous garde du

pire ! Par la porte ouverte on entendit un échange de propos. L'altercation verbale bascula en un torrent de violentes injures. Je captais des bribes d'allemand et de français entremêlées. Puis ce fut de la part d'Hermann :

- « Boche, boche, tu oses dire boche ? Il y a longtemps qu'on ne t'as pas cassé la gueule mon vieux ! »

Notre garde accourut, le prit par le bras, le poussa vers le cantonnement en disant :

- « Là-haut, Hermann, vas y ! »

Pour le moment le danger semblait écarté. Mais là-haut on se concerta. Un dialogue précis, sec :

- « Wilhelm, il y avait quelqu'un en bas qui disait boche. »

La réponse :

- « Eh bien, Ernst, il faut y aller. »

Les deux potes belligérants prirent position sur l'escalier. Un Français en permission sortit du débit des Garestier et se dirigea vers moi pour me dire :

- « Un de vos camarades vient de s'offusquer démesurément, j'ai prononcé le mot « boche » en conversation. Je suis de bonne foi, croyez-moi, Monsieur, je n'avais pas du tout l'intention de blesser un prisonnier allemand, soldat comme moi. Je rentre pour une courte permission, des combats en première ligne m'attendent, je vais y retourner -hélas !- demain. Vous comprenez peut-être que j'ai autre chose en tête que de vouloir injurier un prisonnier. Que c'est bête. Dans le langage de chez nous, on les appelle « boches », cela ne veut rien dire, on emploie le mot sans arrière-pensée. Je vous prie d'expliquer l'affaire à votre camarade.»

Ernst Hermann avait écouté. Bien sûr, il n'avait rien compris, mais voilà que le mot « boche » avait été prononcé à plusieurs reprises. Tandis que le Français terminait son discours, Hermann avait sauté de l'escalier, avait saisi une des grandes bûches. De derrière -nous ne l'avions pas encore aperçu- il s'approcha pour se jeter sur le provocateur. Je parvins à temps à pousser un cri :

- « Sauvez-vous ! »

Le Français se mit à courir, Hermann suivit, une course effrénée en direction de la maison s'engagea. Le Français avait de l'avance, mais la porte du bâtiment avait été fermée entre-

temps. Il secoua en désespoir la poignée, Hermann leva l'arme, il alla porter le coup fatal, lorsqu'un soldat français sortit d'une autre porte et se jeta dans ses bras. J'étais assis comme perclus de terreur sur mon bloc de bois, la gorge nouée d'angoisse. L'intervention réussit, le désastre fut évité.

Le lendemain matin, le « bancal » conduisit notre Ernst Hermann à Poitiers. Je ne l'ai jamais revu.

En ce qui concerne le mot « boche », le Français avait raison. L'expression avait changé de sens, perdu son poids au cours des années. Au début des hostilités, son emploi exprimait un fond de haine, de rejet, de dédain hostile. Mais à force d'être constamment utilisé, il avait complètement perdu son caractère xénophobe, il était devenu la désignation sémantique neutre, dénué de tout accent affectif. Pour en savoir plus, il fallait faire attention à la personne parlante, au contexte du propos, à la circonstance. Dans le passé j'avais demandé aux poilus le sens de l'expression. On répondait invariablement :

- « Aucune idée, un boche, c'est un boche, quoi. »

Je demandais aux gens cultivés une explication, sans résultat. Evidemment la source étymologique du mot était obscure. Des fois on essayait d'expliquer le mot, je n'en garde aucun souvenir. Les tentatives d'interprétation étaient probablement peu pertinentes. Des années plus tard un ami allemand me rapporta une explication qui avait été pondue à l'université de Genève en Suisse. En Suisse romande, les étudiants francophones se moquaient du fort accent de leurs camarades germanophones. Ceux-ci auraient été incapable de faire la différence entre « p,t,k » et « b,d,g » occlusives insonores et sonores. Le lieu de naissance du « boche » serait donc le campus universitaire genevois et l'incapacité des compatriotes « germaniques » de prononcer correctement (mot de haute fréquence) POCHE au lieu de BOCHE. Je termine ma réflexion en faisant allusion aux dérivés qui fourmillaient dans la presse quotidienne : boche, la bochie, bochophil ou bochophobe, bochement etc. Qu'on me pardonne d'avoir consacré tout un passage au mot fatal. Il a engendré trop de difficultés, de malentendus, de conflits et même de drames.

Fritz Welz aussi s'enfonçait de plus en plus dans la morosité. Il devenait intraitable, irascible. Les gardes français finissaient par décliner toute responsabilité, et moi, pauvre conciliateur de fortune, j'étais tout aussi impuissant à le dompter qu'eux. Il fut remplacé. Notre détachement comptait toujours 15 hommes.

Quelle période mouvementée ! Mais c'est avec un grand plaisir que je me rappelle la deuxième journée de battage chez l'Affamé (der Hungrige) qui ne méritait pas du tout son nom, on y mangeait très bien.

Ma place était derrière la machine, un enfer poussiéreux. L'Affamé n'avait pas trop bien nettoyé ses champs de blé : la récolte était pleine de chardons. J'avais l'impression que c'étaient plutôt des gerbes de chardons qu'on mettait dans la gueule de l'engin. Les quelques grains de blé s'y perdaient. Le monstre infernal à côté de moi crachait des essaims de semence qui voletaient autour de moi ou bien formaient des nuages épais suspendus dans l'air comme des paquets de mouches. J'endurais le martyr. La simple poussière, elle, était inoffensive par rapport. Me voilà en nage, moitié à poil, couvert de saletés. Par l'échancrure de la chemise les innombrables diabolins parvenaient à enfoncer leurs dardillons dans la peau. La sueur -liquide acide- s'écoulait dans les petites blessures, la chemise d'une étoffe rêche frictionnait tout le temps comme une vraie râpe. Toute la peau était douloureusement irritée.

Dieu merci, il y a une fin à tout. La dernière gerbe disparut dans la machine. Le dernier sac de blé de dimension inhabituelle pesait 227 livres, un vrai monstre ! Qui sera volontaire pour le transporter ? Je me présentai. Pourquoi ? Une grande joie d'avoir échappé au martyr de tout à l'heure me remplissait, je me croyais capable d'affronter toute épreuve. Aiguillonné par cette mystérieuse joie, j'arrivais à porter le sac, les genoux se dérobaient sous moi. Quel miracle ! Je traversai la cour sans incident, je déposai mon fardeau avec fierté dans la grange. Au jour d'aujourd'hui je n'y arriverais plus. Quelle performance extraordinaire pour un jeune homme de taille moyenne ! L'entraînement de tant d'années de travail physique m'avait fortifié. Et puis : je m'étais victorieusement évadé de l'enfer des diabolins. Il n'était que 4 heures ! Des heures de lecture m'attendaient au cantonnement ! Le bonheur ! L'Affamé m'avait fait don d'une quantité de tabac américain qui suffirait largement à rouler une cigarette. Le paradis ouvert ! Les camarades et les Français me félicitèrent pour mon tour de force. J'en étais content, fier. Angèle Vallat, la jeune fille qui me procurait régulièrement de la lecture, me souriait avec cordialité. Tous les éléments se mirent à œuvrer ensemble pour que le reste de la journée se transforme en vraie fête !

Le repas traînait. Mais nous rentrâmes encore de bonne heure. La peau brûlait. Le broc à eau m'attendait. Je me libérai d'un geste violent de ma camisole la jetant avec violence dans un coin du cantonnement. Quelle jouissance indescriptible lorsque l'eau se déversait à plusieurs reprises tout au long du corps martyrisé. Ce n'était que de l'eau, pour moi un baume divin. Puis le contact d'une chemise de rechange fournit un moment de bien-être suprême ! Le linge caressa la peau.

Un homme ressuscité descendit dans la cour. Le soleil s'apprêtait à disparaître. Je roulai ma cigarette, la seule de toute la journée, humant voluptueusement la fumée. Je me couchai théâtralement sous un buisson de roses, le Zarathustra de Nietzsche à la main.

J'ai parlé de nos besoins vestimentaires. Les Français ne s'en souciaient que très peu. Nous étions plus ou moins en haillons. De nos uniformes allemands ne restaient que des lambeaux. On avait bien commencé à les remplacer par des pièces « bleus horizon » français triées et mises au rebut. On les avait teintées d'un vert exécration, criard. Sur cet arrière-fond vert sale les lettres « P.G » ressortissaient de manière fâcheuse, dérisoire. C'étaient des camisoles de clowns, pour nous des instruments d'humiliation. Les chaussures avaient des trous, les chemises consistaient en bouts détachés qu'on assemblait astucieusement en s'habillant. On bougonnait, on rouspétait tout le temps, on se défoulait dans des discours diffamatoires à l'encontre des Français. Quant à moi j'avais fait des économies. Je puisais dans ma réserve. Pour cent francs, je réussis à renouveler mon équipement vestimentaire. La plupart des camarades n'adoptaient pas la méthode, la refusaient catégoriquement. Il y en avait qui disposaient d'autres ressources financières, mais non. Il incombait aux Français de nous habiller convenablement, pas question de leur faciliter la tâche. Il fallait « exiger », c'était « notre droit ». On ne se séparait donc pas de la camisole honteuse. On la gardait soigneusement comme preuve du traitement avilissant que la nation française infligeait aux prisonniers. On n'était pas enclin à se priver du bien-fondé d'un mécontentement éternel, on rouspétait contre tout et tout le monde !

Je me souviens d'une autre journée de battage. C'était à La Roche. Nous n'étions que deux boches dans un groupe d'ouvriers français. Le bruit courait que le bureau de Montmorillon distribuait une grande quantité de tabac. On dépêcha un Français qui enjamba le vélo pour se mêler à la queue d'attente des habitants de Montmorillon, mais il rentra assez bredouille. Notre envoyé spécial ne fit profiter de son maigre écot que les intimes.

L'occasion s'offrit de me rattraper. Au repas d'adieux j'eus ma place à côté d'un vieux Français que j'avais déjà repéré comme propriétaire d'un paquet de tabac. Je surmontai mes réticences habituelles et me montrai dispos à faire un brin de causette. J'étais bavard, éloquent, gentil et gracieux. Le vieux fermier était si content d'avoir enfin l'occasion d'échanger des propos avec un Allemand, que -une fois la collation terminée- il me tendit en secret sous la table son paquet de tabac. Je roulai une première cigarette. Le bonheur.

On restait à table, buvant du vin. Le métayer Hébras n'était entré en fonction de bail que l'année dernière. Il avait intérêt à démontrer au voisinage que les affaires marchaient bien sous

son règne. La récolte s'y prêtait comme moment propice. On buvait du vin blanc, cela changeait tout le monde -Français et prisonniers confondus- de l'éternel pinard. Il s'agissait d'un bon vin que le « marchand avait livré », tandis que le pinard ordinaire était un cru de la région, pour nous une boisson rare, bien sûr, pratiquement inconnue. F. Wieben chuchota :

- « Dis donc, mon vieux, ce cidre, il est excellent, hein ? »

Sous estimant la qualité de ce cidre, le camarade en consomma une trop grande quantité en peu de temps. Quelques minutes plus tard il quitta discrètement la table et disparut. Je le cherchais. Il dormait paisiblement sur un tas de paille.

Je retournai à ma place. Le vieux paysan et moi, nous nous entendions à merveille. L'ambiance était à la détente générale. Le paquet de tabac fut mis sur la table. De temps en temps mon voisin le poussait gentiment dans ma direction. Le « cidre » était formidable. Quelle joyeuse compagnie ! Mais elle prit fin. Je partis réveiller le camarade Wieben. J'eus de la peine. La descente de La Roche nécessitait des précautions. Wieben chancelait, sur le point de perdre l'équilibre il riait chaque fois qu'il trébuchait. Il pensait à sa femme. Il marmonna :

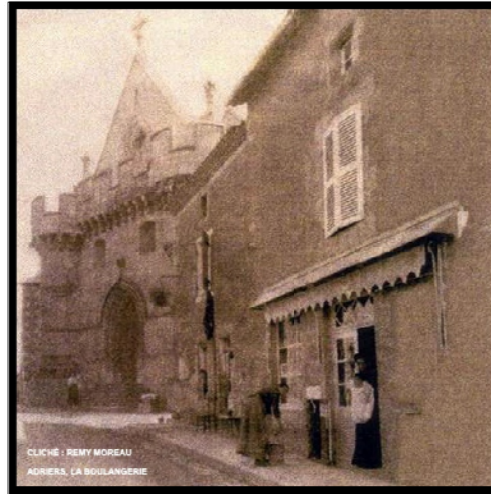
- « Mère Wieben, mère Wieben ! Dieu sait, tu t'inquiètes en ce moment, tu es seule à la maison, tu pleures, tu penses à ton homme, tu te fais des soucis ! Mais il se porte à merveille, ton homme, mère Wieben, il est tout juste un peu ivre, mais tellement heureux, heureux ! »

Les dernières nuits de septembre furent chaudes. Je mis mon sac de paille sous la fenêtre dont j'ouvris largement les volets en bois. Je dormais par intermittence, mais tous les matins je me levais étrangement revigoré. Dans la cour directement sous la fenêtre il y avait des tilleuls. Même emporté par mes rêves dans d'autres mondes, je restais conscient du bruissement, du frou-frou des feuilles. Le frémissement des branches se transmettait à mon corps. J'avais la sensation d'être couché dans un hamac suspendu à un arbre, doucement bercé dans l'espace vert. La conscience était partiellement endormie. Les détails lui échappaient. Le dormeur ne percevait qu'une immense et diffuse beauté. Je me sentais mystérieusement proche de la nature, nourri, bercé, sécurisé dans son sein. Je n'avais jamais de ma vie ressenti ce genre de bonheur. Pendant les brèves interruptions j'apercevais les contours de l'église en face, bien que le feuillage des tilleuls m'en cachât la plus grande partie. À la clarté du jour, je découvris les masques grimaçants dont l'architecte avait orné les pans de mur sous les fenêtres de la nef.

Les nuits du mois de septembre 1918 resteront comme une image lumineuse dans ma mémoire.

Chapitre XIV - L'armistice

Septembre 1918, le 11 nov.1918, l'Armistice, la fin des hostilités vécue chez « Prun », finie la boucherie ; « il est kapout, vot'Guillaume » ; La Combe : tailler la vigne ; sentiment lancinant d'abandon : les Bohémiens ; décembre 1918 : les cigares de Madame Pailier.



Fin septembre il était évident que la guerre touchait à sa fin. La Bulgarie s'était retirée des combats. La Turquie et L'Empire austro-hongrois mirent fin à leur participation aux hostilités.

Dimanche dernier un roman d'Henri Bordeaux, « La robe de laine »³⁴, m'avait cloué au siège de ma diligence dans la cour des Garestier. Il avait réussi à m'ensorceler. Le soleil de septembre, le jeu des couleurs, la douceur mélancolique des derniers beaux jours, tout cela corroborait à me plonger dans un enchantement délicieux. Je ne parle pas de la qualité littéraire du livre. Mais la mélodie de sa prose m'avait subjugué. Pour quelques heures de lecture j'avais rejoint un monde poétique, paisible, humain, mais irréel, comme appartenant au lointain de l'enfance, du rêve, de l'illusion. Les protagonistes du roman agissaient dans une douce pénombre, dans l'indécis, dans le vague de leurs sentiments nobles. La guerre n'existait pas. Le quotidien avec le cortège d'humiliations et de bassesses où nous nous débattions depuis quatre ans s'était évanoui. J'étais ému, étrangement bouleversé. L'affreux vacarme de la guerre, allait-il bientôt se taire ? Peut-être le tumulte des combats, la clameur désespérée d'une humanité en détresse n'avait-elle été qu'un vilain cauchemar ? N'est-ce pas, toute l'humanité n'aspirait qu'à jouir de la vie ! Quel merveilleux soleil de septembre, rien d'autre n'avait de l'importance. Que les hommes s'entendent enfin ! J'éprouvais intensément le désir d'en finir, de rentrer, de me retrouver dans un univers d'amour et de beauté. Madame Pailier s'approcha de la voiture en

³⁴ Henry Bordeaux, *La robe de laine*, 1910.

traversant la cour. La fin de la guerre était proche ! Elle fit une remarque, exprima son soulagement, sa joie de voir se terminer sous peu l'absurdité de l'immense tuerie. Elle se montra discrète, très gentille, évitant toute parole de triomphe. Elle chercha même à me consoler, à m'encourager. La captivité n'allait plus durer longtemps. J'allais bientôt rentrer. La France et l'Allemagne venaient de signer une convention négociant les conditions d'échange de leurs prisonniers. Nous avions déjà entendu dire que quelques internés du camp de Poitiers avaient été rapatriés. Il s'agissait même de compatriotes qui avaient été arrêtés beaucoup plus tard que moi.

Il fallait faire preuve de patience, nous encourageant mutuellement. En cas de mélancolie aiguë, je disais au camarade :

- « Que veux-tu, mon ami, la captivité n'est insupportable que pendant les premières cinq années, on finira par s'habituer, tu vas voir. »

Mais moi aussi j'étais à bout de patience. Je voulais retrouver le pays, la famille. J'attendais fiévreusement d'être rappelé au camp de Poitiers. On constituait le contingent à rapatrier à l'improviste, sans tenir compte de l'ancienneté. On m'avait fait prisonnier dans les premières semaines de la guerre, je trouvais que vraiment c'était mon tour. Je me disais que l'imminence de la fin définitive des hostilités, l'armistice et puis le traité de paix allaient conduire sous peu au rapatriement généralisé.

Je me trompais cruellement.

Quelques jours plus tard, le Comte Hertling démissionna de sa fonction de négociateur. Le Prince Max de Bade lui succéda. Son discours m'impressionna. Il jouait en maître sur le clavier du jargon humanitaire. Certes son langage ne pouvait pas rivaliser avec l'effusion hugolienne. Mais le patriote en moi fut content, séduit. Le Prince de Bade annonça l'avènement d'un temps nouveau.

À ce moment-là nous ne savions encore rien du tout des dures conditions sous lesquelles l'armistice allait se négocier. Il eut le prix qu'on sait. Les troupes allemandes ne s'étaient pas encore retirées du territoire ennemi, elles demeuraient stationnées dans la France profonde. Le gouvernement ne serait-il pas contraint à en tenir compte au cours des négociations ? Des semaines passaient, rien ne bougeait.

Puis arriva la débâcle. La Révolution allemande, et, le 11 novembre, l'armistice entra en vigueur. Nous étions au « Prun » chez le vieux Dudognon. Le jour historique se déroula exactement comme les mille autres jours que nous avons passés à Adriers. Il ne se démarqua

en rien de l'immense série des journées précédentes. Vers l'après-midi, le brouillard se densifiait, on avait de la peine à se repérer. Où donc avait disparu la maison du voisin qui pourtant ne se trouvait qu'à une distance de 20 mètres du pré isolé, où nous étions occupés à lier des fagots. Silence ! « Still », réclamèrent des voix surgissant du brouillard de tous les côtés. Le crépuscule de la nuit tombante se ralliait au brouillard, on ne discernait rien du tout. Tout d'un coup les cloches d'Adriers, de St. Martin, Nérignac, Moussac et d'autres villages se mirent en branle. Un spectre humain à côté de moi émergea de l'obscurité comme un géant sautillant, c'était Wieben qui hurla de toutes ses forces :

- « La guerre finie ! La guerre finie ! »

Une rage turbulente le fit hurler, mais le brouillard engloutit immédiatement ses cris. Dans son courroux jubilatoire Wieben lança sa serpette dans la nuit. Puis ce fut un silence total. Le tintement affaibli des cloches continuait à se faire capter, doucement, vaguement. Il sortait d'un abîme. Dans cet abîme s'était engloutie toute une époque, et moi j'y laissais pour toujours ma jeunesse.

Le bruit des coups de serpe s'était tu. Personne n'osa parler. Alors le père Dudognon interrompit le silence. Il dit simplement :

- « On carillonne. C'est la fin de la boucherie. »

Il était impassible, comme s'il parlait du temps qu'il faisait.

- « Eh bien, mes amis, finissez-moi ce petit tas et puis on s'en ira souper. »

Wieben chercha sa serpe. La fin de la boucherie ne changea pour le moment en rien la valeur marchande du bois, du fagot et le prix de l'heure du travail, la vie allait continuer, comme on dit après chaque enterrement. On termina le boulot et se rassembla pour regagner le cantonnement, exactement comme toujours. Dans la maison du « Prun », François Ribardièrre nous avait attendus, ce qui était quand même inhabituel. Normalement Ribardièrre répugnait à la marche de 5 km. Au mépris de la consigne il s'arrêtait au bout de quelques minutes et nous poursuivions sagement notre route, sans escorte. Ce soir Ribardièrre nous escorta. La France était victorieuse, il craignait évidemment pour notre sécurité. Y aurait-il peut-être des exactions de la part de la population en liesse à craindre ? Mais non, pas du tout, le trajet s'effectua en toute tranquillité. La normalité, quoi. À Adriers non plus les gens ne se démenaient pas, on ne chantait même pas la Marseillaise, le village ne semblait nullement en délire victorieux. Une seule petite particularité inhabituelle nous fit presque rire. Nous remarquâmes une faible lumière à l'endroit où la route débouche dans la Rue Principale de l'agglomération. Phénomène insolite !

Pierre Lavaud avait mis dans l'une des deux fenêtres de sa maison deux maigres petites bougies.

Pierre Lavaud c'était « l'homme à cent mille au moins », l'homme qui aux dires des plus pauvres avait réussi avec son pognon à faire de ses deux fils des « embusqués ». Ce Pierre Lavaud fêtait la victoire. N'avait-il pas pour sa part contribué à la garantir ? Son ébauche d'illumination nous touchait. Près de l'Hôtel Baudet un homme ivre sous le réverbère s'appuyait contre le mur dans un état d'hébétude alcoolique complète. Lorsqu'il nous aperçut il se rendit au bord de la chaussée, se raidit péniblement, chancela, nous interpella avec bonhomie. Il bégaya d'un air bonasse :

- « Il est kapout, vot' Guillaume, il est kapout. »

La population se réjouissait vivement de la fuite de l'Empereur en Hollande. La constellation politique ; le jeu des puissances, les négociations de paix, les conséquences économiques de la victoire, tout cela ne semblait pas occuper la pensée des gens. Mais Guillaume, on l'avait haï, le destin de ce Guillaume les intéressait. Ç'avait été lui qui avait mis le feu au monde, ç'avait été lui qui avait entretenu le feu dans son ambition impérialiste, un criminel de guerre. C'était lui qu'il fallait punir. On se délectait de son échec, se félicitait de ce que justice avait été faite.

Je dois dire que jamais les habitants d'Adriers n'ont manifesté en ma présence des sentiments de triomphe nationaliste. Tous les citoyens du bourg ont fait preuve d'une rare délicatesse digne des plus grands éloges. Ils ne cachaient pas leur satisfaction. Mais on s'exprimait avec une certaine modération courtoise en ma présence, soucieux de ne pas trop blesser la sensibilité du partenaire. À vrai dire je dois avouer que les gens d'Adriers s'étaient fait une opinion erronée quant à l'importance de ma modeste personne. J'étais jeune, le seul parmi nous à maîtriser la langue, il se peut que je n'eusse pas toujours empêché qu'une certaine réputation se développât à mon égard. De toute façon les habitants d'Adriers ne cherchaient pas du tout à m'humilier. On se frottait vigoureusement les mains à l'idée d'un Guillaume et d'un Dauphin réduits à la nécessité sinon à la misère tout court, là-bas dans leur exil hollandais !

Trois Empereurs européens avaient abdicé les derniers temps. La République allait gagner du terrain. On avait pris l'habitude de répondre à la question, ça roule ? de la manière suivante :

- « Ah oui, ça roule comme les couronnes des empereurs du monde ? »

Les suites économiques de la guerre ? On ne se cassait pas trop la tête là-dessus. Et puis, Guillaume allait payer l'immense gâchis, c'étaient nous qui avions gagné la guerre, nous les Français. Je me rappelle les propos fermes d'un vieux combattant de 70/71. Sa fille habitait dans

une région du Nord qui avait été gravement touchée par les combats. Les bombardements allemands avaient cassé les vitres de sa maison. Le vieux me disait que Guillaume allait être condamné à payer. De considérables sommes de dommages intérêts. La famille allait extorquer de la bourse impériale de considérables sommes de dommages intérêts ! Sa fille avait bien gardé la facture pour pouvoir la lui présenter le moment venu.

J'appréhendais d'être abordé par certaines personnes à Adriers, par exemple M. Tailletroux. Le vieux chasseur nous rencontra quelque part dans la nature, un jour. Il fallait donc encaisser des remarques ! Mais Tailletroux aussi nous ménageait, il essayait même de nous remonter le moral à sa manière :

- « Mon ami, je vous comprends. Désolant, accablant, très dur pour le patriote. J'ai fait la même expérience, moi aussi je suis rentré d'un combat perdu. Et j'y ai survécu, vous le voyez bien. La France a survécu à la défaite de 70/71, et l'Allemagne va survivre à celle de 1918. C'est le cours de l'histoire et des choses humaines. Pour tout le monde il y a des hauts et des bas. Allons, du courage, mes amis ! » Ouf !

Peu de temps après monsieur le Comte de Saint-Savin surgit dans les parages, lui aussi un fervent Nimrod, un chasseur né. Je m'attendais à une harangue outrageante. L'œil perçant du chasseur nous avait sûrement repérés. Le Comte n'allait pas rater la chance de me lancer un mot cassant. Mais non, il passa sans se soucier de nous. Je ne l'ai pas revu. Le dernier souvenir de cet homme déplaisant n'était donc pas trop antipathique.

Certains résultats des négociations entre les Alliés et l'Allemagne furent publiés. Les conditions de l'armistice nous jetèrent dans la dépression. Fini mes rêves humanitaires. La République n'allait pas ménager l'ennemi d'hier. L'Âge d'Or d'une réconciliation démocratique sous le signe des droits de l'homme ne commençait pas encore. L'ère nouvelle : une illusion ! Le son des cloches avait annoncé la victoire et non la paix. Un carillon sinistre pour les Allemands, les perdants du combat. À l'exception du prisonnier à qui le son des cloches devrait annoncer le prochain retour chez les siens. C'était notre ferme conviction. Une des conditions de l'armistice sera la libération de tous les prisonniers. Il était inconcevable que la France exigeât le retour de ses propres fils sans consentir à lâcher ses prisonniers. Les journaux n'avaient pas cessé d'affirmer qu'au nom de la France républicaine on avait mené un combat contre le gouvernement impérialiste, guerrier et coupable de Guillaume, l'adversaire n'avait jamais été le peuple allemand. La France généreuse ne visait nullement à frapper le nerf vital du peuple allemand. Nous n'y comprîmes plus rien. N'avions-nous pas lu dans le journal d'hier qu'on avait besoin des prisonniers pour reconstruire les régions du Nord et que la France exigeait leur travail à titre de

réparations ? Est-ce qu'on avait usé de grands mots humanitaires uniquement pour l'amour de l'éloquence ? Nous avait-on délibérément menti ? Il fallait bien mettre en doute les éternelles déclarations généreuses dont on nous avait abreuvés.

Avait-on fait des promesses qu'on ne voulait pas tenir ? Je m'interrogeais. La France devait se soucier de l'image qu'elle avait dessinée d'elle-même et propagée dans le monde entier. Elle serait obligée de nous rapatrier pour sauvegarder sa réputation de nation civilisatrice par excellence. Et puis, il y avait le Président WILSON, dont le poids moral allait peser sur les décisions de la France. L'intervention finale des Américains n'avait-elle pas permis à la France de gagner ? Elle ne pourrait pas contrecarrer les dessins du grand frère d'armes. Elle devait écouter WILSON.

La nature humaine est égoïste. Dès que mon propre sort était concerné, mon adhésion fervente à l'idéologie républicaine flanchait. L'incertitude vague devint affolement quand les journaux parlaient de l'intention de Clemenceau de retenir les prisonniers pour les employer à la reconstruction des régions sinistrées. Nous étions à la merci de l'ennemi. Ma déception fut immense. La France voulait donc assouvir son désir de vengeance ? Je ne voulais pas l'admettre. J'avais fait confiance aux promesses. Clemenceau n'avait pas le droit de trahir les lois humanitaires, cadeau de la Révolution Française à la civilisation. Mais il fallait se rendre à l'évidence terrible. Le jugement était rendu, un sort incertain nous attendait. L'équilibre mondial, le rétablissement d'un ordre d'équité morale dans l'univers exigeraient les réparations. La presse française s'employait à justifier l'inclémence, la violation des lois humanitaires dont elle avait été le promoteur. Elle préconisait la nécessité de châtiments lourds. Elle se prévalait de vouloir prendre en charge la conversion à l'éthique générale d'une nation corrompue et barbare, la nation allemande, par la rudesse de certaines mesures, comme par exemple celle de ne pas libérer les prisonniers.

Voilà la logique de la victoire. Une revendication légitime ?

D'abord nous nous rébellions contre le verdict. Mais à quoi bon s'insurger ? Il fallait se résigner. N'y avait-il vraiment pas eu de possibilité de faire quelque chose pour nous ? Est-ce que la patrie nous avait abandonnés ? On s'interrogeait sur l'importance de cette masse de prisonniers sur le territoire français. Quel était notre poids, notre impact, notre valeur ? Avait-on dû nous sacrifier pour obtenir des allègements sur d'autres points de la négociation ? Est-ce que l'Allemagne subissait un « diktat », condamnée à se soumettre inconditionnellement ? Evidemment la patrie s'était privée de tout moyen de faire pression sur l'adversaire. L'Allemagne avait trahi l'ensemble de ses prisonniers après immédiatement l'arrêt des hostilités. On nous

retiendra pour un temps illimité. Il n'était plus question d'« échange ». On était livré en pâture au désir vengeur de l'ennemi. La France victorieuse nous tenait, nous gardait en esclavage. Rien ne pouvait l'en détourner. La patrie nous avait vendus. Ce sera la captivité à perpétuité, cinq ans, dix ans, qui sait.

Le président WILSON n'était qu'un maître d'école grandiloquent, impuissant, nous n'attendions rien de lui. Rien qui puisse agir en notre faveur. Wilson avait réussi à flatter l'amour-propre du citoyen américain : Un authentique empereur du vieux continent avait dû dégringoler de son trône à la suite de l'intervention américaine. Wilson avait atteint son but suffisamment servi le nationalisme du Nouveau Monde. Le reste : le redressement de l'Europe après la guerre serait affaire strictement européenne. Les Européens n'avaient pas du tout besoin d'une ingérence wilsonnienne ! Nous disions : Wilson avait été de bonne foi, oui. Mais le temps des discours et des promesses était révolu. La page de l'Histoire était tournée. Le maître d'école américain devait quitter son estrade. Nous, les Alliés victorieux, nous allons retrousser les manches, au boulot ! Agissons ! Le nouvel ordre ! Wilson était homme de la parole, il devait laisser le champ libre aux hommes de l'action. Pour le réduire à l'inactivité on l'encensait. Il arriva en France. Les thuriféraires le fêtaient. La France était en enthousiasme, on l'acclamait à l'unisson. Wilson se disait ami de la nation des lumières, adepte de la doctrine républicaine dont la source était en France, Wilson n'avait vraiment pas envie de contrarier ses hôtes ces flagorneurs ! Les Français étaient trop gentils, charmants et courtois ! Irrésistibles ! On l'encensait de louanges !

Moi, pauvre prisonnier d'Adriers j'étais désespéré, en rage, mortellement déçu. Ma philosophie simpliste voyait les choses d'un autre œil ! Pauvre de moi. J'imaginai Lincoln dans le Panthéon de l'éternité accueillant son confrère, la mine glaciale, réprobateur. Il devait juger avec sévérité l'action de Wilson, ce beau parleur qui reculait lâchement devant les réalités du moment et qui malgré toutes ses bonnes intentions réintroduisait l'esclavage dans l'humanité civilisée. J'avais été dupe.

Wilson avait incarné un grand espoir. Nous avions voulu reconnaître en lui l'avocat de tous les nécessiteux de la planète. Il avait su susciter une confiance illimitée. La désillusion fut à la mesure de cet espoir déçu. Le chevalier sans peur et sans reproche s'était mué en Don Quichotte, aimable, mais ridicule. Un personnage de théâtre.

L'Allemagne était rendue à l'impuissance. Nous n'avions donc rien à espérer du monde. La Patrie vaincue, l'adversaire sans merci. Nous serons les exclus. Le prisonnier français appartenait à une autre catégorie, une race plus fine, beaucoup plus noble, humanisée. Il fut

impérieux de le rapatrier immédiatement, ne pas lui imposer une seule journée supplémentaire en terre ennemie. Le prisonnier allemand par contre fut l'objet d'un mépris commun. La France nous semblait hypocrite, cynique. La France se plaît dans ses ambiguïtés. Elle joue un rôle. Le rôle du bienfaiteur de l'humanité. Mais les prisonniers de la Grande Guerre étaient exclus, les « laissés-pour-compte ». Elle sauvegarde les apparences, mais derrière le masque du bienfaiteur se cache le visage hideux du nationalisme revanchard. Les lumières, l'ordre de la raison, la tolérance et le respect de l'adversaire, où les chercher ? Toute l'idéologie de la Révolution était dépassée par l'actualité ? Chose morte ?

Aujourd'hui ³⁵ la politique est devenue une sale affaire. Le nationalisme renaît. Les gouvernements en action n'ont pas peur de se salir les mains. Où donc sont passés les leçons terribles de la grande boucherie de 14-18 ? Où donc s'exerce la sagesse des responsables ? La France continue à préconiser les « Droits de l'Homme », en de très beaux discours qui exaltent les jeunes. En même temps, s'est fait promouvoir chef légitime d'une Italie moderne un être ³⁶ à visage repoussant.

L'Armistice influençait sur les conditions de vie et le comportement de la population. La douceur de vivre reprenait ses droits. Prenons la suppression de l'interdiction de danser par exemple, tous les Dimanches ce fut la fête chez Baudel. On en jacassait pendant la semaine. Les gens étaient en transe, la folie régnait, la joie de vivre se déchaînait. On avait survécu au grand carnage, il fallait vite se rattraper ! Les habitants d'Adriers étaient insatiables, à la chasse de tous les plaisirs et divertissements imaginables.

La victoire célébrait sa victoire. Mais L'Allemagne ? On apprenait de la presse que là-bas la frénésie de jouir sévissait autrement, avec tout un cortège de dégradation de la vie en société. En Allemagne s'ajoutait à la soif légitime d'oubli, l'amertume du désespoir. La presse française fustigeait cette frénésie allemande de la danse comme émanation du caractère peu civilisé des Allemands. Voyez une fois la brute qui s'élève des cimetières et des ruines, écrivit-on, voyez la cupidité, la nature vicieuse de l'ennemi d'hier ! Mais nous allons nous occuper de l'éducation de nos voisins. L'âme allemande avait été séduite, malmenée, exploitée par un gouvernement criminel, par Guillaume et toute sa bande de profiteurs et d'ambitieux irresponsables. La lâcheté de ce peuple, cette curieuse tendance de succomber au MAL, allez comprendre cela ! Et d'ailleurs tout peuple se fabrique le gouvernement qu'il mérite. Nous les Français nous avons

³⁵ N.d.t : En 1927

³⁶ N.d.t : Mussolini

adopté dans la République le meilleur système imaginable. La preuve ? Nous avons gagné la guerre. Les Allemands avaient été indignes de la victoire, et -pas vrai, non ? Tout peuple a le gouvernement qu'il mérite. C'était bien fait pour eux. Et le spectacle des souffrances que la population endurait ne devrait pas inciter à la sympathie ou la miséricorde ! Qu'ils s'amusez donc à s'étourdir, à danser ! Mais qu'ils fassent pénitence devant le juge, le Tribunal du monde entier. Qu'ils disent :

- « Nous sommes coupables, nous allons payer notre faute. »

Non, vraiment, ils ne sont pas en droit d'exiger plus de clémence. On ne va pas s'attendrir sur le sort d'un criminel !

J'enrageais intérieurement. L'Allemagne était trop peu encline à se mettre publiquement à genoux ? Toute la nation devrait être anéantie, piétinée. Il aurait fallu la faire disparaître de la carte européenne. Plus d'Allemagne du tout ! Point de salut pour l'humanité tant qu'un Etat allemand subsisterait ! Radiez l'Allemagne de la liste des peuples autonomes. Punissez-les, écrasez-les, écrabouillez-les, c'est ce qu'ils méritent ! Une rancœur profonde et sourde s'emparait de nous. Un immense dépit. J'endurais des souffrances affreuses. On nous exilait, nous chassait du paradis de l'humanité civilisée. Il y avait à peine cent ans que Madame de Staël avait écrit : *« Les Allemands sont comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain; ils essayent des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus. Comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils ont trouvé au retour de leurs excursions dans l'infini ? »* Cette armée d'éclaireurs où était-elle passée ? On la bafouait, l'humiliait. Sans merci.

Les contraintes de la vie quotidienne étaient restées les mêmes. J'eus pour quelques semaines la chance de fuir les topinambours. On m'envoya à La Combe pour y arranger la vigne. Le vieux Jean m'initia bien insuffisamment à cet art. J'essayais ensuite de me débrouiller tant bien que mal. J'étais tout seul à travailler dans le vignoble. J'y allais seul, je retournais seul, personne ne me contrôlait. Un bonheur, la solitude ? J'avais toujours aspiré à être seul, mais par ce temps de déprime elle commençait à me peser, se transformait en angoisse, en sentiment d'abandon.

Un jour je rentrai par un temps de pluie et de tempête. Sur la hauteur là-bas où le grand chêne déploie habituellement son branchage dans un geste de protection, la tempête m'attaqua comme un chien méchant en rage. Un peu plus loin, proche du village, j'aperçus un petit feu au bord de la route. À l'abri, sous de hauts buissons de genêts une tribu de tziganes était assise autour d'un feu au-dessus duquel basculait un chaudron. Je voulais passer discrètement sans

rien dire, mais subitement un cordial « Guten Abend » me fut adressé. Je vécus un moment de félicité indescriptible. Le salut en la langue maternelle me remplit de bonheur. Les Bohémiens ! Les dernières années nous avons vu quelquefois des familles de Nomades traverser le village. Souvent ils nous avaient salués en allemand. Pour nous flatter ou consoler ils avaient coutume d'ajouter une injure à l'adresse des Français. Je me disais qu'en Allemagne les mêmes Bohémiens auraient fait l'inverse. N'importe, je me sentais très proche d'eux. Nous étions des exclus tous les deux. Enfant ou adolescent je les avais enviés quand ils parcouraient le village natal. J'aurais aimé m'en aller avec eux, fasciné par le regard brûlant des plus belles de leurs filles. Par ce jour de détresse et de découragement le « Guten Abend » des Nomades fit miracle. Je leur en reste reconnaissant.

À la tristesse générale s'ajoutait le manque cuisant de tabac. Un Dimanche matin, Madame Pailler remarqua ma mine maussade. Elle me dit en souriant :

- « Alors Monsieur, vous ne fumez donc pas ? »

Voulait-elle se payer ma tête, se moquer de la mauvaise humeur d'un pauvre prisonnier, elle, d'habitude plutôt gentille ? Non, son sourire était franc, aimable, presque prometteur, me dis-je.

Il est vrai qu'elle m'avait remis vers midi « Les pêcheurs d'Islande » de Pierre Loti. Mais cette fois la lecture n'arrivait pas à me tirer de mon abattement. La soirée avançait lorsqu'on frappa discrètement contre la porte condamnée qui donnait sur un couloir qui conduisait directement à l'appartement des Garestier. Madame Pailler nous avait quelquefois donné signe par un « toc » pareil, signe d'avertissement, quand le gendarme s'approchait pour nous surprendre. Ce soir elle demanda de mes nouvelles. Est-ce que j'avais apprécié le roman de Pierre Loti ? Et puis elle répéta la question fatale :

- « Et vous ne fumez toujours pas, Monsieur

- Mais non, Madame ».

Elle chuchota :

- « Attention ! »

La pointe d'un cigare apparut par le trou qu'un bout de branche avait laissé dans la paroi. Le cigare fit son chemin, me tomba dans la main, suivi par un autre et encore un autre. En une minute je fus propriétaire d'un trésor de six cigares.

Sans tarder nous en coupâmes deux pour rouler des cigarettes. Tout le détachement fumait, la mauvaise humeur s'envolait avec la fumée. Une tempête se déchaînait autour de la maison, je

me remis à la lecture, l'état d'âme y était. Je me croyais transplanté sur la côte bretonne. La prose du romancier me captiva. Les souvenirs d'enfance surgirent. J'avais appris à aimer la France. Quel beau pays ! Et les êtres ? Une forte émotion de gratitude me secoua. Madame Pailler avait dû faire des sacrifices pour se procurer six cigares. Elle avait dû faire la queue au bureau de tabac, et ceci à mon intention, pour faire plaisir aux prisonniers ? Cette femme n'avait pas la moindre raison pour me traiter avec amabilité. Pourtant, elle le faisait. J'étais bouleversé. Non, je n'étais pas abandonné. On avait été gentil pour moi sans que je le mérite. Merci !

Après des accès d'oppression intérieure et d'angoisse, le calme se rétablissait toujours. Il m'arrivait même d'écrire des poèmes, lorsqu'une lettre arriva me disant que mon frère aîné était porté disparu.

Noël 1918, quel moment sombre ! Pour la cinquième fois on allait fêter Noël en captivité. Nous décorâmes l'arbre de fortune comme les années précédentes, mais le cœur n'y était plus. La bougie fut éteinte de bonne heure, chacun se laissa tomber sur sa couche, broyait du noir. Pour une minute fugitive cette assemblée de marbre s'anima. Le brave Zlentara nous surprit avec un paquet de cigarettes qu'il avait réservé pour la veillée de Noël. Les petits feux rougeoyèrent, mais les cigarettes furent trop vite fumées. On s'abandonna de nouveau au silence accablant.

L'engourdissement morne de ces tristes semaines ! Quel sera notre destin ? Qu'est-ce que la nouvelle année nous réservera ?

Chapitre XV - Les soldats français rapatriés

Les soldats français rapatriés ; Henri W. et la Parisienne ; la Grande Nation « phare de l'humanité » ; le départ du « bancal ».



Tous les Dimanches des soldats français libérés rentrant d'Allemagne nous rendaient visite. Ils m'ont tous affirmé que l'ennemi les avait traités convenablement. Il était vrai que la nourriture avait cruellement laissé à désirer, surtout les derniers temps, mais cela se comprenait, c'était normal, la population allemande des villes endurait la famine. Je me disais que ceux qui étaient rentrés le cœur lourd d'amertume et de ressentiments ne cherchaient guère à nous parler. Existaient-ils en nombre restreint, ou bien est-ce qu'ils représentaient la majorité ? Ceux qui venaient nous parler et qui ne se plaignaient pas du traitement subi chez les Allemands agissaient-ils par courtoisie ou complaisance ? Pourquoi le feraient-ils ? Les compatriotes et les familles concernés de la région d'Adriers me confirmaient que les mêmes soldats parlaient le même langage au foyer.

Par contre la presse française publiait à ce sujet tous les jours d'autres nouvelles accablantes. Les journaux représentaient notre seule source d'informations. Comment ne pas leur faire confiance ? Loin de la réalité, sans moyens de nous renseigner, de comparer et de juger, où nous diriger pour connaître la vérité ? J'avais l'impression que toute la presse se livrait à un bourrage de crâne. Le commentaire quotidien de l'époque était le même, la totalité des éditorialistes parlait le même jargon écoeurant. Le lecteur en moi exigeait plus d'objectivité et de discernement, plus d'écriture nuancée. C'était tous les jours l'étalage des mêmes thèses patriotardes. Un jour on voulait nous faire croire -à l'appui de témoignages fiables !- que les

Allemands avaient favorisé systématiquement la propagation de maladies contagieuses dans les camps. Inconcevable !

Quelques anciens prisonniers aimaient faire la démonstration de leurs connaissances linguistiques. Un jour, un soldat français me dit :

- « Qui comprend ceci ? »

Puis, avec une perfection phonétique absolument stupéfiante :

- « Das jo schreckli, das jo gruli, s'on Schiet³⁷ ! »

Il avait appris son bas allemand du côté d'Elmshorn, proche de mon propre pays. Les bribes du dialecte familier me firent éclater de rire. La plupart du temps les Français parlaient un baragouin incompréhensible. Ils étaient fiers de leur savoir, gentils, mais l'allemand qu'ils débitaient était méconnaissable. J'avais honte du ricanement, de mes camarades. En vain je leur recommandais un peu plus de délicatesse et de retenue. Ce baragouin était trop ridicule ! Mes remontrances se heurtaient contre un mur d'incompréhension stupide, borné. J'en étais embarrassé. À cet égard, leur disais-je, les Français pourraient vous servir de modèle ! La population d'Adriers ne pardonnait-elle pas avec beaucoup d'indulgence toute faute de français ? J'ai vu de simples gens ne pas broncher aux pires violations de leur belle langue. Le Français moyen est fier de sa langue. Il considère que tout effort d'autrui d'y accéder mérite d'être encouragé ! En France on stimule l'adepte, on le loue pour les progrès et réussites les plus modestes, on l'encourage volontiers en prétendant que l'autre « parle vraiment un excellent français ! »

Mes camarades rechignaient à ma pédagogie. Non, ils ne voulaient pas voir que leur français était tout aussi bête et ridicule que l'allemand des soldats français.

À l'exception, il est vrai, de deux individus talentueux : Welz et Geidcik. Ils se débrouillaient avec une aisance remarquable tant qu'il ne s'agissait que de se mettre d'accord sur les affaires quotidiennes. Un beau jour, ils s'étaient attaqués au déchiffrement de journaux et de livres, mais quelle fut leur surprise quand ils durent constater qu'un long chemin les séparait d'une vraie maîtrise de la langue. Notre ami Heinrich Wegener par contre défendait la ferme conviction de posséder des connaissances approfondies. Bien sûr, dans de rares moments d'urgence il lui arrivait d'être obligé de recourir aux services de l'interprète. En l'occurrence il se heurta à

³⁷ N.d.t : « Mais c'est affreux, c'est terrible, merde alors ! »

l'évidente incompétence de celui-ci. Je n'arrivais jamais à lui faire comprendre que certains mots de son vocabulaire personnel s'opposaient à toute tentative de traduction. Par exemple

- « Kohldampf³⁸ Dolmetsch, tu prétends savoir le français ! Vas-y !
- Kohl-c'est quoi ?
- Choux
- et Dampf c'est quoi ?
- vapeur, bon : choux-vapeur donc. »

Je le mis en garde. Je lui proposai « la faim » comme plus sûr. Il se méfiait. J'étais mauvais interprète. Il l'avait toujours dit. Je ne cherchais qu'à me dérober, mes explications n'étaient que tergiversations honteuses. Je voulais lui cacher mon incompétence, trop soucieux de ma réputation. Henri tranchait sans aucune indulgence :

- « Tu causes, tu causes. Tu n'aimes pas avouer ton ignorance. J'ai toujours dit que tu ne sais pas grand chose. Je n'ai pas besoin d'interprète, moi, je me débrouille tout seul. »

Les Garestier s'apprêtaient à accueillir leur neveu, un nommé Henri lui aussi, et lui aussi n'avait pas la meilleure réputation. Pendant toute la guerre, son épouse, la maman de la petite Germaine, avait profité de l'hospitalité de la famille de son mari. Elle avait fui la grande ville et la disette pour rester des mois entiers à la charge des parents. Madame Pailler se plaignait ouvertement de sa fainéantise. Cette jeune femme, cette « Parisienne » paresseuse et coquette, ne travaillait pas. Elle n'excellait qu'à une seule besogne : attiser la curiosité des hommes. Tirer les prisonniers de leur torpeur. Le matin elle était invisible. Mais après le déjeuner, la Parisienne apparut. Elle s'était fait une beauté. Elle s'installa quelque part à l'ombre dans la cour et s'offrit sans vergogne aux regards des Allemands. Ces hommes avaient été depuis de longues années privés de tout commerce féminin. La femme tenait un livre en main, mais elle ne semblait pas absorbée par la lecture. Le livre reposait sur les genoux. Les jambes changeaient tout le temps de position ce qui ne manquait pas de dévoiler aux regards avides des spectateurs masculins des zones secrètes de son corps. De temps en temps, la Parisienne se rendait compte de quelque inconvenance dans sa mise vestimentaire. Il fallait évidemment y remédier, de manière ostentatoire, après avoir jeté furtivement des regards aux alentours. Plusieurs camarades n'appréciaient pas du tout que les copains, toujours les mêmes passaient leur temps à dévisager cette dame, postés à la fenêtre :

³⁸ N.d.t : expression familière pour « faim »

- « Vous n'avez pas honte d'incommoder la dame par ce genre de voyeurisme ?
- Parbleu, vous êtes adultes, l'âge pubertaire est révolu, vous n'avez toujours pas maîtrisé les troubles de votre jeunesse ? Depuis belle lurette on avait terminé l'éducation sexuelle, non ? »

Les camarades les plus avancés en âge étaient les spectateurs les plus assidus, une vraie honte. Notamment Geidcik et Heinrich Wegener ! Pour ne pas rater l'apparition de la belle, ils ne quittaient pas leur poste d'observation. Leur patience était dérisoire. Bien qu'ils fussent la cible d'une pluie de remarques désobligeantes, ils ne bronchaient pas. Dès que la dame eut pris position, les deux compères idiots se penchèrent par-dessus la balustrade de l'étroit balcon devant l'entrée. L'inconfort de leur guet-apens ne les décourageait jamais. Les railleries des autres manquaient leur but. Imperturbablement ils s'adonnaient à cette badauderie puérile et honteuse. Henri haussait les épaules :

- « Chez vous à l'intérieur ça pue. Il faudrait aérer ! On ne respire plus ! Il faut prendre de l'air ! »

Et les autres :

- « Vous n'avez pas honte ? Henri, vieux bouc, pour qui la dame française te prendra-t-elle ?
- Espèce d'idiot ! C'est exprès qu'elle se met dans la cour. C'est moi qui connais les femmes, toutes pareilles ! Elle s'amuse, elle aime ça ! »

Un jeune camarade :

- « Quoi, tu la soupçonnes de vouloir sciemment éveiller la curiosité des hommes ? Parce qu'elle se met du fard ? Mais c'est l'usage en France, toutes les femmes se fardent pour sortir.
- Je les connais. Elles ne valent pas grand'chose.
- Tu prétends les connaître ? Ce sont les putains, les garces que tu connais !
- Justement, elles sont toutes des putains, ne m'y connais »

Et d'un geste péremptoire il mit fin à la discussion.

Mais voilà que l'autre Henri, le mari de la Parisienne avait trouvé matière à renvoyer sa femme, à la répudier sans autre procès. Henri triompha. N'avait-il pas dit que c'était une putain ? On avait mis en doute son jugement infaillible en la matière. Allez, Heinrich Wegener a raison. Il connaît les femmes.

La Parisienne avait trompé son mari. Il l'avait trouvée en plein adultère à Paris, en flagrant délit pour ainsi dire. Le pauvre n'avait pas de ressources. La famille Garestier lui avait envoyé l'argent du billet, le voilà échoué à Adriers. Sa tante Pailler ne cachait pas son inquiétude. Le neveu avait été en prison en Allemagne, à plusieurs reprises. Elle ne voulait pas du tout répondre de son innocence, il avait le caractère impulsif. Mais ne fallait-il pas s'attendre chez lui à un besoin de vengeance ? Elle craignait des heurts entre lui et les nombreux Allemands qui peuplaient la cour. Le risque d'affrontements lui paraissait d'autant plus grand que parmi nous aussi se trouvaient quelques têtes chaudes. Avec cela elle avait peur que son neveu ne rendît responsable de tous ses malheurs -y compris le drame du mariage échoué- en premier lieu la guerre, certes, puis l'ennemi, ensuite tous les Allemands confondus et finalement les prisonniers d'Adriers.

Un jour, ce fameux neveu surgit. Un jeune homme d'à peine 25 ans. Quelques jours après son arrivée, je trouvai en rentrant le cantonnement envahi de fumée de tabac. Au milieu des camarades j'aperçus le jeune Henri. Il avait distribué des cigarettes, visiblement désireux de fraterniser, ouvert et gentil. Des difficultés de communication n'existaient guère. La compagnie se servait d'un curieux mélange de bribes d'allemand et de français. L'ambiance était presque gaie, presque cordiale. Désormais Henri le Français nous rendait quotidiennement visite. Il racontait ses aventures, les assaisonnait du piment de l'ironie, dont il n'excluait nullement sa propre personne. Il était évident qu'il voulait vite oublier son malheureux mariage. Henri ne semblait pas inconsolable. Qui sait, l'union avait été probablement conclue trop hâtivement. Une décision irréfléchie. La femme lui avait plutôt rendu service, probablement, ses infidélités lui avait permis de se séparer d'elle et de se prévaloir après tout d'être celui qui avait été honnête, quelqu'un de moralement supérieur. Il semblait soulagé. Bon débarras. Il parlait d'elle non sans indulgence.

Les conséquences de la démobilisation étaient à peine perceptibles chez nous. Quelques représentants des classes âgées étaient rentrés à Adriers. Le jeune Parisien exerçait son charme, il devenait vite le coq du village. Les Garestier n'étaient pas toujours d'accord avec son train de vie. Des rumeurs couraient, on colportait des histoires scandaleuses à son sujet. La famille -les circonstances y aidant- était tout juste sur le point de se façonner une situation dans la petite bourgeoisie d'Adriers. Ce libertin de neveu ne devrait pas mettre en danger la toute récente et bien fragile réputation. On s'expliquait avec violence « au sein de la famille ». Madame Pailler donnait libre cours à son indignation, mais la grand-mère prenait le parti du petit-fils. Elle le défendait contre tout le monde. Les accusations n'eurent pas d'effet. Le conseil

de famille n'obtint rien. Henri fuyait souvent les discussions fastidieuses et cherchait le calme en notre compagnie. Préférer au foyer familial la société des prisonniers allemands ? ça alors ! Un jour il m'avoua que les craintes de sa tante Elisabeth concernant son esprit de querelle et de vengeance, n'avaient pas été dépourvues de fondement. Oui, il n'aimait pas les Allemands, il les accusait d'avoir préparé et voulu la guerre. Il s'était promis en Allemagne de se venger de toutes ses misères auprès du premier Allemand venu, une fois rentré en France.

- « Mais, me dit-il, quand je vous ai vus ici dans votre cantonnement, vous m'avez fait pitié. »

Peter Frohn, cet infatué incorrigible, fit la remarque que le neveu et sa Parisienne livraient l'exemple éloquent de la dépravation et dégénérescence de tout le peuple français. Toute la race était foutue. Mais Henri le neveu n'était rien d'autre qu'un jeune homme normal qui avait un peu perdu la boussole. Cette génération avait dû faire la guerre avant d'avoir acquis la force de l'âge, c'étaient des enfants. On leur avait volé le temps de mûrir. On les avait jetés dans la tourmente meurtrière en pleine adolescence. Comment auraient-ils pu rester moralement intacts ?

Les Français rapatriés avaient droit à une permission, dont la durée se mesurait d'après la durée de leur captivité. Puis ils devaient réintégrer leur régiment. On avait besoin de l'appareil militaire pour la période de transition.

Depuis l'armistice notre personnel de garde se recrutait d'anciens prisonniers. Pourquoi ce règlement ? On aurait pu les affecter dans l'armée d'occupation. Est-ce qu'on craignait un manque de sévérité chez ceux qui pendant leur captivité avait pu acquérir une certaine familiarité et connaissance des choses allemandes ? Je m'interrogeais. De toute façon la presse chauvine de l'époque s'enorgueillait des lamentations de leurs journalistes homologues de l'autre bord du Rhin, quant à l'intransigeance des soldats d'occupation. La presse allemande faisait l'éloge de la décence, de l'attitude correcte des Anglais et des Américains par rapport à la conduite rigoriste des Français. Les commentaires français expliquaient la relative clémence des Alliés par leur entrée tardive dans la guerre. Les Anglais et les Américains n'avaient pas souffert comme la France qui devait « se venger », régler les comptes. Il fallait une revanche outre mesure, car c'était l'Allemagne qui avait déclenché la guerre et précipité la France dans la débâcle. Qu'était devenu le louable dessein de rééduquer le peuple allemand dans l'esprit démocratique ? Il n'en était plus question.

Faut-il comprendre cet état d'âme ? Je crois que oui. Les Français n'avaient jamais bien digéré la défaite de 70/71. La Grande Nation désirait des victoires militaires. Depuis Napoléon, depuis cent ans, elle n'avait plus triomphé. La nation désirait ardemment la gloire, elle en avait soif. Depuis trop longtemps le sort ne lui avait pas fait boire le vin de la grandeur. Au lieu d'assouvir cette soif, la France avait dû vider la coupe pleine d'humiliations amères, le calice de la honte jusqu'à la lie. En 1918 enfin, après tout un siècle de privation le destin avait offert la coupe remplie jusqu'au bord de cette bonne vieille GLOIRE. Qui ne saurait pas comprendre l'exaltation victorieuse ? Après tant d'endurance, la France peut enfin assouvir sa soif, pourquoi lui reprocher son manque de modération ?

Mais les idéaux de la Révolution ? Mais les valeurs de la République ? Les droits de l'homme, la civilisation républicaine, tout cela jeté aux oubliettes ? Cette enivrante idéologie qu'on nous avait prêchée, sera-t-elle un mode d'emploi pour la politique future ou bien nous avait-on menti ? Hypocrites, les vainqueurs, qui avait promis de nous faire profiter des bienfaits de la démocratie ? La priorité nationale et l'égoïsme patriotard allaient-ils avoir le dernier mot ? La morale et la justice du vainqueur ? Cent ans après Napoléon, la France avait enfin de nouveau mis pied sur la terre allemande. L'ennemi héréditaire, oui, pour toute l'éternité. La fatalité.

Et tout d'abord l'Allemagne avait à réparer sa faute. Après les réparations faites, plus tard, on verra, il serait toujours temps de parler de l'établissement d'une paix durable en Europe. Les Français participaient dans l'Europe entière aux administrations militaires d'occupation. Le poids de leur concours ne correspondait pas aux nombre d'habitants de la mère patrie. N'avais-je pas lu dernièrement dans une lettre qu'à Flensburg, ville frontalière du Nord de l'Allemagne, située à une distance de 30 km de mon village natal, un régiment de chasseurs de haute montagne avait été installé ? Ridicule !

Les soldats français étaient aussi las de la guerre. Ils s'étaient attendus à une prompte démobilisation après l'armistice. Eux aussi furent amèrement déçus. La patrie avait besoin d'eux pour cette immense armée d'occupation chargée de remettre de l'ordre dans une Europe ravagée. Clemenceau avait réuni les dernières forces pour la phase finale, la guerre « à outrance ». Le but avait été atteint. Les poilus avaient hâte de regagner le foyer. Les paysans d'Adriers commencèrent à critiquer le « Tigre ». Il avait tiré la nation de l'impasse, mais qu'il disparaisse, le Tigre, on n'avait plus besoin de lui. Il avait fait son boulot, chapeau, mais la guerre terminée, les gens de notre entourage préféraient le voir se retirer. Il devait exercer sa dictature tant que la situation exigeait un régime draconien. Peu après Clémenceau fut l'objet

d'un attentat. Il avait été légèrement blessé, l'opinion publique du village ne s'en indignait pas outre mesure. On haussait les épaules. À la rigueur, on dit :

- « C'est malheureux tout de même, un bonhomme qui, pour ainsi dire, a sauvé la France ! »

« L'Humanité » était l'organe de la contestation. Ce journal critiquait le gouvernement. D'autres feuilles suivirent l'exemple. On demandait avec empressement et en grandes lettres à la Une : « À quand la démobilisation ? »

Un jour Kléber Pailler rentra. Le lendemain, au moment de notre sortie, il nous dit bonjour, radieux, le visage barbouillé de suie, impatient de reprendre son travail de forgeron. Louis Remblière aussi, notre garde, nous quitta. Il le fit à regret d'après les allusions d'Elisabeth Pailler. Il avait pleinement profité des avantages de sa sinécure : peu de travail, une bonne nourriture en temps de guerre, un poste respectable, d'utilité nationale ! Il fut obligé de réintégrer son village natal, pas trop loin : Lussac-les-Châteaux. Un soir, il était parti. Sans cérémonie d'adieux. Et Madame Pailler ironisait un peu.

Le « bancal » avait réussi à établir son système personnel de loisirs et de privilèges. Il se la coulait douce, à Adriers, Louis Remblière. Pendant que nous travaillions, il patrouillait un peu, allait voir le patron, revenait sous prétexte de contrôler. Il s'arrêtait volontiers là, où le fermier était accueillant. Il fallait se renseigner, non ? Est-ce que le travail avançait ? Pas de problème avec les prisonniers ? Aucun sujet de se plaindre ? Bon, tant mieux. Il fallait bien prendre place pour vider en compagnie du patron une bonne bouteille. On l'aimait bien, Louis Remblière, toujours prêt à boire « un petit verre », parce que c'est « agréable et doux » pour ceux qui ont constamment soif. Il est vrai qu'il ne « roulait jamais sous la table. » Les fermiers devaient lui faciliter sa tâche, pas vrai ?

- « Louis, viens boire un coup ! »

Souvent, il nous escortait la tête dans les vapeurs d'une douce ivresse. Louis avait mené joyeuse vie pendant la guerre. À Lussac il faudra de nouveau travailler dur et compter les sous.

Heinrich Wegener était aux anges. Il y en avait d'autres qui dans le temps s'étaient vivement plaints du régime du « bancal », mais ils se demandaient maintenant si le changement amènerait une amélioration de la situation. Ils avaient raison d'en douter. Dans le fond, Louis avait été convivial. Il n'était pas de nature rancunière, ne nous avait jamais délibérément embêtés. Heinrich Wegener le haïssait. Il restait irréconciliable. Quelques semaines plus tard Louis Remblière fut victime d'une épidémie de grippe. Madame Pailler se rendit à l'enterrement.

Elle nous raconta la misère, le dénuement de la ferme et des orphelins. Louis laissait plusieurs enfants encore en bas âge. Henri se félicita de la mort de son ennemi, il en ricana, il en parla avec satisfaction comme si la justice du ciel avait tranché, comme si le pauvre Louis avait mérité son sort. Ses propos diffamatoires confinèrent à l'outrage, au blasphème. Il prit plaisir à dénigrer, calomnier un mort, c'était pénible. Louis avait été pour Henri l'incarnation du mauvais destin. Quelle avait été sa faute ? Les circonstances l'avait fait le supérieur du même groupe de prisonniers pendant plus que deux ans. C'était toute sa faute. Louis avait rempli sa fonction avec bonhomie. Henri et ceux parmi nous qui partageait son aversion étaient incapables de discernement et de réflexion psychologique. Leur raisonnement était celui de la bêtise :

- « Si moi je souffre il doit y avoir quelqu'un de très précis qui en soit responsable. »

Ils cherchaient le bouc émissaire dans le voisinage immédiat.

Nos appréhensions ne se justifièrent pas. Le nouveau chef était un jeune homme très timide. Il ne répondait pas du tout aux exigences de la fonction. Tous les matins le procédé de répartition en contingents particuliers exigeait plus de temps, traînait interminablement. Les fermes de mauvaise réputation étaient difficiles à pourvoir. Les volontaires firent défaut, le chef n'aimait pas commander. Il faisait confiance à mes dons persuasifs, j'essayais de raisonner les camarades. Je les implorais de ne pas mettre en danger les relatives, mais précieuses libertés qu'on nous concédait. Je leur disais que toute obstination subversive mènerait infailliblement à plus de rigueur, on allait resserrer les chaînes. Nous étions toujours en captivité ! Que de discussions superflues ! Wildermuth était toujours le dernier à se ranger à mes arguments. Il me souriait et s'en allait.

Le sourire de Wildermuth était très étrange. Je l'interprétais de la sorte :

- « Tu sais très bien que j'adore me chamailler un peu avec les Français. Mais j'y renonce à cause de toi, mon vieux. Je t'aime bien. En ce qui concerne les raisons que tu fais valoir, n'en parlons pas trop. »

Il ne restait que le vieil Heinrich Wegener qui se murait dans sa grogne implacable. Il critiquait des fermes de meilleure réputation. Quand il ne pouvait pas travailler chez Tailleuroux, il s'arrogeait le droit de choisir le premier. Henri était souvent intraitable.

C'était comme un laisser-aller, un pressentiment général de la fin. Les temps d'une discipline rigoureuse étaient définitivement révolus. Il nous arrivait des fois d'être subitement submergés par une vague de bonheur, mais souvent, elle disparaissait tout aussi mystérieusement qu'elle nous avait surpris. L'imperceptible dissolution des structures, les signes perceptibles d'une

sournoise désagrégation en était la cause. L'espoir d'en finir, de retrouver la vraie vie, de fermer la parenthèse de la captivité. Mais une fois le moment de ce bonheur étrange passé, nous replongions dans la morosité habituelle.

Les journaux nous abreuyaient de nouvelles plus ou moins crédibles. Les premières compagnies de prisonniers auraient été transférées dans des zones de combat sinistrées. Elles ne devraient pas tarder à être affectées à l'immense corvée des réparations, ce cortège de punitions infligées à l'Allemagne. La Justice devait faire son chemin. En même temps les journaux parlaient d'un grand projet de rééducation dans l'esprit de réconciliation. Il fallait tourner une page, nous dit-on, les peuples allaient désormais se comprendre et vivre en paix. Nous n'avions aucune idée du travail qui nous attendait en zone sinistrée. Allait-on nous employer à remblayer les anciennes tranchées ? Un « fait divers » de la presse rapportait que plusieurs prisonniers avaient trouvé la mort à la suite d'une déflagration, d'une explosion. Les prisonniers devaient donc ramasser toutes sortes d'armes qui se trouvaient dans le paysage ? Un travail dangereux pour lequel on ne voulait plus sacrifier les citoyens français ? Les habitants d'Adriers nous procuraient des éclaircissements, ils semblaient au courant. Le nombre de victimes serait beaucoup plus élevé que celui révélé par la presse. Tous les jours les régions sinistrées tremblaient à la suite d'explosions puissantes. Par ce moyen les gens d'Adriers tâchaient de s'assurer de notre gratitude. Sincèrement, nous devrions nous féliciter d'être toujours chez eux, nourris et logés; en sécurité.

Ils avaient raison. Nous commençons à nous faire des soucis. Les camarades concernés s'étaient réjouis à l'avance du changement, hélas ! Trop tôt. On les avait leurrés. Plusieurs camps avaient été désaffectés. Mais les hommes restaient en captivité.

On avait tourné une page, mais une autre avait été ouverte. Les ouvriers agricoles français rouspétaient contre notre présence. On leur volait la place. Une nouvelle concurrence naquit. Les fermiers préféraient la main-d'œuvre des prisonniers, elle était moins chère, le « salaire » n'existait pas. Les ouvriers démobilisés s'insurgèrent, au début sans résultat, mais cela allait sûrement changer. On basculait d'un état d'âme dans l'autre. On souhaitait quitter Adriers, mais simultanément on avait peur du départ, car l'avenir nous réservait peut-être le pire.

Chapitre XVI - La chute de Peters de l'aulne dans la Blourde

Le 10 février : la chute de Peters de l'aulne dans la Blourde ; Madame Pailler « aide-soignante » ; Mathilde, le catéchisme, le salon des Garestier, le jeu de dames, « déjà les Vêpres ? », le jeune amoureux, son ironie.



Le 10 février 1919 je travaillais avec un groupe de camarades « Chez Trinquin », une ferme qui était située à mi-chemin entre Adriers et La Combe, le métayer s'appelait M. Martin. Elle se trouvait proche d'une petite rivière qui courait vers le Nord, passait en proximité du Château de La Combe et se jetait peu après dans la Blourde. Le déjeuner passé, nous descendîmes la pente vers les bords du cours d'eau pour y lier des fagots. La maigre couche de terroir ne suffisait pas pour couvrir le rocher qui par endroits apparaissait tout nu. En dépit de cela une rangée d'aulnes avait trouvé moyen de s'alimenter suffisamment pour s'élever dans une hauteur respectable. Où avaient-elles trouvé leur nourriture ? Les spécimens semblaient assez solides. Il est vrai que si le regard se détournait de la hauteur du branchage des cimes vers le bas du sol, il découvrit à sa surprise un tissu de racines dont la densité révélait la peine que l'arbre avait eue à s'élancer dans les hauteurs. Par endroits les racines étaient mises à nu, elles s'étaient développées directement sur la pierre. Elles se tordaient hideusement comme un nœud de vipères, se perdaient dans des fentes cavernieuses en quête de substances nourrissantes. Il y en avait qui descendaient les berges, délaissaient ensuite leur chemin pour retourner vers les berges où l'instinct de survie avait découvert un nid de matière à exploiter.

Nous avions à élaguer les arbres, à les libérer de leur branchage encombrant et superflu, à mettre cette « récolte » en fagots. Pour grimper on avait absolument besoin de volontaires. La rivière était peu profonde, elle rendait la besogne dangereuse. La majorité des camarades se contentait volontiers de rester au sol et de ficeler en toute tranquillité des fagots. J'étais un grimpeur habile d'une grande notoriété, j'avais beaucoup d'expérience. Dans le passé je m'étais méthodiquement exercé à cet art d'acrobate. Je me mis donc à grimper avec enthousiasme, il

fallait persuader d'autres à m'imiter, parce que je n'en aurais jamais été capable de fournir tout seul la matière nécessaire à tant de mains de lieurs qui attendaient en bas.

L'aulne est composé d'étages réguliers de branches qui se superposent en cercle géométriques. Par rapport au tronc les branches de l'aulne sont assez minces. Par endroit cette disproportion naturelle s'était encore aggravée. Pendant les années précédentes on avait déjà élagué plusieurs fois. Mon arbre avait hâtivement essayé de supplanter ce qu'on lui avait enlevé. Autour du tronc s'étaient formées des protubérances qui couvraient les anciennes blessures. De ces bulbes circulaires sortaient en grand nombre des paquets de jeunes tiges. Je devais apprendre plus tard que ces bourrelets étaient exposés à la pourriture, parce que les coupes précédentes avaient laissé des blessures que l'écorce de l'arbre n'arrivait plus à recouvrir. Il arrive fréquemment qu'on peut tirer sans aucun effort les tiges de leur souche de bois pourri.

À ce moment-là je ne savais encore rien de cette spécialité. Je ne savais pas non plus que le bois de l'aulne devient rêche sous l'influence du froid et du gel. Il est alors cassant comme du verre. Je m'étais éloigné du sol, l'élan et l'ambition me poussaient d'un étage à l'autre. Le camarade Cerloff accompagnait mes performances de commentaires admiratifs. Les éloges me stimulèrent tant, qu'à partir d'un certain moment je ne fis plus attention à la fragilité des couronnes que j'attaquais. Joyeusement je me cramponnai au prochain étage pour me hausser par tractions plus loin. Les branches se brisèrent, celles de l'étage inférieur sur lesquelles je tombai en firent autant, en me renversant je basculai dans l'abîme, mais en pleine chute j'arrivai instinctivement à me retourner. Je m'approchai donc du sol -et, Dieu merci, non du rocher nu- comme le nageur qui exécute son plongeon, la tête la première. La durée de la chute me parut interminable. Je me souviens d'avoir ressenti de la curiosité. Quelle va être l'issue de cette aventure ? Avant de plonger dans l'eau je fermai les yeux, étendis les bras, et puis c'était fait.

Un instant après je fus debout, l'eau m'allait jusqu'aux cuisses. Je ne me rendis pas compte qu'elle était glaciale. Je chancelai, au bord d'une perte de connaissance lorsqu'on me prit le bras et me conduisit à la berge. J'eus encore un moment de faiblesse, je repris conscience, de la manière la plus nette, lucide. Wieben demanda :

- « Comment te sens-tu ? »

Je répondis par un dicton en bas allemand :

- « La tête est encore à sa place ! L'homme sans tête restera un pauvre estropié pour toute sa vie. »

Autrefois ce diction avait eu du succès, quand la lourde boîte à linge d'un camarade m'était tombée sur la tête. Aujourd'hui personne ne trouva cela bien drôle. Je sentis gicler le sang, il s'étendit le long de l'occiput, mais je ne ressentis aucune douleur. Je déclarai vouloir rentrer à la maison. Deux samaritains me soutinrent. À l'intérieur Madame Martin poussa des cris de terreur, elle me nettoya la tête et constata sous des lamentations bruyantes trois blessures, dont une très longue parcourant tout le cuir chevelu du crâne. Elle saignait abondamment et impressionna les spectateurs. Elle se révéla par la suite sans gravité. La deuxième était légère, une simple écorchure. Restait la troisième au-dessus de l'œil droit. J'eus un pansement provisoire, les vêtements avaient un peu séché au feu flamboyant de la cuisine. Je me mis en route pour rentrer. Je me sentais comme un écolier au début des vacances. La porte de l'établissement haï s'était fermée derrière moi pour toute une éternité. J'étais heureux, libre, sauvé, je l'avais échappé belle. Madame Pailler critiqua sévèrement les mesures prises par Mme Martin. Elle les qualifiait de « bêtes ». Avec ça elle trouva irresponsable de m'avoir laissé me promener des vêtements mouillés sur le dos. Elle envoya chercher Monsieur Thaudière le médecin³⁹. Il constata une considérable lésion de l'os du crâne, enleva quelques éclats de bois, envoya chercher des médicaments et donna des instructions à Madame Pailler pour le traitement à observer. Evidemment, j'avais la tête solide, dit-il.

Le lendemain j'éprouvai de fortes douleurs à la nuque. Les vertèbres avaient dû amortir le choc du contact. Quand je me tenais tranquille, ça allait. Rétrospectivement les frissons de peur me couraient par le corps. Si la rivière avait été recouverte de glace ? Si j'étais tombé sur le rocher nu ? Il avait fait très froid ce jour-là. Mais à l'endroit où nous travaillions le courant impétueux de la Blourde empêchait qu'elle ne gelât.

Par mesure d'économie on chauffait le cantonnement insuffisamment. Je grelottais sous mes couvertures. Le jour après l'accident Madame Pailler monta chez nous, me demanda comment ça allait et me proposa une place près de la cheminée de la maison, si toutefois je désirais me lever. Je répondis que ça allait très bien et merci. Dans le passé on m'avait offert à plusieurs reprises l'hospitalité-au coin du feu, j'avais toujours refusé. C'est mon tempérament. Je préfère la solitude froide à la compagnie chaude. Le médecin m'avait interdit tout travail. Il aurait fallu me lever, fendre du bois, le transporter dans le cantonnement. Il n'en était pas question. La douleur et le manque de lumière m'empêchèrent de lire. Quoi faire ? De toute façon, Mme Pailler devait

³⁹ N.d.t : Dans le texte l'auteur l'appelle « Monsieur M'aider » n'ayant jamais lu ce nom par écrit. Il considérait donc ce Médé phonétique -abrégé d'Amédée- comme un sobriquet. C'est une lectrice, habitante d'Adriers, qui-en 1992- m'a révélé l'erreur, en s'amusant.

renouveler le pansement. Je me décidai donc à descendre et j'entrai dans la grande salle des Garestier.

Tout le monde m'accueillit avec amabilité. On compatissait. Cela me faisait du bien. Mme Pailler s'occupa avec enthousiasme de mes blessures. Pour mieux les inspecter elle prit ma tête dans les deux mains et la tourna doucement vers la lumière. La circonstance ne nécessitait pas du tout ce petit geste, elle me parut une vraie caresse, qui d'ailleurs n'a jamais été répétée par la suite. Néanmoins Mme Pailler a toujours lâché la tête du patient que j'étais, avec un tout léger effleurement de la main, une claque imperceptible, comme une mère la donne à son enfant. Il est vrai que le contact changea de fermeté au fur et à mesure que la guérison progressait. La souffrance physique réveille l'enfant en homme. Une vague d'émotion me parcourut. Je me reprochai d'avoir été depuis longtemps l'obligé de la famille Garestier. Je regrettai mes manières, mon manque de gentillesse et de reconnaissance. N'avais-je pas été trop souvent hautain, fier, dédaigneux même ?

Les séances de pansement terminées, je n'eus donc plus le droit de refuser la place au coin du feu. Car on avait renouvelé l'offre avec simplicité. Un refus aurait été un affront. D'ailleurs personne ne me dérangeait. On me tendit un livre et on ne se soucia plus de ma présence. Je m'abandonnais souvent à mes rêves. La pauvre tête affaiblie et les douleurs ne me permettaient pas encore l'effort d'une lecture continue. Je laissais tomber le bouquin. J'étais heureux, je me sentais bien. Au cours de l'après-midi la pièce se transformait en cage à oiseaux. Un perpétuel va-et-vient la remplissait. Les ménagères d'Adriers venaient « au pain ». Je devais me prêter de bonne grâce à pas mal de « brin de causettes ». Je crois que j'ai raconté mille fois l'histoire de mon aventure. Je la savais par cœur comme l'enfant sait son catéchisme. Le narrateur que j'étais pris soin d'éviter tout embellissement, mon récit restait sobre, c'étaient les femmes qui l'enrichissaient par leurs cris et interjections, marquant ainsi la mesure de leur chaleur compatissante. Ces témoignages consolait le prisonnier, le flattaient même. Pour provoquer un surplus de compassion verbale, je minimisais la gravité de la blessure, la qualifiais de pure bagatelle. Alors Mme Pailler en défendit la nature, ne craignant pas d'exagérer un peu. Est-ce que je souffrais beaucoup ? Quelle était la douleur ? Vous dites négligeable ? Pas possible ! Mme Pailler se mit à chanter mes capacités exceptionnelles d'endurer, mon stoïcisme ! Quelle noble émulation ! J'étais le coq de toute l'assemblée féminine.

Aux heures d'affluence dans la boulangerie Pierre Garestier prenait posture vis-à-vis de moi, un couteau à la main. Il observait d'un air concentré l'animation dans la salle. Je constatais que plusieurs clients lui tendirent un bâton de noisetier, Pierre y fit des encoches énigmatiques.

Qu'est-ce que cela signifiait ? J'observais ce trafic ; le nombre d'entailles sur le bâton du client correspondait toujours au nombre de pains que celui-ci emportait. Il y avait d'autres clients qui n'avaient pas de bâtons, mais payaient en espèces. Je finis par comprendre. Pierre faisait office de comptable. Du coup je sus d'où provenait une locution allemande de haute fréquence : « etwas auf dem Kerbholz haben »⁴⁰.

Quelquefois, la fille de la maison, Mathilde, remplaçait Pierre. Je n'avais jamais fait attention à l'enfant. Elle ne l'était plus maintenant. Et je me rappelais une remarque du camarade Pidder à son sujet. Un claquement de sa langue et l'expression admirative du regard avaient accompagné son observation. Et voilà que moi aussi je me rendis compte que Mathilde n'était plus un enfant mais une adolescente d'une rare beauté. Elle avait le teint très bronzé, de grands yeux noirs, un corps svelte, la taille fine, ses mouvements étaient gracieux.

Depuis des années maintenant j'étais habitué à l'entourage masculin, à la rudesse des hommes. La jeune fille me parut fragile, sa beauté semblait précieuse et vulnérable.

Tous les jours nous étions assis l'un en face de l'autre. Je poursuivais ma lecture, jetant à la dérobée des regards. Un échange discontinu de propos interrompit le silence. Mais très vite nos propos occasionnels se transformèrent en véritables conversations qui duraient quelquefois une heure entière. Je ne me retirais que pour monter au cantonnement y mettre du feu quand le moment de la rentrée des camarades approchait.

Le peu d'informations qui nous arrivait d'Allemagne nous laissait sur notre appétit. Qu'est-ce qui se passait chez nous ? Nous avons quelques socio-démocrates parmi nous qui suivaient avec passion et parti pris l'évolution politique. Mais personne ne désirait une révolution. Impossible d'imaginer ce qui se passait dans le pays, la patrie nous était devenue étrangère.

Je lisais, relisais avec une application farouche le « Petit Parisien ». Les camarades avides d'informations me harcelaient de traduire, de commenter. Mais ce pêle-mêle de détails concernant la situation en Allemagne empêchait toute vue d'ensemble. Nous étions désorientés. Un vague sentiment d'angoisse régnait. Quelques-uns se demandaient si la terrible débandade de la défaite pourrait bien représenter pour la nation une chance de repartir, de redresser l'ordre de la vie publique chez nous, d'installer un nouvel ordre, meilleur que l'ancien qui avait fait

⁴⁰ N.d.t : « kerben » allem.= entailler, encocher, « Holz » allem.= bois, « avoir des entailles sur son bâton » avait pris au cours du temps une signification péjorative, intraduisible : avoir des dettes, puis par extension s'être rendu coupable, avoir commis faute ou même méfait, délit.

faillite. L'Allemagne serait-elle le principal coupable du désastre européen ? Le malheur actuel serait-il plutôt punition, purgatoire ou condamnation ?

Wildermuth excluait tout défaitisme. L'autocritique n'existait pas. Se culpabiliser c'était de la haute trahison ! Il s'obstinait à proférer les pires imprécations à l'adresse des Français et leur promettait une vengeance de taille. D'autres ne prenaient jamais part aux discussions. Ils étaient devenus apathiques, se blottissaient sur leur paillasse, indifférents au monde qui va. Les longues années d'internement les avaient rendus insensibles à tout et à tout le monde, leur esprit était abruti.

Mon état d'âme vacillait constamment. La famille Garestier me rendait service, la mère soignait mes blessures avec soin, la fille me souriait. Mais les journaux parlaient le langage de la haine, et mon pays souffrait. Quand Mme Pailler me surprenait la mine sombre, elle en devinait la raison. Elle tachait alors de me consoler :

- « Allez regarder notre destin national à nous, me disait-elle, et réfléchissez sur son enseignement : une Révolution, ce n'est jamais la fin ! »

Je m'efforçai à sourire, à montrer plus d'amabilité.

Un jour, j'appris que Mme Pailler avait écouté à la fameuse porte condamnée, celle dont le petit trou avait livré passage aux cigares de la miséricorde l'autre jour. Elle désirait apprendre plus sur l'ambiance. Elle était tombée sur le moment précis de la traduction à haute voix des passages dans le « Petit Parisien » concernant l'Allemagne. Le journal rapportait dans un langage de haine et de mépris que dans la ville de Gdansk le délégué militaire français avait été accueilli avec un manque de déférence et de respect par son homologue allemand : un affront, un crime ! Un magistrat ou militaire allemand avait donc eu le courage de ne pas se mettre automatiquement à genoux à la vue d'un Français ! Cela avait déclenché un vacarme de jubilation parmi nous, et moi aussi, paraît-il, je m'y étais mêlé.

Les femmes n'avaient bien sûr rien compris aux sens de mes paroles, mais le ton en avait été haineux, dirent-elles. Elles me reprochèrent la violence de mes ressentiments. Est-ce qu'elles désiraient donc occuper une certaine place dans mon estime ? Cela me reconforta beaucoup. Il est vrai que personnellement je n'avais rien à reprocher aux Français que je fréquentais. Je constatais que femmes et hommes dans la population se souciaient de l'idée que moi et certains de mes camarades se faisaient d'eux. Sur le plan humain, l'opinion des « boches » comptait pour eux. Cela me reconfortait énormément. Je restais toujours l'ennemi, bien sûr, membre du peuple vaincu, mais malgré tout on m'accordait l'égalité de fait, en tant que créature humaine.

Après un tel entretien je ne pouvais vraiment pas refuser la chaise si gracieusement offerte.

Souvent la veillée s'allongeait au-delà de l'heure habituelle de la fermeture du cantonnement, du couvre-feu. Alors le chef de service se mit derrière mon siège, la clef à la main, la faisant cliqueter impérieusement. Jamais je ne reçus l'ordre de quitter les locaux. Pour se débarrasser de l'importun, Pierre Garestier finit par dire :

- « Donnez-moi donc la clef et partez ! Je me charge de fermer. »

Le soldat parla consigne et responsabilité personnelle, mais finit par céder. La porte restait ouverte, à cause de moi, souvent jusqu'à minuit.

Comme divertissement Mme Pailler proposa une partie de dames. Pour varier on jouait aussi « à l'écarté » et « au bésigne ». C'étaient des jeux qui ressemblaient parfaitement à ceux qu'on jouait chez nous quand j'étais enfant. L'enfance resurgit. Je me retrouvai un peu « en famille ». Les peuples se déchirent dans des guerres sans précédent, mais ils pratiquent en famille des jeux de cartes absolument identiques. Ceci m'était symbole tout aussi dérisoire que tragique de l'absurdité infernale de cette guerre entre Français et Allemands. Pourquoi ce paroxysme de la haine en dépit de tout ce qui nous unit ?

Jouer avec Mathilde fut le comble du bonheur. Nous étions assis l'un en face de l'autre, le damier placé entre nous sur la table. J'imagine que j'étais souvent mauvais joueur par manque d'application. Car peu m'importait ma chance au jeu. J'observais avec fascination les mouvements que les mains de la jeune fille faisaient sur l'échiquier. C'étaient des mains fines, très belles, soignées, aux ongles effilés. Elles devenaient pour moi l'image de tout ce qui m'avait si cruellement manqué. Elles bougeaient sous mes yeux, je suivais avec plaisir leur déplacement. La beauté tenait donc toujours une place dans ma vie, elle n'en était pas complètement sortie. Je regardais les mains de Mathilde. Il nous arrivait que nos mains se touchent furtivement. Des deux côtés on les retira brusquement comme s'il s'agissait d'effacer vite une indécence, de gommer une légère faute. Mais rien ne fut entrepris des deux côtés pour éviter désormais tout contact. Je me flattai de constater que la jeune fille le cherchât presque avec un rien de plus d'insouciance téméraire que moi.

Les heures s'envolèrent dans l'enchantement. La soirée se termina. Je montai les marches de notre escalier comme dans un rêve. Mais déjà l'ensorcellement fit place au doute. Mon MOI se dédoublait en deux personnage : l'homme mûr, conscient de son âge « avancé », qui mobilisait les sarcasmes, et de l'autre côté l'adolescent en moi qui ne supportait qu'en maugréant d'être blâmé. Le vieux sceptique se moqua de l'engouement du jeune :

- « Qu'est-ce qui te prend ? dit-il. Ce n'est que l'extrême fraîcheur de la jeune fille que tu admires. À cet âge toutes les filles du monde sont belles !

Le jeune garçon en moi se défendait :

- « On m'a radié de la liste des vivants quand j'avais 24 ans. J'en ai 28 maintenant. J'ai bien le droit de me rattraper un peu, non ? Permits-moi de tomber amoureux d'une petite Française, belle et intelligente, et de le faire à la façon éperdue du garçon que je ne suis plus, hélas ! »

Avant de m'endormir j'arrivais parfaitement à récupérer « mes esprits ». L'homogénéité de mon personnage s'était rétablie, finie la schizophrénie de tout à l'heure. Après tant de preuves d'un remarquable self-control je me remis pourtant à rêver, un tout petit peu. Et avant de glisser définitivement dans le sommeil je trichais beaucoup en m'accordant le droit d'évoquer les belles mains de Mathilde qui glissaient doucement sur le damier... Le lendemain j'étais passablement dégrisé, mais je savais déjà que pendant toute la journée la promesse d'une autre soirée avec Mathilde me guettait, me perturbait. Il est d'usage chez les amoureux de se raconter les premiers signes d'une sympathie naissante. Mathilde surtout avait gardé en mémoire une quantité de mots et de faits qui pour moi n'avaient été que des copeaux négligeables tombés du quotidien des jours qui passent. Il s'avérait également que la jeune fille avait clandestinement consulté mon livret militaire qui traînait sur la table du cantonnement. Elle savait que j'étais célibataire.

Les hommes sont vaniteux. Tant d'intérêt pour ma personne ne manquait pas de m'impressionner. Pendant toutes ces années en France j'avais érigé un mur de fierté et de refus autour de moi. Le ciment de l'orgueil en garantissait la solidité. Je m'y étais enfermé pour mieux survivre. La méfiance régnait dans mon cœur. Et voilà que cette jeune fille se mettait à bouleverser mon système de défense. Elle n'éprouvait aucune hostilité, ne me voulait que du bien, était sans préjugés à mon égard, me regardait avec sympathie. Il fallait donc réviser mon jugement et changer de conduite. Serait-il possible que moi seul je fusse souvent à la source de réactions malveillantes dans mon entourage français ? Mathilde m'avoua que depuis longtemps la sécheresse de mon « bonjour » l'avait chagrinée. Nous nous étions souvent rencontrés auprès du puits le matin. N'aurais-je pas pu ajouter un « mademoiselle » au simple « bonjour » ? Elle avait bien souffert de mon manque de politesse, dit-elle. Je n'avais jamais fait attention à la fille. J'étais coupable

Cette belle jeune fille voyait en moi quelqu'un d'extraordinaire. Que l'homme est coquet, infatué, content de soi, beaucoup trop sensible aux flatteries ! Il fallait faire attention à ne pas s'engouer pour la seule raison qu'une petite fille vous admirât ! Prends garde, mon vieux ! Ne pas se considérer comme le protagoniste d'un roman. J'évoquai -tout en me moquant de moi-même l'amour de « Graziella », la petite Italienne (Lamartine)⁴¹, pour son gentilhomme français. Bien sûr le clivage social qui sépare le célèbre couple lamartinien n'existait pas entre Mathilde et moi. Au contraire nous appartenions plutôt à la même couche sociale. Mais ma formation d'instituteur et mes quelques lectures m'élevèrent un tout petit peu au-dessus d'elle, non ? Je continuais donc secrètement à appliquer l'exemple de « Graziella » à la situation, j'étais ridicule. Mathilde n'avait rien de la petite bergère nu-pieds qui gardait ses chèvres et rien ne m'apparentait au jeune noble du roman de Lamartine.

La famille Garestier avait de l'ambition. Des principes bourgeois déterminaient certaines décisions prises pour l'éducation de Mathilde. Elle avait passé son certificat d'études primaires, mais la mère la poussait dans toutes sortes d'activités supplémentaires. Elle prenait des leçons de piano chez l'une des institutrices du village. On mentionnait à plusieurs reprises l'éventualité de me la confier pour des leçons d'allemand et de violon. Heureusement on laissa tomber tout cela. La famille se serait exposée à la médisance et la jalousie du bourg. Avoir recours à un Allemand pour compléter l'éducation française de la fille, quel faux-pas, quel manque de patriotisme ! Cela m'arrangeait.

⁴¹ Alphonse de Lamartine, *Graziella*, Hachette, 1850.

Chapitre XVII - La guérison

La guérison, les séquelles de la chute, les premiers camarades quittent Adriers à destination incertaine ; le 18 mars : les derniers topinambours ! ; Les larmes de Mathilde, elle avait 17 ans.



Les jours et les semaines passaient pour moi comme si je me trouvais un peu hors du temps, en vacances. Les deux blessures légères n'avaient pas laissé de traces, mais la troisième, la plus grave, ne se fermait que lentement. Celle-là allait laisser une profonde cicatrice, c'était évident. Plus tard à l'été, elle s'ouvrit de nouveau pour expulser une dernière écharde. Depuis en Allemagne elle a souvent excité la vive curiosité des médecins. Comme séquelle de cet accident il m'est resté une tendance au vertige. Les accès peuvent aller jusqu'à la perte de connaissance. Les tours de force en escalade ou en gymnastique appartiendront au passé désormais. Mais à ce moment-là je ne me rendais pas encore compte du fait. J'étais très insouciant et me vantais partout de l'énorme solidité de ma tête. Je dis à Madame Pailler que je me porterais volontaire pour un autre petit accident de ce genre y compris une cicatrice parallèle côté gauche de la tête, à condition d'être récompensé par quelques semaines de vacances et de réhabilitation. La dame en fut scandalisée.

Franchement, de quoi aurais-je pu me plaindre ? L'incident ne m'avait procuré que des avantages. La « disette » en matière de tabac non plus ne me tracassait pendant cette bienheureuse période de ré convalescence. Les deux soldats de la maison, Kléber et Henri le neveu, étaient maîtres imbattables dans l'art de se procurer des cigarettes et du tabac. Un jour, en réunion de veillée au salon, Madame Pailler fit la remarque que la politesse exigeait de ne pas souffler la fumée de tabac sous le nez de quelqu'un qui, lui aussi, aimait passionnément fumer. Qu'une telle attitude était blâmable, une vraie grossièreté. On l'écouta de bonne grâce. Désormais Kléber et Henri n'oubliaient jamais de m'offrir du tabac pour une cigarette. Malheureusement ils étaient souvent absents.

Madame Pailler me sachant victime de ce vice bouchait quelquefois le trou -pour ainsi dire. Elle était fine psychologue. Quand je me morfondais de pis en pis, elle demandait :

- « Fumeriez-vous peut-être une cigarette ? »

Mathilde n'avait pas peur de pécher par miséricorde. Elle ne se faisait pas de scrupule pour subtiliser de la matière à fumer à son père et à l'ouvrier forgeron.

Pendant la période de guérison je passais souvent l'après-midi dans la forge. J'y retrouvais un plaisir d'enfance : observer l'artisan au travail. Mathilde venait souvent nous tenir compagnie. Dans l'échauffement du travail, l'ouvrier enlevait sa veste, la jetait sur le tréteau. En moins de rien Mathilde en avait fouillé les poches. En cas de succès, la proie changeait clandestinement de propriétaire.

Un jour, elle rentra d'une sortie, apparut sur le pas de la porte de l'atelier, adressa le premier mot de salut à son père. Ensuite son regard me chercha, restait accroché à moi, lorsque subitement elle se jeta au cou de son père. L'élan impérieux fut paré par Henri qui semblait plus soucieux de protéger la belle robe du dimanche que la fille elle-même. Ce moment me procura une grande joie, j'étais heureux. Comment ne serais-je pas parfaitement réconcilié avec une France à laquelle -abstraction faite de ma nationalité allemande et ma vulnérabilité de patriote- je n'avais sur le plan humain rien à reprocher ? Aucun Français, aucune Française ne m'avait donné motif à me plaindre.

Et voilà que cette même France s'apprêtait à nous maintenir en captivité au-delà de la cessation des hostilités. Les humiliations, les propos outrageants ne cessaient pas d'influencer l'opinion publique. La presse ne changeait pas de ton. Pendant de longues années j'avais ressenti les attaques calomniatrices des journaux comme une insulte personnelle, une atteinte à ma dignité. Mais voilà qu'une jeune fille me traitait d'égal, d'un homme digne de sa sympathie. J'inspirais donc à Mathilde -c'était l'évidence- un vif sentiment de bienveillance. Elle l'exprimait avec chaleur, spontanément. L'expérience vécue avec Mathilde m'a fait du bien. Je lui serai toujours reconnaissant, je ne l'oublierai jamais, elle m'a consolé dans ma détresse, sous son regard bienveillant « le boche » faisait place à l'homme que j'étais.

Le nombre de soldats français rapatriés augmentait d'un jour à l'autre. Il était devenu suffisamment considérable pour que les ouvriers en quête de travail commencent à exercer de la pression sur l'opinion. Les prisonniers occupaient leur place. Il devint impérieux d'apaiser ce mécontentement. Le détachement comptait 15 individus. On décida donc de le réduire au nombre de 10. Cinq camarades allaient subir le « bannissement ». Heinrich Wegener croyait

qu'il était dans le contingent. Mais il ne se faisait pas de soucis. N'était-il pas en quelque sorte inattaquable ? Le cas échéant le pharmacien Tailletroux allait sûrement solliciter pour son meilleur valet une dérogation au commandant de Poitiers, n'était-il pas son pote ? On allait intervenir en sa faveur, Henri maîtrisait parfaitement la situation, Heinrich Wegener c'était quelqu'un à Adriers !

Un certain samedi l'ordre fatidique arriva. Au rassemblement on annonça le nom des cinq hommes concernés. Les Français avait choisi les éléments difficiles du groupe, les mécontents, les perturbateurs, ceux qui avaient été source de désordre et de turbulence. Ils acceptèrent dans le calme, paraissaient même satisfaits. Ensuite ils se remuèrent bruyamment pendant les préparatifs du voyage. Les Français en furent consternés. On s'était attendu à autre chose, un brin de regret quand même. Les « bannis » montraient une joie ostentatoire qui semblait excessive et théâtrale, mais le fond en était sincère. Depuis 1916 notre vie stagnait. L'immobilisme de notre état s'était transformé en inertie morale, en marasme. Pour les cinq « bannis » les circonstances allaient changer. Ça allait bouger, enfin ! Du nouveau ! On respirera l'air du large ! Le lendemain les cinq bannis grimperent joyeusement sur la diligence de Pierre.

Les larmes ne coulaient pas, les adieux furent sans effusions, sans échange d'adresse, sans façons, brefs, laconiques. C'est à peine qu'on se donnait la main. Heinrich Wegener qui n'avait pas été épargné se félicita finalement de son sort. Il récupéra pour les quelques moments de l'ultime cérémonie sa bonhomie grandiloquente d'antan. La voiture s'éloigna en cahotant sous des éclats de rire, puis elle disparut. Le camarade Wieben secoua la tête.

- « Heinrich, Heinrich », dit-il plein d'indulgence.

Nos dernières pensées s'adressèrent au bon copain, au bouffon et farceur qui nous avait fait rire au moment le plus sombre, en pleine dépression et découragement, ses blagues nous avaient divertis. Nous tombèrent instinctivement d'accord pour fermer les yeux sur ses fautes, ses caprices, les réactions de vieux grincheux des derniers temps.

Je quitte donc Heinrich Wegener. J'anticipe un peu dans mon récit pour informer le lecteur de sa mort. Peu de temps après ma rentrée en Allemagne en 1920, je reçus une lettre de Geidcik m'annonçant la fin d'Heinrich. Lui et Geidcik avaient fait parti d'un lot de prisonniers envoyés dans les régions libérées. C'est là que Wegener fut victime d'un « accident », gravement blessé à la suite d'une de ces maudites explosions. Il en était mort après le martyr de trois jours d'atroces souffrances. D'après ce que laissait deviner la lettre du camarade Geidcik, Heinrich avait été responsable de sa propre mort. Inadvertance ? Manque de prudence ? Abus d'alcool ?

La lettre ne contenait pas de détails. Mais je crois savoir comment c'était arrivé. Heinrich, en vrai gavroche insoucieux de Düsseldorf, enfant de la rue, maître dans l'art de faire la roue, avait toujours aimé choisir des obstacles pour ses tours de force. Faire, la roue en traversant le feu qu'on avait allumé au champ; quel spectacle pour un public ébahi ! Et puis l'attrait du danger qui le chatouillait constamment ! Ou bien ça avait été quelque chose dans ce genre. J'imaginai un tas de projectiles amoncelés là-bas en région dangereuse de « déminage ». Les camarades se tenaient à distance, mais Heinrich eut envie de défier le destin, de jouer le grand numéro. Il allait faire la roue, pourquoi pas ? Oui, me dis-je, c'est sûrement arrivé comme ça. En quittant Adriers Heinrich avait tourné le dos à la vie. Il avait disparu pour de bon.

Nous disposions désormais de plus d'espace dans le cantonnement. Le premier Dimanche après le départ des autres, il y régnait une rare harmonie. Chacun faisait des efforts pour se présenter du meilleur côté : paisible, serviable à souhait, indulgent. L'atmosphère semblait purifiée, par magie. Ç'avaient été les autres, les absents qui étaient coupables de la détérioration de l'ambiance. Les emmerdeurs sont toujours les autres. Toutes les querelles, les méchancetés, les jalousies et calomnies des derniers temps : c'étaient eux. Pour la durée de ce premier Dimanche après le départ des cinq camarades la hargne, la malhonnêteté, ce poison de la promiscuité, tout cela avait disparu, comme si on avait actionné une baguette magique.

Il est vrai que le départ des 5 « bannis » avait séparé quelques couples d'ennemis notoires. Ceux qui restaient se considéraient naturellement comme l'élément innocent du couple. Bref : l'entente fut parfaite. Les trouble-fête partis, on n'avait qu'à se sourire. La vie en rose ! N'est-ce pas, Wegener et Geidcik avaient été facteur perturbateur, agents nuisibles ? S'il y avait eu de l'alcool à notre disposition, on aurait même pu s'attendre à des effusions, des serments d'attachement éternels. Malheureusement l'entente miraculeuse manquait de sincérité. Elle fut trompeuse. Fausse mièvrerie, illusion, hypocrisie !

Depuis l'armistice nous vivions dans l'inquiétude et l'angoisse. Les incertitudes qui planaient sur notre avenir nous préoccupaient constamment. Allait-on nous détenir encore longtemps en pays ennemi ? Tout le monde s'abandonnait au cafard. Vivant dans des circonstances normales l'homme qui sombre dans la mélancolie a l'habitude de fuir la société des autres. Mais ici parqué dans la grange des Garestier on côtoyait jour et nuit les compagnons de misère. Aucune chance d'éviter le contact avec la grossièreté, la brutalité, l'égoïsme, le manque cruel d'éducation morale. Je me disais : « L'homme est-il vraiment une créature fondamentalement sociable ? » Il y avait lieu d'en douter.

Le transfert des 5 « bannis » à Poitiers avait un peu apaisé la grogne jalouse des ouvriers agricoles français en quête de travail. La pire des choses pour nous serait d'être envoyé dans les régions libérées. Plutôt rester à Adriers. À l'exception de Wildermuth, l'éternel rouspéteur, nous étions décidés à nous accommoder de plein gré au séjour prolongé chez les Garestier. Un « tien » vaut mieux que deux « tu l'auras », on se répétait le proverbe tous les jours.

À la mi-mars ma blessure s'était presque fermée. Il fallait bien se remettre au travail. Je me retrouvai de nouveau dans la vigne de La Combe. Avant que la sève ne monte dans les ceps de vigne, il faut les tailler. La douceur du temps aidant on coulait des journées heureuses. Le travail était agréable. Puis une dernière journée dans les topinambours. Ces maudits bulbes, ils avaient été le calvaire de nos années à Adriers ! Pourtant j'aurais volontiers continué à porter cette croix, si j'avais pu rester où j'étais.

Car nos jours étaient comptés, malgré tout. Nous attendions l'arrivée d'un ordre respectif à tout moment. Le dernier jour dans les topinambours se transformait quand même en fête. Sortir les tubercules une dernière fois, ce « jamais plus » nous procurait une joie voluptueuse. Les jeter dans la corbeille une dernière fois, les porter au tombereau, les couler joyeusement dans la rivière : tout cela une dernière fois ! On se défoulait avec sauvagerie à cœur joie. Le soleil de mars séchait les fruits étalés dans le sable. Quand je déplaçai un nid de bulbes en remuant, une tête de vipère sifflante émergea au sol. D'un coup de hache je la tranchai de son corps invisible. Toute la journée le soleil printanier nous chauffait agréablement. On était le 18 mars, jour d'anniversaire du poète Friedrich Hebbel, mon compatriote de Schleswig-Holstein. Les poèmes de Liliencron reposaient dans ma poche. Tout m'incitait à ne pas maudire mon sort, les appréhensions me lâchèrent momentanément.

Et la vigne de La Combe nous accueillit de nouveau. À l'aube, le sol était encore gelé. Mais tout promettait une journée lumineuse. On gardait manteau et gants, tranquillement on longeait les rangées, du bout du pré à la lisière de la petite forêt.

Pour nous divertir je puisais dans ma mémoire, j'en sortais tout ce qui était propre à la narration. Mais le silence était tout aussi agréable. De multiples bribes du trésor de la poésie allemande parcouraient mon esprit. Le printemps ! Une coulée de vers, de rimes me submergeait. J'en sortis un échantillon, un joyau, puis un autre, je le récitai en jubilant. « *Frühling laßt sein blaues Band wieder flattern durch die Lüfte* »⁴²

⁴² Eduard Mörike, *Le printemps laisse flotter son ruban bleu*. (Poème)

Je saluais le printemps libérateur. J'humais voluptueusement son air, respirer était devenu « sentir ». La nature se renouvelait. Le bien-être d'une guérison accomplie m'emportait, se mêlait au plaisir de l'avoir échappé belle. Quel plaisir d'être où on était, dans la vigne de La Combe ! La pensée de Mathilde contribuait vaguement au bien-être, je la sentais présente, inconsciemment. Des fois, il nous arrivait qu'un bout de chocolat dégringolait du sac qui contenait la provision de pains que le boulanger Garestier nous avait chargé de remettre au gens de La Combe. Le camarade Trôger parlait alors d'une « bonne aubaine » sans se soucier de sa provenance. Il considérait sans gêne la friandise comme sa propriété personnelle, en bon camarade généreux il consentit à partager ce trésor avec moi. Moi, je savais que c'était Mathilde qui avait voulu me faire du bien. La journée était longue, cela traînait, voulait-elle par ce moyen délicat se glisser subrepticement dans mon esprit ? De toute façon j'étais comblé, pour peu que j'interprétasse ce geste en ma faveur, l'imagination s'envolait et s'aventurait vers la promesse d'un vrai amour secret. Mathilde nous attendra le soir sur le pas de la porte, je le savais. Un frisson bienheureux me parcourut à l'idée que la jeune fille souhaitait me saluer, regardait l'heure avec impatience !

J'étais guéri, maintenant et les heures passées en compagnie de Mathilde étaient devenues rares. Dimanche après midi, nous nous retrouvions dans la grande salle de séjour de la famille, la table et le damier à jeu entre nous. Les fermiers remplissaient la salle, buvaient et parlaient bruyamment. Alors nous préférons le silence du salon à côté, une pièce avec ameublement style bourgeois. Le plancher en était parqueté, il y avait du papier peint aux murs et des rideaux aux fenêtres, une cheminée en marbre d'imitation avec l'éternelle pendule sous verre genre Empire, des fauteuils capitonnés, un miroir et d'autres objets de luxe. Il est vrai que le miroir s'aveuglait et l'étoffe des fauteuils était terne et usée. Les rideaux descendaient en lambeaux vers le sol. Tout cela réclamait impérieusement d'être retapé. Bientôt la famille Garestier allait s'en occuper, à l'aide des bénéfiques que l'entreprise avait pu tirer des circonstances de la triste époque. Je me sentais très à mon aise dans cette pièce. La guerre était terminée. Un jour moi aussi j'allais reprendre une vie tranquille, paisible, bourgeoise. Depuis 4 ans et demi je végétais dans des abris plus ou moins inhabitables. Le luxe douteux du salon Garestier m'était agréable. Celui qui depuis longtemps s'est habitué à se défendre jour et nuit contre les rats, qualifie mites, araignées et vers de bois comme inoffensifs. Le son des cloches contribuait au bien-être. Que de fois les cloches de l'église catholique à côté nous avaient dérangés ! Fini cet effet dérangeant ! Pendant les derniers Dimanches d'Adriers je m'étais familiarisé avec elles. Je suivais leur cadence tout au long de la journée. Elles avaient cessé de troubler mon repos mais

marquaient les heures. Si elles ne m'appelaient pas aux offices, je me sentais néanmoins concerné par leur carillon, car j'appartenais un peu à la communauté française qui m'entourait. A peine Mathilde et moi avions-nous mis les pions sur le damier et entamé une partie, que les cloches se mirent à tinter.

- « Déjà les vêpres » demanda-t-elle, un soupçon de regret dans la voix.

Elle fit la moue, ne semblait pas du tout apprécier l'interruption. Mais l'Eglise n'aime pas les tièdes, allez hop ! Il fallait se dépêcher pour ne pas fâcher le Bon Dieu. Pour la durée des vêpres la partie fut interrompue. J'attendais qu'elle revînt, attente délicieuse. Le peintre Rebel, bibliothécaire à Poitiers, m'avait prêté quelques anthologies de poésie.

Je les feuilletais, le charme de la présence de Mathilde s'était volatilis, avait fait place à la nostalgie poétique. D'un coup je me sentais très vieux et désabusé. Mathilde était tellement jeune, naïve, pure, impulsive et sincère. L'ironie, le doute, s'emparèrent de moi. Des signes prémonitoires de la maturité ? Je devrais avoir honte, me disais-je, il ne fallait surtout pas céder à l'émotion, à la faiblesse d'un moment. Réagir, du sang-froid, mon vieux, garder la tête froide. Ne pas fléchir ! Mathilde revint, son visage avait gardé les traces du recueillement. Je savais qu'elle était heureuse dans la foi. Elle m'en parlait, prônait les avantages de la foi catholique, elle parlait avec chaleur. Son insistance me toucha. Elle me savait exclu des bienfaits de sa foi, j'étais protestant, qui sait « Agnostique peut-être » Quelle horreur ! Le destin m'avait fait naître dans ce malheur, en dehors du sein protecteur du catholicisme. Le salut de mon âme préoccupait cette ravissante fille, elle se faisait des soucis. Elle se disait que je n'y étais pour rien, je n'étais ni mécréant ni hérétique. Mais jamais un homme protestant ne pourra atteindre la quiétude bienheureuse des fidèles catholiques ! Mathilde déplorait mon sort, elle semblait sincèrement contrariée par l'insouciance que j'affichais. Elle était très belle dans son emportement. Elle faisait du vrai prosélytisme, et je la laissais faire.

- « Non, non, Mademoiselle, répondis-je, il vaut mieux rester fidèle à la religion protestante qui était celle de mes parents et mes aïeux. »

Elle insistait dans son zèle de me convertir.

- « Dites-moi, implorait-elle, que vous croyez fermement à l'existence de Dieu notre Créateur et son fils Jésus-Christ, cela, au moins, dites-le ! Pour me rassurer ! »

Je répondis que le danger encouru n'était pas très grand. Puis j'ironisai un peu, elle se fâcha, me regarda tristement et dit :

- « Il ne me reste que de prier pour votre salut. »

Mathilde me catéchisait, exactement comme Gretchen sermonnait son amant coupable, le Faust déchu, dans la pièce de Goethe. J'étais suffisamment méchant pour continuer à la taquiner encore.

- « Qu'est-ce que cela peut vous faire, Mademoiselle, que je sois catholique et protestant, sauvé ou condamné ? Je ne suis qu'un vilain boche qui trouvera sa place en enfer ».

Mathilde protesta, les larmes aux yeux.

- « Ne dites pas de pareilles horreurs, vous êtes bon, non, non, j'en suis sûre, vous êtes bon. »

La guerre et les années de captivité avaient fait leur œuvre. J'étais incapable de ne pas voir en Mathilde l'ambassadrice de son peuple, elle était d'abord Française, elle le restait pour moi. La propagande diffamatoire de la presse française, le mépris, la pédagogie de la dépréciation systématique qu'elle exerçait sur l'opinion publique l'endoctrinement revancharde exercé par la propagande de l'époque m'avait durablement blessé. « *N'est-ce pas, me dis-je, la haine et le désir de vengeance sont en train de « dicter » les conditions de l'armistice et de la paix, l'Allemagne va gémir sous la « justice du vainqueur !* » Cette belle jeune fille me témoignait de la tendresse, au lieu de jouir de l'instant, d'apprécier à sa juste valeur la chance imméritée, je durcissais le ton, j'ironisais, je la blessais. Mathilde pleurait souvent ces derniers Dimanches. Quel malheur de ne pas être capable de m'abandonner aux impulsions du cœur. Je m'obstinais à ne voir en Mathilde que la citoyenne française qui s'employait à réparer les blessures que la FRANCE m'avait infligées. Les signes d'une tendre inclination en ma faveur me touchaient, certes, mais je me rebiffai, la rejetai, l'ironisai. Je répondis à la simplicité sincère de Mathilde avec dépit et dureté, il faut l'avouer. J'affichai le doute, l'incrédulité. La déconcertante franchise de la jeune fille me flattait plus qu'elle ne m'inspirait de la gratitude, flattait l'Allemand en moi plus qu'elle ne comblait l'homme. Au lieu de ménager le sentiment de la fille, je sacrifiais à l'orgueil, à la vanité, aux ressentiments de ma pauvre personne. J'ai honte de dire que les larmes de Mathilde me firent du bien. Quelle obstination rancunière, quelle mesquinerie !

Un dimanche soir je saisis sa main pour prendre congé en disant :

- « Ce sera probablement le dernier Dimanche qu'on ait été ensemble, Mathilde ».

Elle détourna brusquement la tête pour éviter mon regard. Elle fondit en larmes. J'en fus bouleversé, mais je me raidis dans mon orgueil et je quittai la pièce sans mot dire. Le Dimanche prochain je succombai de nouveau à la tentation de chagriner la fille. Je désirais la rendre triste, je faisais exprès, il faut bien le dire. Et j'en suis honteux :

- « Cette fois, ce sera vraisemblablement la dernière fois qu'on se voie, Mademoiselle. »

Je jouais le rôle de l'indifférent. Je me comportais de la sorte le jour de son anniversaire qui tombait un Dimanche, le 23 mars 1919. Elle avait 17 ans.

Chapitre XVIII - Au revoir, Mathilde !

Le nouveau chef rigoriste ; le 18 avril : la grande pêche à La Combe ; Angèle Vallat et son cadeau ; au revoir, Mathilde !, en route vers Poitiers.



Fin mars on remplaça une dernière fois le chef de notre détachement. Le jeune homme timide fut suivi par un genre de fanfaron et crâneur qui s'était proposé de rendre un souffle, vigoureux au fonctionnement du camp. Il semblait avoir l'impression qu'il fallait d'urgence réactiver les prescriptions et contrôles tombés en désuétude depuis belle lurette.

Le rite du rassemblement dans la cour ne le satisfait pas. Pas plus tard que le lendemain de son avènement au pouvoir il se démena comme un fou. Il fit un tapage frénétique, vociférant des menaces de restrictions et de punitions. Les femmes apeurées regardaient par la fenêtre. Il s'en aperçut et leur lança :

- « Vous n'avez pas une trique à me prêter, Mesdames ? »

Les femmes avaient été interpellées, elles avaient le droit de répondre. Madame Pallier ouvrit la porte et cria, visiblement outrée :

- « Vous n'avez pas honte, dites donc ! », claquant la porte aussitôt après.

Mais la grand-mère « Diab'm'porte » justifia pleinement son surnom de « vieille boche ». Elle sortit, courut courageusement en direction du forcené et l'apostropha dans un vrai emportement coléreux :

- « Dites donc, vous n'êtes pas fou des fois ? »

Ensuite la vieille femme, avocate des prisonniers, lui dispensa une leçon particulière de courtoisie dans le vocabulaire savoureux qui lui était propre. S'il ne savait pas qu'il avait affaire à des êtres humains, des prisonniers, d'accord, mais c'étaient des hommes tout aussi respectables que lui-même, de pauvres bougres que cette saloperie de guerre, cette putain de putain de guerre, avait fait échouer à Adriers. La grand-mère réussit à l'amadouer. Il nous escorta l'air tout penaud. Il avait raté son entrée en scène sur notre petit théâtre. Son exploit avait passé de côté, il n'y eut pas d'applaudissement, les spectateurs n'avaient pas apprécié sa performance. Chemin faisant il m'aborda, se montra raisonnable, échangea quelques propos. J'étais rassuré. L'homme n'était pas un monstre. Il était victime d'une erreur qui avait fait école depuis l'armistice parmi la population. Parce qu'on avait gagné la guerre, on se croyait en droit ou même obligé d'adopter vis-à-vis des prisonniers l'attitude du vainqueur, ostentatoirement. Pour faire valoir la supériorité, tous les moyens étaient bons. On gueulait, on gueulait. Pour proférer un ordre, on se mit à gueuler. Nous autres Allemands nous y étions habitués depuis notre service militaire. Nos supérieurs n'avaient jamais parlé normalement avec nous, ç'avaient été des engueulades tout au long de la journée. Mais les Français ? J'eus l'impression que pas mal de gens prenaient exemple en 1919 sur cette affreuse habitude allemande. Mais notre chef comprit rapidement que ces manières ne faisaient pas d'effet. Il s'assagit aussitôt, car personne ne s'occupait de ses rodomontades. Peu de temps après il me fit des confidences.

Il était divorcé de sa première femme du fait qu'elle l'avait trompé pendant la guerre. La deuxième suivit l'exemple de la première. Le séducteur adultérin de celle-ci avait offert au mari dépité une somme considérable en guise d'indemnisation. Le cocu avait accepté l'argent bien que l'épouse lui soit revenue.

- « Cela m'aidera à vivre après la guerre », me confia-t-il, en clignant des yeux.

Quelles histoires ! Je n'en revenais pas. Elles me fascinaient surtout par rapport au piment verbal du récit. L'homme jouait en maître sur le clavier du vocabulaire militaire, riche en locutions savoureuses et métaphoriques. D'ailleurs je n'étais pas le seul à servir de confident, le pauvre cocu importunait tout le monde avec ses histoires de drames conjugaux. Ayant accepté l'argent de l'amant de la deuxième femme, toute sa rancune se déversait sur la première qui –elle-, paraît-il, avait été l'incarnation même de la dépravation féminine. Nous nous demandions comment il avait pu épouser un tel monstre vicieux et abject. Qu'est-ce qui avait pu faire basculer un honnête homme qui se respecte dans l'enfer d'un tel mariage ? Pour élucider cette énigme Madame Pailler lui demanda un jour :

- « Etait-elle au moins jolie ? »

Le mari répondit dans son langage imagé :

- « Jolie, ah oui, jolie comme le cul d'un vieux singe ! »

Une gasconnade, un écart de langage ou bien est-ce que notre homme n'était qu'une pauvre cervelle détraquée, victime de la guerre ?

Le 5 avril, cinq hommes furent envoyés à La Combe. Cette date avait été fixée à l'avance. Il s'agissait de la fameuse pêche. Le Baron de Bar était absent.

Cette pêche s'effectuait de manière inhabituelle. On prit les dispositions suivantes : on enfonça à deux endroits consécutifs, vis-à-vis de l'ouverture de décharge de l'étang, une paire de poteaux. Entre les poteaux fut installé un treillis de branches, une barrière contre l'écoulement. Le tissu du premier obstacle (le plus près de l'ouverture) était plus dense, les branches en étaient plus étroitement tressées. Puis on actionna la fermeture de l'écluse sous le grincement déchirant de ses vieilles chaînes, lentement, lentement, jusqu'au moment spectaculaire où le chemin fut accessible à l'énorme poussée de l'eau endiguée. L'eau de l'étang descendit la pente du pré avec l'impétuosité du jeune bétail auquel on ouvre, le printemps venu, la prison de la sombre étable, ou bien pareille à la violence fougueuse des élèves qui se précipitent vers la sortie après le long martyre d'immobilité silencieuse subi en classe.

Déjà on remarqua un vif grouillement devant la première des deux claies. Les écailles des poissons scintillaient à la lumière. À cet endroit, les plus gros poissons se trouvèrent bloqués, se massèrent en grande vitesse. Les plus petits spécimens se fauilèrent, mais durent faire halte devant le deuxième grillage plus bas, inéluctablement.

En peu de temps, le joli petit étang avait disparu. À sa place s'étendait une large dépression remplie de vase et de boue, repoussante et laide. Au centre se formait une mare pleine d'un liquide sale. Il s'agissait maintenant de ramasser tout ce monde frétilant et de le mettre dans des corbeilles. On mit de côté les grandes carpes, tout le reste fut transporté dans un bassin à parois maçonnées, en bas dans le pré. D'abord les pêcheurs fouillaient dans la masse drue de corps entremêlés. Plus tard nous fûmes contraints à parcourir la vaste étendue de l'ancien étang pour en scruter le fond vaseux. A la suite du ralentissement des flots pas mal de poissons étaient restés dans la bourbe.

Au cours de l'après-midi, les gens affluèrent pour acheter le nécessaire en vue d'un repeuplement de leurs propres étangs. L'animation devint celle d'un vrai marché. Un nombre important de spectateurs se mêla aux acheteurs. Mathilde arriva avec sa mère. Les deux femmes se moquaient de mes faibles tentatives d'attraper une proie glissante, soucieuses de

préservé en même temps mes vêtements. Notre chef n'avait pas de tels scrupules. C'était avec volupté qu'il pataugeait dans la boue. Son langage fleurissait de métaphores grossières. La croûte crasseuse sur pantalons et veste augmentait à vue d'œil. Pour lui ce genre de pêche paraissait une jouissance, une fête. Après la fermeture du marché, nous quittâmes l'étang en direction de la demeure du métayer. Dans la mare centrale une énorme anguille continuait à fouetter en colère l'eau stagnante. Monsieur de Bar qui s'était mêlé au peuple exprima en des termes vagues la supposition que ce superbe animal fournirait incontestablement un excellent repas. Pour notre chef cette remarque fut un ordre. Il se targua bruyamment de vouloir se lancer à la chasse du gros coquin. Sous un tas de bric-à-brac derrière la grange on dénicha une barque désaffectée et délabrée. Elle pourrait encore servir pour aller à la pêche par un sol vaseux, non ? Lentement, en cahotant, s'arrêtant souvent, la misérable nacelle à la Lohengrin s'approcha de son but. Le passeur courageux se servit d'une longue perche pour donner des coups au frêle canot récalcitrant. Tout près du but la nacelle s'enfonça définitivement. Notre héros se pencha en dehors et en rampant avec prudence il arriva à s'emparer de l'anguille. Par chance on avait fixé une corde à la barque, au moyen de laquelle l'expédition héroïque se termina victorieusement.

La journée prit fin avec un repas de carpes arrosées d'un excellent vin. Vers la fin du festin le Baron apparut pour offrir des cigares aux commensaux, de beaux cigares avec bande enroulée, une rareté précieuse, insuffisamment appréciée par les fermiers d'Adriers. On se rendait compte de la courtoisie du geste mais n'en profitait que modérément. Notre chef jeta le trésor derrière la haie en maugréant. Il trouva que « toutes ces bricoles-là de grand monsieur ne valaient pas une honnête cigarette de tabac gris. » Ce jugement sévère manquait d'impartialité. Notre chef avait à se plaindre du Baron. Et ses griefs étaient justifiés. Le Baron avait péché par omission. Le héros volontaire de la dangereuse expédition de tout à l'heure n'avait pas été récompensé. Aucun pourboire, rien. Il s'en offusqua. Une négligence impardonnable. Ses doléances furent intarissables. D'abord elles visèrent l'ensemble de « ces gros messieurs ». Puis elles s'attaquèrent au représentant de l'espèce en question. Ça jouait le gentilhomme ! Mais il savait de source sûre qu'il se passait des choses malhonnêtes à La Combe. Le Baron se trouvait en « situation trouble d'inceste », oui, croyez-moi. Aux dires des gens, le célibataire se faisait accompagner en l'occurrence par « une tante ». Notre chef l'accusait de relations incestueuses avec « cette tante ». Vraiment, l'homme s'égarait, il était un peu fou. Le vocabulaire de ses accusations m'impressionna beaucoup, mais j'hésite à le rapporter. À l'entrée du bourg, il nous quitta pour noyer sa rancune « chez Baudet » dans un verre de liqueur. Pauvre homme !

À la maison nous aperçûmes Madame Pallier et Mathilde dans l'encadrement de la porte, la mine grave. Je compris immédiatement que le dernier courrier avait apporté l'ordre de regagner Poitiers. Les femmes avaient violé le secret postal, elles étaient au courant avant que le chef du détachement ne prît connaissance du fait. Que faire ? Il fallait à tout prix cacher au chef qu'on savait. Nous nous mîmes clandestinement aux préparatifs du départ. Mathilde me donna, en présence de sa mère une pochette à serviettes. Un peu plus tard dans la cour, libérée de la surveillance maternelle, elle profita d'un moment fugitif pour me donner un autre cadeau : une petite médaille avec l'image de la Sainte Radegonde de Poitiers. Je ne savais pas pourquoi elle avait préféré me donner cet objet en l'absence de témoin. Elle m'implora de porter la pièce au cou, comme amulette. La très Sainte Radegonde allait alors me protéger parmi tous ces projectiles meurtriers qui m'attendaient en régions libérées.

J'ai soigneusement gardé le cadeau. Aujourd'hui il repose à côté d'un autre souvenir dans la pochette à serviettes brodée par Mathilde Pailler. Angèle Vallat m'en avait fait don quelques jours avant notre départ. Il s'agit là d'une pierre bizarre de forme hémisphérique de vives couleurs, ressemblant à un œil. À l'occasion d'une visite au Musée d'ethnologie de Brème j'ai reconnu plus tard dans les yeux de quelques statues asiatiques la même pierre précieuse. Angèle Vallat m'avait confié l'objet en tenant un petit discours :

- « Je sais, dit-elle, que vous serez exposé à la tentation de dire et d'écrire du mal de la France et d'inciter à la haine de mon pays dans le vôtre. J'aimerais que vous fassiez incruster cette pierre dans un outil d'usage quotidien, coupe-enveloppe ou autre chose, pour qu'elle vous tombe constamment sous les yeux. Cette pierre vous rappellera qu'il y a eu en France des gens qui vous voulaient du bien. »

Tard dans la nuit le chef nous dérangerait en gueulant :

- « Départ ! Départ ! »

Nous poursuivîmes nos préparatifs en public, en faisant du bruit. Les incertitudes, l'attente pénible des dernières semaines avaient pris fin. Quel soulagement ! Pourquoi ne pas se féliciter du changement ? Après deux ans et demi passés retranchés du monde, nous allions faire un vrai voyage ! Cela nous changerait du marasme et de l'immobilité. Adviennent ce qu'il pourra ! D'abord le voyage ! Voir du pays, parcourir la région ! Le lendemain il y eut la dernière réunion dans la grande salle des Garestier. On nous avait préparé le petit déjeuner. Il régnait l'ambiance silencieuse et grave des grands adieux. Mathilde restait invisible. On parlait en sourdine. Chacun reçut un paquet de provisions pour le voyage. Pierre avait attelé la voiture dès l'aube pour

transporter nos baluchons, sacs à effets, caisses et cartons à l'Isle-Jourdain. Nous sortîmes, nous nous rassemblâmes, lorsque Madame Garestier me fit signe d'entrer dans la maison. Mathilde était là, appuyée à la cheminée du salon, les yeux débordants de larmes. Tout d'un coup, je la tins dans les bras, un bref moment, mes lèvres touchèrent son front, et déjà je n'y étais plus. Je me mis en rang. En route, en route ! Le tout jeune printemps nous gratifia d'une généreuse lumière. Il dissipa les tristes pensées et les angoisses. Et curieusement ce fut moi qui entonna une chanson, les autres s'y joignirent sans tarder. Je n'avais pas oublié le moment des adieux et l'image de Mathilde en pleurs, au contraire, son souvenir me troublait fortement. Ce fut cette émotion précisément qui m'incita à chanter. Notre état d'âme était léger, joyeux, en dépit d'un proche avenir obscur. Oui, la France m'avait comblé malgré tout, oui, l'exaltation de cette heure fut grande. Que c'était étrange ! Je venais de mettre un baiser sur le front de Mathilde, mais le contact avait été trop court. Mon bras ne se souvenait plus des épaules de Mathilde, et mes lèvres ne se rappelaient non plus avoir frôlé son front. Ce bonheur éphémère survécut un moment par la pensée, puis il finit par se transformer en un élan de profonde gratitude.

À la gare de L'Isle-Jourdain, Pierre Garestier nous salua une dernière fois, il était pressé, préoccupé, cherchait de la clientèle pour le trajet de retour dans l'omnibus. Nous montâmes, le train démarra, nous le vîmes debout et immobile au même endroit. Le train s'éloigna, très vite, nous le perdîmes de vue. Adriers et son monde appartenait désormais au domaine du « Temps perdu », à « rechercher » plus tard.

Chapitre XIX - Le dernier message de Mathilde

« Vous me serez présent partout... » (St.Paulin) ; le dernier message de Mathilde



⁴³Maubeuge, c'était un autre monde. Mais Adriers n'avait pas complètement disparu de ma vie. Pendant les deux premiers mois j'entretenais une correspondance avec Mathilde Pallier. Un Français, collègue de bureau, nous servait d'intermédiaire. Ce Français me présenta un jour un papier officiel demandant « six boches » pour un certain emploi. Je dus donc constater que ce joli mot qui nous avait fait tellement souffrir à Adriers, avait été admis dans la langue administrative, et cela me scandalisa. Je perdis l'empire sur moi. La colère m'incita à me servir d'un langage que j'allais éviter quelques jours plus tard, lorsque je me plaignis du même fait auprès du commandant du camp. Je lui expliquais que l'emploi du mot « boche » dans la correspondance administrative me semblait inopportun et que je le considérais comme une injure préméditée. On savait très bien du côté des auteurs français du papier en question que cette correspondance passait par les mains de certains Allemands. J'obtins immédiatement gain de cause. À partir de ce jour le mot « boche » était banni du langage officiel écrit, on observait strictement cette règle, nous étions des PG et rien d'autre.

Mais voilà que mon collègue français qui avait volontiers consenti à me remettre les lettres venant d'Adriers s'était offusqué de mon accès de colère de l'autre jour. Il voulait se venger, me donner une leçon. J'avais de l'estime pour cet homme. Hélas, l'affaire tourna mal.

⁴³ N.d.t : L'auteur se trouve maintenant à Maubeuge dans les régions libérées, où il passe la dernière période de sa captivité. La plupart du temps il est employé comme comptable et interprète. Il tient les livres du camp et assure les rapports entre l'administration militaire et le personnel de surveillance. Il jouit pendant ce temps d'une certaine liberté, lit beaucoup, étudie l'anglais, se fait des amis parmi les camarades et continue de remplir ses carnets d'observations, de récits, de réflexions et de commentaires de lecture.

Dans sa dernière lettre Mathilde m'avait annoncé l'arrivée d'un paquet. Je ne l'ai jamais reçu. Il ne me fut pas remis. Le Français aurait pu me le donner en m'expliquant qu'il me gardait rancune à cause de la scène que je lui avais faite l'autre jour, m'abandonnant à un accès d'irascibilité honteuse. Mais pourquoi me voler le paquet ? Depuis ce jour il semblait embarrassé, handicapé en ma présence. Nos rapports avaient souffert. Lorsqu'un changement d'emploi l'éloigna, j'éprouvai un véritable soulagement.

Avec le départ de L. les relations avec Adriers cessèrent pour de bon. Pour toujours. Je m'en accommodai.

Des lettres de Mathilde émanait une émotion chaleureuse que moi, je n'avais pas le droit de mettre dans les miennes. La jeune fille savait revêtir ses sentiments dans un langage religieux. Elle insérait la sympathie qu'elle semblait éprouver à mon égard dans le cadre de sa religiosité. Sa vie émotionnelle semblait parfaitement harmonieuse, aucune fausse note, aucun mauvais accord n'en troublait l'ordre. La dernière, missive qui me parvint d'Adriers contenait un « souvenir pieux », un de ces signets que les fidèles mettent dans le livre de messe, bordés d'un bandeau de dentelles en papier. Au recto, il portait les mots : « Mes vœux pour votre bonheur ». On pouvait le déplier. À l'intérieur se lisaient en caractères imprimés des extraits d'une « lettre de St Paulin à son ami Ausone » J'imagine que Mathilde, vis-à-vis de ce texte inspiré par une amitié ardente, mais cette fois rédigé par sa propre main, aurait été choquée, frappée par son audace. Toujours est-il que les caractères imprimés lui eussent paru trop distants, trop froids, car elle n'avait pas résisté à la tentation de souligner certaines expressions d'une plume discrète, hésitante, à peine discernable. En bas de la deuxième page je lus avec émotion :

« Pendant tout l'espace du temps accordé aux mortels, tant que je serai sur terre, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je vous verrai par le cœur, je vous embrasserai tendrement par l'âme, vous me serez présent partout. »

La beauté de ses adieux m'émut profondément. Mathilde avait laissé parler St Paulin à sa place. Je la savais sincère comme seule la jeunesse sait l'être. Les années auront retranché beaucoup de la puissance de ses sentiments d'alors, mais je souhaite vivement de ne pas être complètement oublié par Mathilde. Mais non, il n'y aura jamais un tel oubli, car moi aussi, je pense souvent à elle, dans le calme, dans la joie et dans la reconnaissance de tout ce que je lui dois. Que sa vie soit heureuse !



FIN

ANNEXE

Introduction de Jacqueline RIFFAUD

Ce document, signé dans sa version originale -en langue allemande-, par Friedrich Ernst PETERS, est à lui seul toute une histoire quant à la façon dont il est parvenu à Adriers. Elle s'est déroulée en deux épisodes :

Le premier épisode a d'abord débuté il y a maintenant 35 ans, par un courrier arrivé en mairie en mai 1961. La lettre reçue d'Allemagne à cette époque avait été expédiée par Mademoiselle DINGREMONT (voir en annexe cette lettre et celles qui ont suivi) et elle était adressée au maire, André RIDEAU, qui m'avait alors prié d'y répondre. Et c'est ainsi que tout a commencé.

J'avais l'intention « d'essayer », je dis bien « essayer », de faire entrer le lecteur dans l'esprit de l'auteur au moment où il a écrit ce livre. En effet c'était entre les deux guerres, il venait de vivre l'expérience d'une longue captivité en France avec tout ce que cela pouvait entraîner : haine de l'ennemi, amertume pour ne pas dire colère de ceux des nôtres qui étaient sur le front à ce moment-là et se retrouvaient encore face aux « boches » lorsqu'ils arrivaient en permission à Adriers, des « boches » bien tranquilles à l'arrière et ce, somme toute, pendant toute la durée de la guerre. Et puis, à côté de cela, l'accueil de la population avec, certes, des sentiments mitigés, mais, dans l'ensemble, sans hostilité flagrante. Et c'est ce qui a fait que Friedrich Ernst PETERS qui, au demeurant, n'était pas « n'importe qui » avait gardé en son cœur, dois-je dire un souvenir excellent d'Adriers et de la majorité des habitants qu'il avait eu l'occasion de côtoyer. Je n'entre pas davantage dans ce sujet, le livre est là pour ça.

Reste toutefois à rappeler ce que tout homme, quel qu'il soit, ayant connu la captivité peut souffrir moralement du fait même de n'être plus un homme libre, de n'être plus qu'un P.G. voire : un numéro. Mon propre père prisonnier à son tour en Moravie (Oflag XVII A) en 40/41 nous décrivait ses états d'âme par ces quelques lignes : « Je m'ennuie terriblement au milieu du barbelé où l'on a tout son temps pour penser, inquiet de toutes les bonnes et mauvaises nouvelles plus qu'un numéro, un simple numéro « matricule 13807, un PRISONNIER ! »

Mais je m'égare. La correspondance de Mademoiselle DINGREMONT expliquera au lecteur mieux que je ne saurais le faire ce qu'était l'homme Friedrich Ernst PETERS, tel qu'elle l'a connu. Il s'en est suivi, par la suite, un échange de lettres entre lui et moi dont je ne peux donner connaissance, car, prêtées à un ami professeur d'allemand à Poitiers, aujourd'hui décédé, elles se sont égarées de même que le livre qu'il m'avait adressé et qui avait pour thème principal la réconciliation franco-allemande, thème qui lui était très cher.

Et puis, Friedrich Ernst PETERS est décédé en 1962. J'ai pensé alors, que c'en était fini, car il s'est passé une longue période pendant laquelle j'étais loin de penser que...Devinez ? J'allais tout simplement me trouver, par hasard, face à face avec la fille de Friedrich Ernst PETERS, Madame MICHALOWSKY, à la mairie une après-midi de 1986 ! 24 ans s'étaient écoulés ! et nous arrivons au :

DEUXIEME épisode.

Elle venait « d'échouer » à Montmorillon avec l'intention de venir en pèlerinage à Adriers pour y retrouver les souvenirs de son père.

ANECDOTE : Comme il n'y avait pas de moyens de transport pour venir à Adriers, elle s'était risquée, cette après-midi-là, à faire du STOP ! Mais, voulant d'abord s'assurer que ce n'était pas « dangereux », elle s'était adressée, à la sortie de Montmorillon, à un monsieur de mes amis qui l'avait tout simplement amenée à Adriers.

Le hasard, ai-je dit, faisant parfois bien les choses, le premier arrêt eut donc lieu à la mairie où nous nous sommes rencontrées pour la première fois. On ne peut plus surprise, je lui ai dit avoir correspondu autrefois avec un écrivain allemand, ancien prisonnier, lequel était donc son père, et je lui ai servi de guide dans le bourg d'Adriers qui était loin, probablement, d'être celui où il avait vécu pendant sa captivité. Elle a ainsi vu :

- 1- « chez Tony » parce que j'avais su par maman que des prisonniers y allaient quelquefois pour aider grand-père
- 2- La maison Garestier (actuelle maison Thiaudière) où ceux-ci avaient leur cantonnement
- 3- visite du bourg et puis après une pause à « chez Ranger » où nous avons parlé Guerres, Résistance etc..., je l'avais ensuite reconduite à Montmorillon.

Tout aurait pu, encore, s'arrêter là, mais nous nous sommes à nouveau rencontrées lorsqu'elle est revenue en vacances en France accompagnée cette fois-ci par son mari, et surtout, nous n'avons cessé de correspondre et c'est ainsi que j'ai su que Friedrich Ernst PETERS avait écrit un livre de mémoires autobiographiques, genre de journal, dont un long passage de quelques 200 ou 300 pages concernait Adriers. J'avais terriblement envie d'en prendre connaissance, hélas, je savais Mme MICHALOWSKY très fatiguée, aussi je n'osais pas la presser de me le traduire, et voilà qu'au moment où je ne l'espérais plus cette traduction m'est parvenue en juillet dernier (1996) avec un exemplaire en plus pour les archives municipales (mais il sera déposé à la bibliothèque).

Un seul regret : c'est qu'il soit déjà bien tard, car beaucoup de personnes sont maintenant décédées qui auraient pu se reconnaître dans les personnages et où qui auraient pu les connaître.

Il était temps d'avoir un tel témoignage !

Enfin, bien que les lettres de Mademoiselle DINGREMONT soient déjà révélatrices de l'esprit qui animait Friedrich Ernst PETERS, je tiens néanmoins à faire une mise en garde afin que les lecteurs intéressés par le document qui suit se replacent bien dans le contexte de l'époque où il a été écrit et dans l'esprit de l'auteur qui retrace non seulement des souvenirs, mais exprime aussi et surtout son désir de faire ressentir qu'il n'avait aucune haine envers notre peuple. C'est d'ailleurs ce qu'a écrit Mme MICHALOWSKY dans la lettre qui accompagnait l'envoi du document. Je cite :

« Je suis convaincue de la valeur historique du texte de mon père. Permettez-moi de répéter un avertissement : il faut absolument se mettre dans l'esprit, ce texte a été rédigé en 1927 par un jeune intellectuel, pacifiste, francophile et, par tempérament, apolitique, patriote allemand, profondément marqué par les expériences faites en France pendant les années de captivité, bonnes et mauvaises, souffrant de la défaite allemande et des humiliations, que le monde victorieux infligeait à son peuple. Ne veuillez jamais oublier durant toute la lecture le cadre historique. Mon père était animé de l'espoir que nos deux peuples allaient s'entendre, se réconcilier définitivement. En 1927 pour l'instituteur et l'écrivain qui rédigeait ses souvenirs dans la solitude de sa chambre une Allemagne pervertie et abandonnée aux démons du nazisme n'était pas prévisible, INCONCEVABLE ! »

Madame MICHALOWSKY a (je crois) terriblement peur du jugement des lecteurs tout en étant consciente de la valeur historique du document qui va être également transmis aux Archives Départementales (avec l'original allemand dans son intégralité de 600 pages). Elle s'efforce, avec tout l'amour qu'elle garde à son père et à son souvenir, de nous le montrer, en somme, tel qu'il était, à savoir : un homme qui lui a inculqué l'amour de la France. C'est si vrai qu'elle vient d'écrire à André RIDEAU (en réponse à la lettre accusant réception du livre) les extraits suivants :

« J'ai grandi dans le climat francophile. Dans les années trente, mon père a écrit un roman sur la réconciliation qui a eu un succès considérable (celui dont je parlais plus haut qui est égaré⁴⁴).

⁴⁴ Il s'agit du roman de PETERS, *Der heilsame Umweg*, Deuerlichsche Verlagsbuchhandlung, Göttingen, 1938.

Avec l'avènement du nazisme mon père s'enfonçait de plus en plus dans une déception morale qui est devenue plus tard la honte d'être allemand. Mon père m'a transmis son amour pour la langue française, pour sa littérature, pour l'esprit français. J'en ai fait mon métier (professeur de français). Mon père a toujours rejeté l'idée de retourner à Adriers, il n'aurait pu supporter le regard lourd de reproches et de déception de cette maternelle et humaine Madame Garestier et de bien d'autres habitants d'Adriers. »

Et elle ajoute :

Après la guerre 39/45, il me tenait les propos suivants :

« Moi, patriote et fier de la culture allemande et des vertus de mon peuple, moi, qui avais été farouchement convaincu de ce que les Français n'étaient pas seuls dépositaires des bienfaits et acquis de la civilisation et qui m'étais employé à le démontrer, souvent de manière hautaine, aux gens d'Adriers (assez rares il est vrai) qui me traitaient avec dédain, moi, membre de ce peuple qui dans sa totalité est responsable (sinon coupable) d'un programme d'extermination des juifs d'un GENRE INCONNU jusqu'alors, tu veux vraiment que je m'expose à la honte d'une rencontre humiliante avec mes souvenirs ? Revoir Adriers « IMPOSSIBLE ! »

Et Madame MICHALOWSKY écrit de son côté :

« La mémoire douloureuse de l'occupation allemande est vivante dans votre région; ma génération et celle de Jacqueline RIFFAUD a vécu la période sombre. L'image que l'Allemagne de la deuxième guerre a laissée dans cette région ne s'est nullement estompée chez ceux qui ont milité et travaillé dans la Résistance, au contraire. Je craignais donc que mon don (le document en question) ne soit considéré comme malencontreux même 50 ans après, inopportun dans un village situé à proximité d'Oradour et faisant partie d'un réseau de Résistance, avec le capitaine ROBICHON alias « VAUQUOIS », père de Jacqueline RIFFAUD, et le maire André RIDEAU, élu à la libération, ce qui veut tout dire, car il était m'a-t-on dit dans un réseau de la Haute-Vienne, et puis encore tant d'autres jeunes d'Adriers engagés dans la Résistance »

Et c'est pourquoi Madame MICHALOWSKY redoute que le récit de son père soit mal accepté à Adriers. Par ailleurs, il arrive que l'auteur émette des jugements, pas forcément personnels, sur quelques personnages du moment, mais là encore il faut se situer dans l'époque où ce livre a été écrit, car, somme toute, c'était la vie du village avec tout ce qu'elle pouvait comporter d'habitudes, d'inquiétudes, d'espoirs et, pourquoi pas de « ragots ! »

Qu'en pensera effectivement le lecteur ? Maintenant que le voici suffisamment informé par ces quelques pages, eh bien, je dis :

« Honni soit qui mal y pense ! »

Et puisque Madame MICHALOWSKY évoque Oradour je terminerai avec ces quelques lignes écrites aux enfants de ce village pour le 50e anniversaire du drame et signées par Elisabeth BADINTER :

« Ceux qui l'ont commis sont des humains, comme moi, et ceux qui en furent les victimes également.

Je m'identifie aux seconds, mais je redoute d'appartenir à la même espèce que les premiers.

Tant, que je regarde l'autre comme un autre moi-même, je garde le sentiment de solidarité indispensable à l'humanité. »

Je crois que ces lignes « collent » parfaitement aux sentiments exprimés par Friedrich Ernst PETERS et j'ajoute ces autres lignes qui lui « colleraient » aussi bien, signées cette fois, par Jean PIAT :

« Oradour évoque pour moi l'assassinat de l'homme par l'homme, l'horreur et la stupidité d'un geste, d'une attitude fratricides.

Rappeler sans cesse à la mémoire de chacun le mot FRATERNITE. »

Je ne pouvais mieux terminer cette introduction sinon en espérant que le lecteur saura apprécier ce que représente ce document.

Adriers, septembre 1996 Jacqueline RIFFAUD

Première lettre concernant F.E.PETERS

de Françoise DINGREMONT

Mai 1961

Monsieur le Maire,

Cette lettre n'a aucun but administratif, tout simplement votre ville, que je ne connais pas, je l'ai retrouvée dans l'œuvre et la personnalité d'un écrivain allemand qui vit toujours à Schleswig.

Permettez que je me présente tout d'abord : je suis étudiante française de la Sorbonne, prépare mon diplôme d'études supérieures, ai été envoyée pour un an à Schleswig par le gouvernement français comme professeur de Français au Lycée de Schleswig, cette petite ville de 40.000 h.au bord de la Baltique à mi-chemin entre Kiel et la frontière danoise.

Or il m'a été donné de connaître dans cette petite ville Monsieur Friedrich Ernst PETERS, poète très connu du Schleswig-Holstein. J'ai vite découvert son amour pour la France, et peu à peu j'ai appris que son premier contact avec la France datait de la première guerre mondiale, où il se trouvait dans votre ville et où il était en quelque sorte l'interprète de ses compagnons de captivité.

Vous serait-il possible, Monsieur le Maire, de m'envoyer quelques cartes postales d'ADRIERS 1961 et de me dire aussi, si l'on a encore trace dans la ville des personnes dont je vous parle maintenant. F.E.PETERS était dans votre ville de 1916 à 1919. Il se souvient de l'existence d'un cours privé dirigé par une demoiselle ROGER, d'un instituteur que l'on appelait Monsieur Charles, d'une boulangerie dont les propriétaires s'appelaient PALLIER et dont la fille Mathilde avait alors 17 ans, aussi d'une demoiselle Angèle VALLAT qui passait alors un examen à Poitiers.

Je vous serais très reconnaissante, si vous pouviez ainsi aller à la recherche du Temps passé, je sais aussi que les occupations d'un Maire sont multiples et que peut-être vous n'avez pas le temps de vous charger vous-même de ce travail, aussi peut-être pourriez-vous en charger un de vos administrés.

Il est curieux de constater que la vocation d'écrivain et surtout de poète date de son séjour à Adriers et que d'autre part il est très attaché à son sol natal qui par la rudesse de son climat, ses nombreux lacs et son vent violent contraste étrangement avec la Vienne.

Je vous serais reconnaissante de bien vouloir m'envoyer ces renseignements, me parler un peu de votre ville. Pourriez-vous me répondre à mon adresse à Paris, car je quitte Schleswig en

fin de semaine, ce n'est qu'en septembre que je reverrai Peters et que je pourrai lui parler de son cher Adriers.

En vous remerciant à l'avance je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Maire, l'expression de mon profond respect.

F. DINGREMONT

Deuxième lettre concernant F.E.PETERS

de Françoise DINGREMONT,

adressée à Jacqueline RIFFAUD

Paris le 16 juin 1961

Chère Madame,

C'est un grand merci que je vous dis pour cette longue lettre que vous m'avez écrite, je dois dire que j'étais confuse devant la peine, que vous vous êtes donnée. J'ai été moi aussi émue de sentir combien vous êtes fidèle à votre pays, tout l'amour que vous portez à votre bourg, et ceci m'a été d'un grand réconfort.

Soyez assez aimable pour remercier Monsieur le Maire de votre bourg d'avoir voulu donner suite à ma demande, remerciez aussi votre Maman qui nous a beaucoup aidées dans cette recherche du Temps passé.

Je n'ai rien trouvé de mieux que d'envoyer votre longue missive ainsi que la carte jointe à Monsieur PETERS, j'espère que peut-être il vous répondra directement ; s'il ne le fait lui-même ce qui m'étonnerait beaucoup, n'ayez aucune crainte, je vous enverrai moi-même l'œuvre où il est question de son temps en France, malheureusement ses œuvres ne sont pas traduites en Français, la poésie n'est pas denrée commerciale, hélas ! Quant à sa prose écrite en Allemand ou dans le dialecte du Nord de l'Allemagne elle n'est pas traduite non plus, et cela s'explique facilement : personne ne pensait en France après la guerre de 14 ou pour mieux dire entre les deux guerres à traduire des auteurs allemands ; depuis, sont venus d'autres écrivains...

Je suis sûre que ce qui lui fait le plus de plaisir dans votre lettre sera cette amitié entre les peuples que vous exprimez comme une volonté sincère, croyez qu'il en est maintenant persuadé. Je viens de Picardie, région peu gâtée pendant les guerres et l'occupation. Aussi Monsieur PETERS a-t-il été surpris de ma présence en Allemagne, après une telle expérience de son peuple pendant la guerre. Il est inutile de vous dire que les camps de concentration sont pour ma famille et mes amis, sinon pour moi qui étais alors trop jeune, des mots qui ont une signification et une portée effrayante encore maintenant, et qu'ayant décidé de faire des études d'Allemand après avoir fait H.E.C., mes premiers séjours en Allemagne furent assez pénibles. Il m'a toujours été d'une grande aide de trouver en Allemagne des hommes tout simplement et non des nazis.

Vous me demandez pourquoi Monsieur PETERS n'est jamais retourné à Adriers. Je ne le sais, je sais qu'il a été très pris par sa profession : directeur de l'école des sourds-muets... mais je crois que Monsieur Peters voulait garder au fond de son cœur Adriers comme un beau souvenir et que peut-être il craignait que ce souvenir ne s'effaçât avec ce voyage... dans votre bourg... Est-ce à cause de cela qu'il n'est plus retourné à Adriers, je ne le sais.

Ce que je puis vous dire c'est qu'il a fait partager à sa fille son amour pour la France, cette jeune femme est maintenant professeur de Français au Lycée de Lübeck; sa bibliothèque est remplie de livres français, il récite lui-même des poèmes français qu'il connaît par cœur. Pour vous donner un exemple : lors des derniers événements d'Alger il était le premier à me téléphoner pour me dire combien il était de tout cœur avec moi.

Enfin je vous confie une photo de M. PETERS pour que vous la montriez à votre maman ou aux personnes qui sont susceptibles de l'avoir connu, de plus je pense que cela vous fera aussi plaisir de voir un peu mieux qui il est ; malheureusement je ne puis vous la laisser définitivement car c'est la seule que je possède, et qui plus est, dédicacée, elle a paru dans une revue du Nord de l'Allemagne qui s'appelle « Heimat ». Aussi vous serais-je reconnaissante d'en prendre grand soin et de me la renvoyer à l'adresse suivante :

Françoise Dingremont Biencourt

Par Martainneville (Somme)

Par contre je vous promets dès mon retour en Allemagne en septembre de vous en procurer d'autres ainsi que des reproductions de sculptures ou peintures le représentant et qui se trouvent dans différents musées de Hamburg, Lübeck et Schleswig.

Je vous serais aussi reconnaissante de me prévenir dès que M. PETERS aura donné signe de vie, je ferai d'ailleurs de même. Il est actuellement souffrant et doit beaucoup se soigner.

En vous remerciant encore une fois pour votre peine, je vous prie de croire à ma profonde reconnaissance et souhaite aussi à votre bourg paix et unité.

F. DINGREMONT

Troisième lettre concernant F.E. PETERS

de Françoise DINGREMONT

Biencourt, le 15 juillet 1961

Par Martainneville (Somme)

Chère Madame,

C'est tout d'abord un grand merci que je veux vous dire pour vos lettres si cordiales. Excusez-moi de n'y répondre que maintenant, mais en période de vacances il y a toujours un temps mort où l'on ne fait pas grand-chose. Aujourd'hui le mauvais temps incite à rester chez soi, et c'est ainsi que je commence ma correspondance délaissée ces semaines.

Je suis heureuse de votre joie à la nouvelle que Monsieur PETERS vous a répondu personnellement, ce qui d'ailleurs ne pouvait manquer ; de mon côté j'ai reçu aussi une carte du lac de Constance où il se trouvait en vacances. Il m'écrit : « La lettre d'Adriers m'a en effet fait une très grande joie... » Ceci entre autre chose il ajoutait qu'il allait écrire lui-même, c'est maintenant chose faite et peut-être avez-vous déjà reçu la lettre détaillée qu'il me disait vouloir aussi vous adresser par la suite.

En septembre je vous écrirai à mon tour sa réaction, car il ne manquera pas de me raconter tout cela, et j'avais l'habitude d'aller prendre le café chez lui toutes les semaines, en réalité c'étaient de longues après-midi : nous échangeons d'abord les dernières nouvelles intéressantes de la France, tout en prenant le café, puis c'était toujours un quelconque problème littéraire que nous agitions, quand nous n'entreprenions pas un exercice de traduction, souvent, aussi il était question d'Adriers dans la Vienne et c'est ainsi qu'un jour je me suis permis de demander à Monsieur Peters pourquoi il n'avait lui-même jamais écrit à Adriers; et s'il le permettait et le voulait c'était chose que je ferais volontiers pour lui. La suite de cette histoire est maintenant entre vos mains, et elle est belle, car, comme vous le disiez, seules de telles histoires qui d'ailleurs tiennent plus des contes de fées peuvent contribuer à la compréhension des peuples.

Je vous remercie aussi de votre aimable invitation « à la bonne franquette » (ce sont celles que j'aime le plus), et soyez sûre que je n'y manquerai pas. Ceci ne me sera guère possible cet été, car nous avons justement la visite pour un mois de deux petits allemands (les enfants d'une allemande qui recueillit un oncle alors très malade à sa libération en Allemagne par les Russes). Mais croyez bien que ce n'est que partie remise, surtout que je ne connais pas du tout votre

région et que le meilleur moyen de connaître un pays est d'avoir la possibilité de créer des liens d'amitié avec ses habitants...

Remerciements

L'écomusée du Montmorillonnais et la commune d'Adriers ont organisé le 22 novembre 2014, une journée autour de l'ouvrage de Friedrich Ernst PETERS, *Prisonnier de Guerre à Adriers de 1916 à 1919*, issu de ses carnets de prisonnier de guerre. Après un long travail de relecture, l'Ecomusée du Montmorillonnais met en ligne des extraits de cet ouvrage à la portée de tous.

Nous remercions tous les participants à cette journée, en commençant par la petite-fille de l'auteur Ulrike Michalowsky, la commune d'Adriers, la maisonnée d'Adriers, Avant toujours, la communauté de communes du Montmorillonnais, la ville de Montmorillon, les assurances MMA et le [Centre du livre et de la lecture Poitou-Charentes](#).